

1  
2c









O E U V R E S

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

O E U V R E S

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.



AUX DEUX-PONTS,  
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

---

1792.

O E U V R E S

COMPLÉTES

DE

M. DE VOLTAIRE

TOME QUATRE-VINGT QUATRE



AUX BUREAUX

CHEZ SAISON ET COMPAGNIE

R 148



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

1773 — 1775.

---

1792.



W E C U E I L

D E S I N T E R E S S E S

M D E V O L L A I R E



1707



# R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E

M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I È R E.

A M. L E C O M T E D' A R G E N T A L.

4 de janvier.

**E**H bien, avais-je tort de vous appeler mon —  
ange gardien, et de me mettre à l'ombre de vos ailes? M. de Chauvelin s'en mêle donc aussi? je lui  
dois quelques petits remercimens couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur, ainsi vous trou-  
verez bon que je les fasse passer par vos mains. La  
personne qui a répondu, *mais* sans aigreur, n'est  
pas sujette à en montrer; mais cette personne est  
opiniâtre comme une mule sur certaines petites cho-  
ses, quoiqu'elle se laisse aller à tout vent sur d'au-  
tres, à ce qu'on difait très-mal à propos. Il faut  
prendre les gens comme ils sont, à ce qu'on dit.  
Je profiterai de tout cela dans l'occasion, et cette  
occasion pourrait bien se trouver dans l'île de Can-  
die, supposé que le voyage fût heureux, et que  
nous n'essuyassions pas de vents contraires.

T. 95. *Corresp. générale.* Tome XVII. A

1773. Vous savez, mon très-cher ange, qu'il y a dans les plus petites affaires, de même que dans les plus grandes, des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie est de ce nombre. Il faut d'abord vous dire que le jeune homme, auteur d'*Aspérie*, n'ayant nulle expérience du monde, crut, sur la foi de nosseigneurs du tripot, qu'il serait exposé au sifflet immédiatement après le Fontainebleau. Ensuite on lui certifia qu'il serait jugé quinze jours après sans faute. Le jeune étourdi, comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux *Grasset* frères, l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, l'autre est libraire à Lausanne. Ce *Grasset* de Lausanne est, dit-on :

Pipeur, escroc, sycophante, menteur,  
Sentant la hart de cent pas à la ronde.

Il est associé avec le bourgmestre de Lausanne et deux ministres de la parole de Dieu: ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de *Cramer* et de *Panckoucke*; mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais*, qu'une édition faite par deux prêtres. Or, le *Grasset* de Genève a probablement envoyé à son frère de Lausanne les

feuilles du mémoire du jeune avocat , feuilles incomplètes , feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires , feuilles remplies de fautes grossières selon la coutume de nos allobroges. Je ne puis être présent par tout ; je ne puis remédier sur le champ à tout ; je passe ma vie dans mon lit ; j'y griffonne , j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres ; j'y donne mes ordres à mes vaches , à mes bœufs , à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le marquis sont occupés des tracasseries continuelles de leur vaste république , et pendant ce temps-là on envoie des Minos tronqués à Paris.

Cela peut être , mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve que j'avais confiée à M. le comte de *Rochefort* , lorsqu'il était à Ferney au mois de novembre ; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce *Grasset* ait compté contrefaire l'édition cramérienne , sitôt qu'elle paraîtrait , et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausannoise en trente-six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux ; il est venu quelquefois à Ferney ; je lui ai fait défendre ma porte.

Voilà l'état des choses , quant aux typographes ; à l'égard des calomniographes , j'en ris ; il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de *Clément*. S'il a fait imprimer un libelle , il faut que quelque

## 6 RECUEIL DES LETTRES

— petit censeur royal, quelque petit fripon de com-  
1773. mis à la douane des pensées, ait été de concert  
avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre ;  
mais, encore une fois, je suis touché jusqu'au  
fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame *Denis* et moi nous souhaitons le plus  
heureux 1773 à mes deux anges, et la tranquillité  
à Parme avec les pensions.

## L E T T R E I I.

A M. DE CHABANON.

8 de janvier.

V O T R E lettre sur la langue et sur la musique,  
mon cher ami, est bien précieuse. Elle est pleine de  
vues fines et d'idées ingénieuses. Je ne connais guère  
la musique de *Corelli*. J'entendis autrefois une de ses  
sonates, et je m'enfuis, parce que cela ne disait rien  
ni au cœur, ni à l'esprit, ni à mon oreille. J'aimais  
mille fois mieux les noëls de *Mouton* et *Roland*  
*Lassé*.

Ce *Corelli* est bien postérieur à *Lulli*, puisqu'il  
mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de  
récitatif mesuré italien, avant *Lulli*, absolument  
dans le goût français, faites-vous chanter par quel-  
que basse taille, le *sunt rosa mundi breves de Caris-*  
*fimi*. Il y a encore quelques vieillards qui connais-  
sent ce morceau de musique singulier. Vous croi-  
rez entendre le monologue de *Roland*, au qua-  
trième acte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs, mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous estimeront. 1773.

J'attends avec impatience la traduction des *Odes d'Horace*. Il est juste que je présente à ce traducteur si digne de son auteur, et à son aimable frère, une certaine épître à cet *Horace*, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le vieux bavard qui a osé écrire à *Horace* vous aime de tout son cœur. V.

## L E T T R E I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

II de janvier.

IL ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je présente requête, au nom de *Valentin* et compagnie, contre le *Jeune* et sa femme, à qui ils ont confié depuis long-temps plusieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le sieur *Valentin* leur a écrit plusieurs lettres sans pouvoir obtenir une seule réponse. Je supplie très-instamment mes anges de vouloir bien parler à le *Jeune*, et de tirer la chose au clair. La société de *Valentin* est la moins riche de *Ferney*; elle a esuyé plusieurs malheurs; un nouveau l'accablerait sans ressource.

Cependant *Valentin* et compagnie ne m'occupe

1773. — pas si fort qu'il me fasse absolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi les Lois de Minos seraient appelées Astérie, qui n'est qu'un nom de roman; la pièce est connue par-tout sous le nom des Lois de Minos; c'est sous ce titre qu'elle est imprimée: mais votre volonté soit faite. Vous ne m'aviez rien dit du drame d'Alcidonis, et du beau passe-droit qu'on vous faisait. Vous avez craint apparemment que je n'en fusse affligé; mais je m'attends à tout de la part du tripot, et je vous avoue que dans le fond il ne m'importe guère.

Que Minos soit devant, ou Minos soit derrière.

Je pourrais me plaindre de *le Kain* qui ne ma pas seulement écrit, mais je ne me fâche point contre les héros de l'antiquité; et pourvu que *le Kain* ne fasse point trop les beaux bras, pourvu qu'il ne cherche point à radoucir sa voix dans son rôle de sauvage; pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silences qui impatientent, excepté dans le moment où il croit sa sauvage morte, et où il se laisse aller comme évanoui entre les bras d'un de ses compagnons; si dans tout le reste il veut être un peu brutal, je serai très-content. Le succès d'une tragédie au théâtre dépend absolument des acteurs, et de l'auteur à l'impression; mais on a beau imprimer la pièce quand elle est tombée, il faut dix ans, il faut être mort pour qu'elle se relève. Les gens de lettres sont les seuls qui puissent la rétablir, et ils s'en gardent bien; au contraire ils jettent des pierres dans sa fosse; et quand l'auteur

n'est plus, ils ne le déterrent que pour ensevelir —  
à sa place la pièce de quelque auteur en vie. Voilà 1773.  
le train du monde, dans plus d'une profession.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. Bacon? M. le maréchal de Richelieu vous a-t-il parlé de ce souper? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage? Vous savez que Charles XII ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète; mais, vainqueur ou vaincu, je ferai toujours bien dévot au culte des anges, et je leur serai très-tendrement résigné à la vie et à la mort. V.

## L E T T R E I V.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 22 de janvier.

**M**ON cher ami, mon cher successeur, votre *Eloge de Racine* est presque aussi beau que celui de *Fénélon*, et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent discours sur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur *Racine* sont si judicieuses, si pleines de goût, de finesse, de force et de chaleur, qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches; mais vos critiques (s'il y en a qui osent paraître) feront forcés de vous estimer, et je le dis hardiment, de vous respecter.

— Je suis fâché de ne vous avoir pas instruit plutôt  
 1773. de ce que j'ai entendu dire souvent, il y a plus de quarante ans, à feu M. le maréchal de *Noailles*, que *Cornille* tomberait de jour en jour, et que *Racine* s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie, à mesure que le goût s'est formé; c'est que *Racine* est toujours dans la nature, et que *Cornille* n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le Commentaire sur *Cornille*, ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite-nièce que vous avez vue, et, en effet, mademoiselle *Cornille* et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans le cinquième acte de *Rodogune*, n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand-homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment, et le nombre n'en est pas petit.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'académie; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié; et M. *Duclos* me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en re-

marquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. —  
 Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais <sup>1773.</sup>  
 plus encore la voix de la vérité qui ordonne qu'on  
 dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement  
 une très-belle édition in 4° de *Corneille* et de mon  
 Commentaire. Elle est aussi correcte que celle de  
 mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité  
 aussi hardiment que vous.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,  
 N'a plus rien à dissimuler.

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre  
 se fâche quand on lui dit du mal de *Corneille*; mais  
 elle ne peut le lire; elle ne lit que *Racine*. Les senti-  
 mens de femme l'emportent chez elle sur les devoirs  
 de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hom-  
 mes qui faisons des tragédies, nous ne devions le  
 plus profond respect à notre père. Je me souviens  
 que quand je donnai, je ne sais comment, *Oedipe*,  
 étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes  
 me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand-  
 chose) surpassait celle de *Corneille* (qui ne vaut  
 rien du tout): je répondis par ces deux vers admi-  
 rables de *Pompée*:

Restes d'un demi-dieu dont jamais je ne puis  
 Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Admirons, aimons le beau, mon cher ami, par-  
 tout où il est, détestons les vers visigoths dont on  
 nous assomme depuis si long-temps, et moquons-  
 nous du reste. Les petites cabales ne doivent point  
 nous effrayer; il y en a toujours à la cour, dans

— les cafés et chez les capucins. *Racine* mourut de  
1773. chagrin, parce que les jésuites avaient dit au roi  
qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que  
j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai  
fait dire à *Henri IV* :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir  
les pièces parfaites de *Jean*, et les morceaux épars  
inimitables de *Pierre*. Moi qui ne suis ni *Pierre* ni  
*Jean*, j'aurais voulu vous envoyer ces Lois de Mi-  
nos qu'on représentera, ou qu'on ne représentera  
pas sur votre théâtre de Paris, mais on y a voulu  
trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé  
de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et  
de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je  
n'ai d'autre but, en le faisant imprimer, que celui  
de faire comme vous des notes qui ne vaudront  
pas les vôtres, mais qui seront curieuses; vous en  
entendrez parler dans peu.

Adieu; le vieux malade de Ferney vous em-  
brasse très-ferré.

## L E T T R E V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25<sup>e</sup> de janvier.

**M**ON cher ange, les notes chatouilleuses ne  
paraîtront qu'après la pièce, du moins si on me  
tient parole; et encore j'empêcherai bien que ce

volume un peu hafardé n'entre à Paris ; ou s'il y entre, il ne fera qu'entre peu de mains, et alors il n'y a aucun danger, car, en fait de livres comme en fait d'amour, il n'y a de fcandale que dans l'éclat. 1773.

On m'a mandé que cet Alcidonis, auquel j'ai été facrifé, est protégé par madame la duchesse de *Villeroi*, qui même y a travaillé, et qui a fait faire la musique; fi la chose est ainfi, elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien refpectueufement.

Lorfque les Lois de Minos ou *Aftérie* feront fur le point d'être représentées au jugement très-incertain et fouvent très-fautif de la cohue du parterre, je vous informerai de la cabale qui a pris déjà fes mefures. Elle est de la plus grande violence, mais

Je ne veux pas prévoir les malheurs de fi loin.

M. le marquis de *Chauvelin* a eu la bonté de m'écrire; mais vous fentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de *Richelieu* fe preffe, avant que l'affaire des Lois de Minos foit plaidée; je joue gros jeu dans cette partie. Il est certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge, et fe retirer paifiblement fur fon gain; mais je vois que la paffion du jeu ne fe corrige guère. Une autre fois je vous en dirai davantage, puisque vous avez la bonté de vous intéreffier à mes paffions; mais je fuis un malade entouré de gens plus malades que moi. Madame de *Florian* est attaquée de la poitrine; je lui ai bâti une maifon que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas plus compter fur la vie

— que sur le succès des pièces nouvelles. Je ne compte  
1773. que sur votre amitié qui fait ma consolation.

## L E T T R E V I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 1 de février.

A moi les philosophes, c'est-à-dire les sages et les honnêtes gens. Vous savez quelle peine j'avais prise pour ces Lois de Minos. J'avais vraiment employé près de huit jours pour les faire, et j'en mettais presque autant pour les corriger; un nommé *Valade*, libraire de Paris, vient d'imprimer la pièce toute défigurée, toute remplie de mauvais vers que je n'ai pourtant pas faits, en un mot toute différente de mon dernier manuscrit qui était encore tout différent des feuilles imprimées que vous avez entre les mains. C'est quelque bel esprit de comédien qui m'a joué ce tour. Je vous prie d'en parler à M. le maréchal de *Richelieu*, qui a la surintendance du tripot, et qui ne laissera pas un tel brigandage impuni. J'ai d'ailleurs l'honneur de lui en écrire; tout cela est un fort petit malheur, mais il faut de l'ordre en toutes choses.

Mes respects à madame *Dixneufans* et à son digne mari. Je leur serai attaché jusqu'au dernier moment de ma ridicule vie. V.

## L E T T R E V I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 1 de février.

EN voici bien d'une autre, Monseigneur; le tri-  
 pot m'a joué d'un mauvais tour. Quelqu'un de ces <sup>1773.</sup>  
 messieurs a vendu une copie informe et détestable  
 du Minos que vous protégez, à un nommé *Valade*,  
 fripon de libraire de la rue Saint-Jacques, qui la  
 débite hardiment dans Paris, au mépris de toutes  
 les lois de la Crète et de la France. Cette piraterie  
 doit intéresser MM. d'*Argental* et de *Thibouville*;  
 car j'ai trouvé dans la pièce beaucoup de vers de  
 leur façon. Je les crois meilleurs que les miens;  
 mais enfin chacun a son style, et il n'y a point de  
 peintre qui fût content qu'un autre travaillât à son  
 tableau.

Quoi qu'il en soit, ce *Valade* me paraît répri-  
 mable, et le voleur qui lui a vendu la pièce, très-  
 punissable. Je n'ai pas l'honneur de connaître Mon-  
 sieur de *Sartine*, et je n'ai nulle protection au-  
 près de lui. Je ne fais pas pourquoi, l'impression  
 ne dépend pas de messieurs les premiers gentils-  
 hommes de la chambre, puisque la représentation  
 en dépend. Ce monde-ci est plein de contradictions  
 et d'anicroches.

J'avais fondé sur Minos l'espérance de vous faire  
 ma cour à Paris; mon espérance est détruite: c'est la  
 fable du pot au lait.

— Il serait curieux de savoir quel est le seigneur  
1773. crétois qui a fait l'infamie de vendre la pièce à  
un des pirates de la rue Saint-Jacques; cela peut  
servir dans l'occasion; et vous sauriez à quoi vous  
en tenir sur l'honnêteté des gens du tripot.

Je comptais vous dédier cette pièce, malgré  
tout le ridicule des dédicaces; mais comment faire  
à présent? Je suis déjoué de toutes les façons. Les  
*Frérons* et toute la canaille de la littérature vont  
me tomber sur le corps. N'importe, je vous la  
dédierai encore, si vous me le permettez. Mais  
feriez-vous si mal d'écrire à M. de *Sartine*? il  
donnerait certainement tous ses soins à découvrir  
le fripon.

On m'affure que les comédiens ne laisseront pas  
de donner la pièce au premier de mars. Il n'y a  
autre chose à faire qu'à y retravailler encore pour  
dérouter les polissons.

Conservez toujours vos bontés pour votre an-  
cien courtisan sifflé, ou non sifflé, mais attaché à  
vous avec le plus profond et le plus tendre res-  
pect. *V.*

## LETTRE VIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

3 de février.

**M**ON très-cher confrère, je vous prie de ne pas  
manquer d'excommunier, d'une excommunication  
majeure, le libraire *Valade*, grand imprimeur de  
libelles;

libelles, qui, malgré toutes les lois de la police, à —  
 défigurés les Lois de Minos d'une manière à déchirer 1773.  
 les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne  
 reconnaît plus son ouvrage. Le scélérat a sans doute  
 acheté une détestable copie de quelque bel esprit  
 ouvrier de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre  
 beaucoup de vers de sa façon. Voilà certainement  
 le plus horrible abus qui soit en France, et peut-  
 être le seul; car tout le reste assurément va à  
 merveille. Mais j'ai mes Lois de Minos sur le  
 cœur, et j'ambitionne trop votre suffrage pour  
 vous laisser croire un moment que la pièce soit  
 entièrement de moi.

Vous me direz qu'il est très-ridicule à mon âge  
 de faire des pièces de théâtre; je le fais bien,  
 mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir  
 la fièvre. Que voulez-vous qu'on fasse au milieu  
 des neiges, si ce n'est des tragédies? Si j'étais avec  
 vous, je passerais mon temps à vous écouter et  
 à me réjouir, et nous serions tous deux *Jean*  
 qui rit. Cependant M. *Valade* ne fera pas de moi  
*Jean* qui pleure.

Je vous embrasse, je vous regrette et je vous  
 aime de tout mon cœur. V.



## L E T T R E I X.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 8 de février.

— 1773. JE vous ai un peu grondé, mais je ne vous en aime pas moins. Il est vrai que, si on avait été tout d'un coup à monsieur le lieutenant de police, le vol aurait été découvert et puni. D'ailleurs, je pense encore qu'il vous est fort aisé de savoir à qui vous avez donné la pièce telle qu'elle est imprimée, et en quelles mains elle est restée. C'est un bonheur, après tout qu'on m'ait mis à portée de désavouer cet ouvrage, et de crier à la falsification. Vous me fêtiez beaucoup d'honneur de joindre vos vers aux miens; mais, en vérité, vous deviez m'en avertir. L'art des vers est plus difficile qu'on ne pense. Je fais bien que le cinquième acte est le plus faible, et après le quatrième je ne pouvais pas aller plus loin; mais du moins il ne faut pas finir, comme je vous l'ai dit, par des complimens qui ne signifient rien.

Après avoir détruit tes funestes erreurs.

Vous sentez combien le mot d'erreurs est faible et mal placé quand il s'agit de sacrifices de sang humain, d'une faction barbare, et d'une bataille meurtrière. Ajoutez que l'épithète *funeste* n'est qu'une épithète, et par conséquent qu'une cheville.

Ta clémence, grand prince, a subjugué nos cœurs.

Ce n'est sûrement pas la clémence qui a gagné —  
*Datame*. Le roi est venu lui-même le tirer de pri- 1773.  
 son, lui donner des armes; le faire combattre  
 avec lui, ce n'est pas là de la clémence: c'est  
 tout ce que pourrait dire un courtisan rebelle à  
 qui on aurait pardonné, et le mot de *grand prince*,  
 suivi de *grand-homme* et de *grand roi*, est, comme  
 vous le voyez bien, insupportable.

Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle.

Il faut une *s* à appelle, grace aux lois sévères  
 de notre poésie qui ne permet plus la plus légère  
 licence en fait de langue. On retranchait quelque-  
 fois cette *s* du temps de *Voiture*, mais aujourd'hui  
 c'est un solécisme.

*J'adore Astérie, et tu me rends digne d'elle.* C'est  
 ce qu'on pourrait dire dans des lettres patentes du  
 roi; mais vous voyez combien il est au-dessous  
 du caractère de *Datame* de ne se croire digne d'é-  
 pouser *Astérie* que parce qu'il obtient une dignité  
 dont il ne faisait nul cas. Ce compliment dément  
 son caractère. Certainement il était bien plus con-  
 venable à ce fier sauvage, qui se croit égal aux  
 rois, de dire qu'il pense être digne d'*Astérie*, parce  
 qu'il l'a toujours aimée; c'est le sentiment d'une  
 ame hardie et fière; le contraire est un compliment  
 très-ordinaire, et par conséquent d'une extrême  
 froideur.

Les quatre derniers vers de *Datame* sont de la  
 même faiblesse. Il dit, et il retourne en quatre vers  
 sans force, qu'il sera un sujet fidèle.

— J'ai vu plusieurs endroits dans la pièce sur les-  
 1773. quels je vous ferais de pareilles remarques. On  
 souffre des vers de liaison dans une tragédie ; mais  
 les gens de goût ne peuvent souffrir des vers lâches,  
 des hémistiches rebattus , des épithètes oiseuses,  
 des lieux communs qui traînent les rues. Vous de-  
 vez concevoir à quel point je dois être affligé  
 qu'on ait ainsi gâté mon ouvrage , sans daigner  
 m'en dire un mot. Mes plus cruels ennemis ne m'au-  
 raient pas rendu un si mauvais service.

Cependant , encore une fois , je vous pardonne ,  
 en me flattant que vous réparerez cet affront qui est  
 très-aisé à pardonner et à réparer.

Une vingtaine de vers ne me feront jamais ou-  
 blier l'amitié que vous m'avez témoignée , etc.

## L E T T R E X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de février.

**J**E me meurs pour le présent, mon héros; vous  
 me direz que , quand je serai mort, il n'importe  
 guère que mademoiselle *Raucourt* soit fâchée ou  
 non contre moi : je vous répondrai qu'il importe  
 beaucoup à ma mémoire que je ne meure pas  
 fouillé de cet opprobre. De méchantes langues  
 ont fait courir cette histoire scandaleuse dans Paris,  
 et ont prétendu que c'était un tour cruel que vous  
 aviez voulu faire à cette pauvre fille , dont tout

le monde est idolâtre. Je crois que, dans l'ordre —  
des petites choses, rien n'est plus essentiel que de <sup>1773.</sup>  
faire parvenir à mademoiselle *Raucourt* la petite  
lettre que je vous ai écrite sur son compte.

Vous aurez bientôt *Patras*, dont je crois qu'il  
est très-aisé de faire un acteur excellent, et de  
le rendre utile dans tous les genres.

Il m'est arrivé un petit accident, c'est que je  
me meurs au pied de la lettre. On m'a fait bai-  
gner au milieu de l'hiver pour ma strangurie. Votre  
exemple m'encourageait; mais il n'appartient pas  
à tout le monde d'oser vous imiter: mes deux  
fuseaux de jambes sont devenus gros comme des  
tonneaux. J'ajouterais au bel état où je suis la  
sottise de mourir de douleur, si on jouait les Lois  
de Minos telles que des gens de beaucoup d'esprit  
et de mérite les ont faites. Je ne veux point me  
parer des plumes du paon; je suis un pauvre geai  
qui s'est toujours contenté de son plumage. Les  
vers de ces messieurs peuvent être fort beaux,  
mais ils ne sont pas de moi, je n'en veux point.  
Leurs beautés entièrement déplacées dépareraient  
trop l'ouvrage.

En un mot, je vous demande en grâce qu'on  
ne joue pas cette indigne rapsodie, vendue par  
un comédien au libraire *Valade*. Ce libraire a la  
bêtise de dire qu'il ne l'a imprimée que sur la copie  
de Genève et de Lausanne, et vous remarquerez  
qu'elle n'a paru encore ni à Lausanne ni à Genève;  
mais ce brigandage est comme tout le reste. Dieu  
ait pitié de ma chère patrie qui avait autrefois

— une si belle réputation dans l'Europe! Tout est  
 1773 bien changé, et vous ne faites que rire de cette  
 décadence. Riez de la mienne, mais pleurez de  
 celle de votre patrie. Votre vieux courtisan se  
 recommande très-tristement à vos bontés. V.

## L E T T R E X I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, le 22 de février.

Vous me prenez à votre avantage. Je suis dans  
 les horreurs d'une maladie qui pourrait bien être  
 la dernière. On se réconcilie à la mort avec ses  
 ennemis, à plus forte raison avec ses amis. Je vous  
 demande donc pardon très-sérieusement de vous  
 avoir soupçonné d'avoir fait les vers à la *Pellegrin*,  
 qui ont déshonoré mon ouvrage. Il y en a un,  
 entre autres, qui est d'un ridicule extrême; c'est  
 à la seconde scène du second acte.

Ah! tu vois ce pontife ardent à m'outrager.

Il faut avouer que voilà un *ah!* bien placé, et  
 que cela fait un bel effet. Je répète que mes plus  
 cruels ennemis n'auroient jamais pu me jouer un  
 pareil tour.

Quant à celui qui a fait vendre sous main à  
*Valade* ce malheureux exemplaire, je fais qui c'est;  
 vous le savez aussi, et je n'en parle pas.

Croyez-moi, jouissez des talens des acteurs, s'ils  
 en ont, et renoncez au tripot.

Quant à la proposition de faire parler d'amour — une sauvage dont l'amour n'est pas le sujet de la pièce, cette proposition est beaucoup plus déplacée que les complimens que l'on mettait dans la bouche de *Datame*, à la fin du cinquième acte. La fade galanterie n'a certainement rien à voir dans cette pièce. Elle était faite pour plaire au roi de Suède, au roi de Pologne et au roi de Prusse; elle était faite pour fournir des notes sur les sacrifices de sang humain, et sur toutes les horreurs religieuses; mais n'en parlons plus, c'est trop bavarder pour un homme qui se meurt.

J'allais écrire à M. d'*Argental*; mes maux qui augmentent m'en empêchent. Pardonnez-moi le crime de vous avoir soupçonné d'une vingtaine de vers détestables, et soyez sûr que, si je meurs, ce sera en vous aimant.

## L E T T R E X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A Ferney, 17 de mars.

J E ne fais pas, mon cher ange, si je suis encore en vie; mais si j'existe, c'est bien tristement. J'ai la sottise d'être profondément affligé de l'insolence avec laquelle ce fripon de *Valade* a fait accroire à monsieur le chancelier et à M. de *Sartine*, qu'il n'avait fait sa détestable édition que sur celle qui lui avait été envoyée de Genève, tandis que ma

— véritable édition de Genève n'est pas encore tout-  
1773. à-fait achevée d'imprimer, à l'heure que je vous  
écris.

Vous pouviez confondre d'un mot l'imposture de ce misérable, puisque son édition contient des vers que je n'ai point faits, et dont la pièce a été remplie sans m'en donner le moindre avis. Vous savez ce que je vous ai mandé sur ces vers, et vous pouvez juger de la peine extrême que j'en ai ressentie. Il faut peu de chose pour accabler un malade; et souvent qui a résisté à cinquante accès de fièvre consécutifs, ne résiste pas à un chagrin.

Pendant ma maladie, il m'est arrivé des revers bien funestes dans ma fortune, et j'ai craint de mourir sans pouvoir remplir mes engagements avec ma famille. La vie et la mort des hommes sont souvent bien malheureuses; mais l'amitié que vous avez pour moi, depuis plus de soixante ans, rend la fin de ma carrière moins affreuse.

Pardonnez les expressions que la douleur m'arrache; elles sont bien excusables dans un vieillard octogénaire, qui sort de la mort pour se voir enseveli sous quatre pieds de neige, et pour être, comme il est d'usage, abandonné de tout le monde. J'espère que je ne le ferai pas par vous, que je ne mourrai pas de chagrin, n'étant pas mort de cinquante accès de fièvre, et que je reprendrai ma gaieté pour les minutes que j'ai à ramper sur ce misérable globe.

LETTRE

## L E T T R E X I I I .

A M. LE JEUNE DE LA CROIX, *avocat.*

A Ferney, le 22 mars.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre, lorsque j'é-  
 chappai à peine, et pour très-peu de temps, d'une 1773.  
 maladie qui n'épargne guère les gens de mon âge.  
 Ainsi votre confrère, M. *Marchand*, est plus en  
 droit que jamais de faire mon testament; mais  
 vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie  
 qui vous a imputé un libelle contre M. de *Morangiés*  
 et contre moi. Je connais trop votre style, Mon-  
 sieur, pour m'y être mépris un moment. Il est  
 vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en est pas  
 venu à bout. Je vous ai toujours rendu justice;  
 et, quoique nous soyons d'avis très-différent sur  
 le singulier procès de M. de *Morangiés*, mon estime  
 pour vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte  
 de vous témoigner mes véritables sentimens; mal-  
 gré la faiblesse extrême où je suis, je serais trop  
 fâché de mourir sans compter sur votre amitié,  
 et sans vous assurer de la mienne. C'est avec ces  
 sentimens, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être  
 votre très-humble et très-obéissant serviteur,  
*Voltaire.*

## L E T T R E X I V.

A M. M A R I N.

27 de mars.

— J'AI reçu, mon cher Monsieur, ma *Déclaration*  
 1773. imprimée à Paris. J'ai été fâché de voir, *Réponse*  
*d'un avocat à l'écrit, intitulé*, au lieu de *Réponse à*  
*l'écrit d'un avocat, intitulé, etc.* Cela fait un contre-  
 sens assez ridicule; mais il faut souffrir ce ridicule  
 auquel on ne peut remédier.

L'affaire de M. de *Morangiés* est d'un ridicule  
 bien triste et bien cruel. Il la perdra, quoiqu'il  
 soit démontré qu'il n'a jamais reçu les cent mille  
 écus. Dieu veuille que je me trompe! Cependant  
 il me paraît que le public des honnêtes gens revient  
 beaucoup en faveur de M. de *Morangiés*. C'est une  
 chose bien absurde que la rétractation d'un faux  
 témoin ne soit pas admise en justice après le réco-  
 lement. Je regarde le désaveu fait par cette mal-  
 heureuse *Hérissé tempête*, avant d'être fouettée et  
 marquée, comme une espèce de testament de  
 mort, qui doit servir de matière à une nouvelle  
 instruction, et qui prouve évidemment que M. de  
*Morangiés* est opprimé par la plus infame canaille.  
 La faveur donnée à un vérol, et le décret de  
 prise de corps contre un chirurgien honnête homme,  
 marquent, ce me semble, la plus mauvaise volonté  
 de la part du juge. Ce juge s'est fait un point

d'honneur de protéger la populace contre la noblesse, mais il ne fallait protéger que la vérité <sup>1773</sup> contre l'imposture. Le grand malheur est qu'on ne peut prouver cette imposture juridiquement, et que les billets de M. de *Morangiés* subsistent toujours. Au reste, ce problème me paraît plus intéressant que cent mille billevesées mathématiques, et cent mille discours pour les prix des académies.

Je ne connais point du tout ce M. de *Boiffi* dont vous vous plaignez, ni cet abbé *Savatier* qui m'a tant dénigré. Ma longue maladie, dont je ne suis pas encore guéri, ne m'a pas laissé le temps de lire leurs brochures.

On dit que M. de *la Harpe* a fait une tragédie qui est le meilleur de tous ses ouvrages. Je le souhaite de tout mon cœur pour l'honneur des lettres et pour son avantage. C'est de tous nos jeunes gens, celui qui fait le mieux des vers, qui écrit le mieux en prose, et qui a le goût le plus sûr.

## L E T T R E X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de mars.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, pourquoi j'ai été si long-temps sans vous écrire? c'est que j'ai été

— mort pendant près de trois mois, grâce à une  
 1773 complication de maladies qui me persécutent en-  
 core. Non-seulement j'ai été mort, mais j'ai eu  
 des chagrins et des embarras; ce qui est bien pire.

Puisque vous avez lu les Loix de Minos, il est  
 juste que je vous envoie les notes qu'une bonne  
 ame a mises à la fin de cette pièce. Je pourrais  
 même vous dire que cette tragédie n'a été faite que  
 pour amener ces notes qui paraîtront peut-être  
 trop hardies à quelques fanatiques, mais qui sont  
 toutes d'une vérité incontestable. Faites-vous les  
 lire; elles vous amuseront au moins autant qu'une  
 feuille de *Fréron*.

Quelques personnes seront peut-être étonnées  
 qu'on parle dans ces notes du chevalier de *la Barre*,  
 et de ses exécrables assassins; mais je tiens qu'il  
 en faut parler cent fois, et faire détester, si l'on  
 peut, la mémoire de ces monstres, appelés juges,  
 à la dernière postérité.

Je fais bien que l'intérêt personnel d'un très-  
 grand nombre de familles, l'esprit de parti, la  
 crainte des impôts et du pouvoir arbitraire, ont  
 fait regretter dans Paris l'ancien parlement; mais,  
 pour moi, Madame, j'avoue que je ne pouvais  
 qu'avoir en horreur des bourgeois, tyrans de tous  
 les citoyens, qui étaient à la fois ridicules et san-  
 guinaires. Je me suis déclaré hautement contre  
 eux, avant que leur insolence ait forcé le roi à  
 nous défaire de cette cohue. Je regardais la véna-  
 lité des charges comme l'opprobre de la France,  
 et j'ai béni le jour où nous avons été délivrés de

cette infamie. Je n'ai pas cru assurément m'écarter de la reconnaissance que je dois et que je conserve à un bienfaiteur, en m'élevant contre des persécuteurs qui n'ont rien de commun avec lui. Je n'ai fait ma cour à personne, je n'ai demandé aucune grâce à personne. La satisfaction de manifester mes sentimens et de dire la vérité, m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où les haines et les factions seront éteintes, et alors la vérité restera seule.

Il y a quelque chose d'aussi sacré pour moi que cette vérité, c'est l'ancienne amitié. Je compte sur la vôtre en vous répondant de la mienne; c'est ce qui fait ma consolation dans mes neiges et dans mes souffrances. Ma gaieté n'est pas revenue, mais elle reviendra avec les beaux jours, si mes maladies diminuent. Si je n'ai plus de gaieté, j'aurai da moins de la résignation et de la fermeté, un profond mépris pour toute superstition, et un attachement inviolable pour vous. V.

## L E T T R E X V I.

A M. DE LA HARPE.

29 de mars.

OUI j'ai vu les vers sur la statue; ils me font trop d'honneur, mais ils sont excellens. En voici (\*) sur cette statue qui ne valent pas les vôtres. Ce

(\*) A M. Pigal, volume d'Épîtres.

— sont *levia carmina et faciles versus* qu'on fait *currente*  
 1773. *calamo*, et qui ne prétendent à rien. Cependant,  
 si vous pouvez les glisser dans le mercure, ce sera  
 toujours un petit service rendu à *Aliboron* et à sa  
 séquelle.

Je fais partir un ballot de livres de contrebande.  
 Vous croyez bien qu'il y en a quelques exem-  
 plaires pour vous qui êtes un peu de contrebande  
 aussi, puisque vous êtes rempli de goût et de génie.

Le discours de l'avocat *Belleguier*, en l'honneur  
 de l'université, se trouve dans ce recueil. Il y a  
 des pièces curieuses, et même importantes. Ce  
 qu'il contient de moins bon, c'est la tragédie des  
 Loix de Minos; mais du moins les vers dont *Valade*  
 l'avait honorée n'y sont pas. Cette pièce n'avait  
 été faite que pour amener des notes sur les sacri-  
 fices du temps passé et du temps présent. Ces notes  
 ne seront approuvées ni par *Riballier* ni par *Cogé*  
*pecus*, mais elles sont toutes dans la plus exacte  
 vérité; ainsi elles peuvent faire du bien: *le vrai*  
*seul est aimable, il doit régner par-tout.*

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal  
 de *Richelieu*, bien longue et assez singulière. Il me  
 semble que je vous ai assez bien désigné, à la p. 10.  
 Puissent les alguazils de la littérature, et les commis  
 à la douane des pensées, laisser arriver mon petit  
 ballot en sûreté.

## LETTRE XVII.

A M. MARMONTEL.

29 de mars.

VOTRE ancien ami est revenu au monde, mais —  
 ce n'est pas pour long-temps. Ce qui est bien sûr, 1773.  
 c'est qu'il vous sera tendrement attaché dans le  
 petit nombre de minutes qu'il peut avoir encore à  
 végéter sur ce globe.

Je vous plains, je plains le théâtre et le bon  
 goût, puisque mademoiselle *Chiron* va en Alle-  
 magne; mais je ne puis la blâmer de quitter le pays  
 de la frivolité et de l'ingratitude.

J'ai mis au coche un petit ballot de rogatons  
 qu'on vient enfin d'imprimer à Genève. On y  
 trouve des pièces assez curieuses, et entre autres,  
 le discours de l'avocat *Belleguier* qui n'aura point  
 le prix de l'université. Vous y verrez aussi les Lois  
 de Minos qui n'ont été faites que pour amener  
 des notes très-vraies et très-insolentes, très-dignes  
 de l'avocat *Belleguier*, très-dignes d'être lues par  
 vous, et qui ne seront point du tout du goût de  
*Cogé pecus* et de *Ribaudier*.

Vous voyez bien que *Valade* est un fripon, et  
 un sot fripon, puisqu'il ose dire qu'il imprima son  
 infame rapsodie sur une édition de Genève, et  
 que cette édition de Genève ne paraît que depuis  
 huit jours.

— Voici une lettre à M. *Pigal* ; elle se fent un  
1773. peu de ma maladie, mais auffi elle n'a point de  
prétention.

Adieu, mon très-cher confrère ; ma grande pre-  
tention est à votre amitié.

Présentez, je vous prie, mes regrets à made-  
moifelle *Clairon*.

## LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 d'avril.

**L** s'en faut bien, mon cher ange, que je fois  
guéri. Les apparences font que j'irai bientôt trou-  
ver votre ami M. de *Croismare*, qui était mon  
cadet.

Permettez-moi de vous citer un vers de ces  
pauvres Lois de Minos :

On voit périr les fiens avant que de mourir.

Mais à mesure qu'on est privé de ses anciens amis,  
on s'attache plus à ceux qui nous restent, et c'est  
ce que j'attends de votre cœur sensible ; c'est moi  
qui ai plus que jamais besoin de consolation. La  
petite cabale qui me persécute, fait débiter dans  
Paris deux volumes d'horreurs affreuses qu'elle  
m'attribue, et qu'on a imprimées à la suite du  
Dépositaire et des Pélopidés, afin de faire passer  
la calomnie à la faveur de la vérité. On a inséré,  
dans ce recueil infâme, le Catéchumène qui est,

comme on le fait, d'un académicien de Lyon. (\*) —

Outre ces infamies scandaleuses et punissables, 1773.  
on a inféré, dans ce recueil, je ne fais quel écrit fait contre les anciens parlemens, et jusqu'à des pièces relatives à l'attentat commis contre le roi de Pologne, imprimées à Varsovie, et dans lesquelles il y a beaucoup de termes que je n'entends point.

Enfin il est bien démontré, aux yeux de tout homme impartial et de tout esprit raisonnable, que non-seulement je n'ai pas plus de part à cette édition qu'à celle de *Valade*, mais qu'elle a été faite uniquement dans l'intention de me perdre et de plonger dans le désespoir les derniers momens de ma vie. Voilà tout ce que les belles-lettres m'ont produit. Une statue ne console pas, lorsque tant d'ennemis conspirent à la couvrir de fange. Cette statue n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature. Cette canaille aboie, elle excite les dévots; ces dévots cabalent, et les honnêtes gens sont très-indifférens.

Je ne fais comment faire pour vous faire parvenir un autre recueil plus honnête à la suite des Lois de Minos. Je crains pour les recueils. On me dira: Si vous avez fait celui-ci, vous pouvez bien avoir fait l'autre dont vous vous plaignez. Heureux qui vit et qui meurt inconnu! *qui benè latuit, benè vixit*: je n'ai pas eu ce bonheur.

Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal

(\*) M. de *Bordes*.

— de *Richelieu*. Je lui ai pourtant dédié cette véritable édition des Lois de Minos. Elle réussit beaucoup chez l'étranger. Je ne suis toléré dans ma patrie qu'à la longue ; mais entre les Alpes et le mont Jura a-t-on une patrie ? Un ami tel que vous en tient lieu.

Adieu. Non-seulement je vous souhaite une vieillesse plus heureuse que la mienne, mais je suis sûr que vous l'aurez ; j'en dis autant à madame d'*Argental*. V.

## L E T T R E X I X.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE,

A Ferney, 6 d'avril.

O H ! pour ces vers-là, je les trouve fort bons ; mais je ne les mérite guère. Ma maladie m'a laissé des suites affreuses :

La Renommée est vanité,  
Courir après elle est folie :  
Qu'importe l'immortalité,  
Quand on souffre pendant sa vie ?

Portez-vous bien, tout le reste est bien peu de chose. Continuez-moi vos bontés, elles font ma consolation.

Madame *Denis* vous fait mille complimens par ce pauvre malade ; cela lui est plus aisé que d'écrire.

Pour moi, je n'ai pas le courage de vous parler de spectacles ni de plaisirs ; je ne puis vous parler

que de mon attachement, de ma reconnaissance  
et de la patience avec laquelle il faut que je sup-<sup>1773.</sup>  
porte toutes les douleurs du corps et de ce qu'on  
appelle ame. V.

## L E T T R E X X.

A M. LAUS DE BOISSI.

A Ferney, 6 d'avril.

U NE très-longue maladie, Monsieur, m'a mis  
jusqu'à présent hors d'état de vous remercier et de  
vous témoigner toute mon estime ainsi que ma  
reconnaissance. Je ne saurais me plaindre d'un  
ennemi tel que l'abbé *Sabatier*, puisqu'il m'a valu  
un défenseur tel que vous.

Je fais qu'on a payé cet abbé pour me nuire:  
mais vous, Monsieur, vous n'avez écouté que la  
noblesse de votre ame, et vous faites autant d'hon-  
neur aux belles-lettres que tous ces écrivains mer-  
cenaires et calomniateurs y jettent de honte et  
d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit  
hommage (\*) par M. *Bacon*, substitut de mon-  
sieur le procureur général. J'espère qu'il vous sera  
rendu, malgré la difficulté de la correspondance  
du pays où j'achève mes jours, avec votre belle  
et dangereuse ville de Paris.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Voltaire.*

(\*) C'était un exemplaire de ses ouvrages dont il faisait  
présent à M. *Laus de Boissi.*

## LETTRE XXI.

A M. DE BORDES, à Lyon.

A Ferney, 10 d'avril:

1773. **V**RAIMENT c'est bien vous, Monsieur, qui avez plus d'un ton. Il s'en faut bien, à mon gré, que *Vert-vert*, avec ses *b* et ses *f* qui *voltigeaient sur son bec*, soit aussi agréable que *Parapilla*. Quand vous aurez mis la dernière main à cet agréable ouvrage, il sera un des meilleurs que nous ayons dans ce genre, en italien et en français. Nous avons à Genève un homme dont le nom était précisément celui du premier héros du poème : il a changé son nom en celui de *Planteamour*, comme l'ex-jésuite *Fesse*, de Lyon, qui m'a volé pendant trois ans de suite, avait changé son nom en celui de père *Fessi*.

Je crois que les notes à la suite des Lois de Minos ne vous auront pas déplu, et que vous serez content du discours de l'avocat *Belleguier*, pour les prix de l'université. Que dites-vous du recteur qui ne fait pas le latin, et qui a pris *magis* pour *minus* ?

Je suis bien fâché qu'*Aufresne* ne puisse aller à Lyon; on dit que c'est un acteur qui a des momens et des éclairs admirables. Il me semble quelquefois que, si on pouvait représenter sur le beau théâtre de Lyon les Lois de Minos avec quelque succès,

je pourrais faire un effort, et oublier assez mes —  
 maux pour venir vous embrasser. J'ai des raisons 1773.  
 essentielles pour avoir un prétexte plausible de ce  
 petit voyage. Que de choses j'aurais à vous dire,  
 et que de choses à entendre !

Aimons-nous, mon cher philosophe, car les  
 ennemis de la raison n'aiment guère ceux qui pen-  
 sent comme nous.

## L E T T R E X X I I .

A M. DE LA HARPE.

10 d'avril.

**J**E viens de retrouver une lettre de *Clément*, qu'il  
 est bon de faire connaître à mon cher successeur.  
 Il n'y a pas six mois d'intervalle, entre cette lettre  
 tout-à-fait cordiale, et les pouilles qu'il nous chante  
 à tous deux. Cela prouve que les grands-hommes  
 changent d'opinion volontiers, et se rétractent  
 comme *St Augustin*.

Le *Mercur* me paraît le greffe où cette lettre  
 doit être déposée, avec quelques petites réflexions  
 de votre part sur les progrès que font en peu de  
 temps les hommes de génie, et sur la rapidité avec  
 laquelle ils passent du pour au contre.

## L E T T R E X X I I I .

A U M Ê M E

**J**E n'ai point lu , Monsieur , les beaux vers où  
 vous dites que le très-inclément *Clément* me déchire  
 1773. aussi-bien que plusieurs de mes amis. Il y a envi-  
 ron soixante ans que je suis accoutumé à être dé-  
 chiré par les *Desfontaines* , les *Bonneval* , les *Fré-  
 ron* , les *Clément* , les *la Beaumelle* , et les autres  
 grands - hommes de ce siècle. Je vous envoie la  
 jolie pièce de vers que ce M. *Clément* fit , il y a  
 peu de temps , à mon honneur et gloire. J'en re-  
 tranche seulement quelques vers , tant parce qu'il  
 faut être modeste , que parce qu'il ne faut pas trop  
 abuser de votre loisir.

O toi que j'aime autant que je t'admire ,  
 Sur ces vers que mon cœur inspire  
 Et que lui seul doit avouer ,  
 Jette un regard de bonté , de tendresse :  
 L'art d'une main enchanteresse  
 Ne cherche point à t'y louer.  
 Laissons la louange insipide  
 Pour ces mortels peu délicats  
 Que de la vérité l'ombre même intimide ,  
 Et que l'encens n'affadit pas.  
 C'est un poison qu'en nos climats  
 Une complaisance perfide  
 Prépara pour la vanité.  
 La fable , de la vérité  
 Est une image réfléchie ;

C'est un miroir où l'on n'est point flatté :

Je t'offre sa glace fidelle,

Voltaire, tu t'y connaîtras.

Mais, ô toi, mon autre modèle,

Maudit geai, tu la terniras.

1773.

## LE ROSSIGNOL ET LE GEAI.

*Fable.*

Dès son printemps, dès son jeune âge,  
 Un rossignol par son ramage,  
 Dans ses cantons s'était fait respecter ;  
 Il enchaînait son voisinage,  
 On se taisait pour l'écouter.  
 Sa voix plaisait aux cœurs, plus encor qu'aux oreilles,  
 Et ses fredonnemens même étaient des merveilles.

Un geai fort sot, fort ennuyeux  
 Et fort bavard, c'est l'ordinaire,  
 Ne put entendre sans colère  
 Du rossignol les chants délicieux.

Le mérite d'autrui le rendait envieux.

Pourquoi ? le voici sans mystère.

C'est qu'il n'en avait point. Il n'avait plu jamais,  
 Et ne voulait que tout autre pût plaire.

Or, envers maître geai, sur ce point très-févère,

Le rossignol avait des torts très-vrais :

On l'admirait. Témoin de ses succès,

Jacque enrageait, et lui fit son procès,  
 Au chanteur, au bon goût, il déclara la guerre

A sa langue il donna carrière,

De son babil étourdît les forêts.

Outrage, injure journalière,

1773.

Il porta tout aux plus grossiers excès.  
 Que fit messire Jacque ? Oh ! de l'eau toute claire.  
 Il avait beau crier : Messieurs, que c'est mauvais !  
 Cette voix est cassée, elle devrait se taire ;  
 Ah ! croyez-moi . . . l'on n'en voulut rien faire.  
 Il ne persuada que quelques fots, des geais.  
 Le rossignol, toujours en paix.  
 Ne s'avisa de lui répondre.  
 Répondre aux fots ! finirait-on jamais ?  
 Méprisant le stupide, et pour le mieux confondre,  
 Il formait avec soin des chants toujours nouveaux,  
 Toujours plus beaux ;  
 Et les autres oiseaux  
 Disaient au geai bouffi de rage :  
 Au rossignol tu crois être fatal,  
 Détrompe-toi, vain animal,  
 Ta censure pour lui peut-elle être un outrage ?  
 S'il te plaisait, c'est qu'il chanterait mal.

*Monsieur, si vous avez la bonté de me permettre de rendre ces vers publics, après y avoir ajouté, retranché, corrigé ce que bon vous semblera, je les enverrai dans quelque ouvrage périodique, ou dans quel recueil que vous aurez la complaisance de m'indiquer.*

*Je suis avec tout le respect possible, etc.*

Vous voyez, Monsieur, que ce Clément qui me traitait impudemment de rossignol, est devenu geai ; mais il ne s'est point paré des plumes du paon. Il s'est contenté de becqueter MM. de Saint-Lambert, Delille, Watelet, Marmontel, etc. etc.

Je

Je voudrais voir cette épître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir, j'en profiterais. 1773.  
Je n'ai que soixante et dix-huit ans; les jeunes-gens comme moi peuvent toujours se corriger, et nous devons une grande reconnaissance à ceux qui nous avertissent publiquement, et avec charité, de nos défauts. J'ai dit autrefois :

L'envie est un mal nécessaire ;  
C'est un petit coup d'aiguillon  
Qui nous force encore à mieux faire.

Il fallait dire, l'envie est un bien nécessaire, si pourtant ces messieurs ne connaissent d'autre envie que celle de perfectionner les arts et d'être utiles à l'univers. M. Clément semble être l'homme du monde le plus utile après l'illustre Fréron; il entre sagement dans une carrière qui doit l'immortaliser, et sur-tout lui faire beaucoup d'amis, etc (\*).

## L E T T R E X X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Femey, 11 d'avril.

**J**E m'imagine que mon héros fait ses pâques à Versailles, et que j'aurai tout le temps de disposer mon squelette à me rendre à ses ordres.

Votre Lazare ressuscité ne manquera pas de

(\* ) Voyez les notes sur le Dialogue de *Pégase*, volume de Contes et Satires.

Corresp. générale. Tome XVII. D

— venir au rendez-vous, le plus secrètement que faire  
1773. se pourra, dès que vous lui aurez marqué le jour où  
il devra partir, après quoi il retournera bien vite  
dans son hermitage.

On doit jouer incessamment les Loix de Minos  
à Lyon, et l'on fait pour cela de grands préparatifs;  
c'est précisément de quoi je ne veux pas être  
témoin. Comme vous êtes l'unique objet de mon  
voyage, je ne veux pas qu'aucune idée étrangère  
se mêle à mon idée dominante. Je compte d'ail-  
leurs beaucoup plus sur les acteurs de Bordeaux  
que sur ceux de Lyon. *Belmont* fera ses efforts  
pour faire réussir une pièce que vous protégez,  
qui vous est dédiée, qui vous appartient.

A l'égard de Paris, je pense qu'il ne faut pas se  
presser, et que vous pourriez attendre le voyage  
de Fontainebleau. Il n'est pas impossible que dans ce  
temps là vous n'ayez quelques bons acteurs. Il y  
en a un qui était à Lyon, et que j'envoie malheu-  
reusement à Pétersbourg. Je m'en repens du fond  
de mon cœur. Je crois qu'il serait devenu excel-  
lent à Paris.

La pièce d'ailleurs était fort mal arrangée par  
*le Kain*, et les rôles ridiculement donnés. Mon-  
seigneur me permettra d'arranger tout cela diffé-  
remment, selon son bon plaisir.

Il pleut de mauvais vers à Turin; c'est tout  
comme chez vous; et vous rembourserez plus d'un  
sonnet, quand vous viendrez dans ce pays-là. La  
troupe de l'impératrice-reine est revenue de Naples  
et de Venise où elle a beaucoup réussi. C'est la

première fois qu'on a vu des acteurs français au —  
 fond de l'Italie. Vous pourriez bien trouver parmi 1773.  
 ces comédiens quelqu'un qui vous convînt. Je  
 m'aperçois que je ne vous parle que de théâtre ; mais  
 vous êtes premier gentilhomme de la chambre, et  
 les plaisirs de l'esprit sont faits pour vous être aussi  
 chers que les autres.

Vous ne m'avez point mandé si l'on pouvait  
 vous envoyer de gros paquets du côté de la Suisse.  
 Je crains toujours de commettre quelque indiscre-  
 tion ; mon ombre me fait peur : c'est apparem-  
 ment depuis que j'ai été sur le point de n'être plus  
 qu'une ombre.

Jouissez, Monseigneur, de votre belle santé. Il  
 n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien.  
 Daignez continuer à me faire oublier par vos  
 bonités toutes les misères de ma décrépitude, et  
 agréez toujours mon très-tendre respect. V.

M. de *Sartine* m'a écrit qu'il ne doutait pas de  
 le prévarication de *Valade* ; qu'il aurait tout saisi,  
 si tout n'avait pas été vendu, et qu'il me priait  
 de ne pas exiger de lui qu'il poussât plus loin  
 cette affaire. Je vous rends compte de tout comme  
 à mon médecin.

A propos, je vous crois réellement le meilleur  
 médecin du monde ; car, par votre attention et  
 votre régime, vous avez fortifié votre santé et  
 prolongé vos plaisirs. *Boerhaave*, avec tous ses  
 livres et un tempérament de fer, n'a pas su arri-  
 ver à soixante et dix ans faits.

— Vivez cent ans, et moquez-vous intérieurement  
1773. des médecins, ainsi que du reste du monde.

## L E T T R E X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

**M**ON cher ange, votre lettre du 13 d'avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri, par la raison qu'à soixante et dix-neuf ans, avec un corps de roseau et des organes de papier mâché, je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Crète sur un vaisseau suédois, pour venir vous embrasser; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongeaît ma déplorable machine.

On va représenter les Crétois à Lyon, à Bordeaux, à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que St. Paul disait des Crétois de son temps: *Ce sont de méchantes bêtes et des ventres paresseux*; je puis ajouter encore que ce sont des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtise de préférer je ne fais quel Alcidonis; DIEU les en a punis, en leur accordant qu'une représentation. J'espère que M. le maréchal de Richelieu pourra mettre quel-

que ordre dans ce tripot. Il était bien ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui de *Teucer* était fait pour sa taille, et le rôle du vieillard pour *Brizard*. Si on ne peut pas réformer le tripot, je m'en lave les mains, et je me borne à mes bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie, sur laquelle le détestable *Valade* avait fait sa détestable édition, venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de madame *du Barri*; mais cela est impossible, parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à madame *du Barri* était absolument différent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que les Lois de *Minos* sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses qui composent un assez gros volume; c'est ce volume que je veux vous envoyer. Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'est pas si aisé que vous le pensez, sur-tout après l'aventure des deux tomes très-condamnables et très-brûlables, que de charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde est un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, se servent d'un long rasoir dont le manche est dans une sacristie. Est-il possible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs, je n'en vois aucun; je fais fermer ma porte à tout le monde: mon triste état ne me permet pas de recevoir des visites.

— Le *Kain* m'a écrit sur ma maladie. Je le crois  
1773. actuellement à Marseille : je lui répondrai quand  
il fera de retour.

Vous me parlez de la *Sophonisbe* de *Mairet*,  
rapetassée, et tellement rapetassée qu'il n'y a pas  
un seul mot de *Mairet*. Vous aurez cette *Sophonisbe*  
dans le paquet de la *Grèce*; mais quand et par  
où? DIEU le fait, car *Marin* ne peut plus recevoir  
de gros paquets.

J'ai répondu à tout; mais il me semble toujours  
que je n'ai pas répondu assez aux marques de l'a-  
mitié constante que vous daignez me conserver,  
vous et madame d'*Argental*. Mon corps souffre  
beaucoup; mon ame, s'il y en a une, ce qui est  
fort douteux, vous est tendrement attachée jus-  
qu'à la dissolution entière de mon individu, laquelle  
est fort prochaine. V.

## L E T T R E X X V I.

A M. D I D E R O T.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement surpris, Monsieur,  
en recevant une lettre signée *Diderot*, lorsque je  
revenais d'un bord du *Stryx* à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux  
soldat couvert de blessures, si M. de *Turenne* lui  
avait écrit. La nature m'a donné la permission de  
passer encore quelque temps dans ce monde; c'est-

à-dire, une seconde entre ce qu'on appelle deux —  
 éternités comme s'il pouvait y en avoir deux. 1773.

Je végèterai donc aux pieds des Alpes encore un instant dans la fluante du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un fonge, mais avec le regret d'avoir vécu sans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis. S'il est jeune, je réponds qu'il ira très-loin; s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il écrit avec esprit ce qu'il inventa avec génie: c'est ce qu'on disait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là? et c'est celle qu'on donne à *la Fontaine*: *Il écrivit avec naïveté*. Il y a, dans tous les arts, un je-ne-sais-quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'Armide de *Quinault*, ni *les Animaux malades de la peste* que fit *la Fontaine*, sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que, dans les arts de génie, tout est l'ouvrage de l'instinct. *Corneille* fit la scène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous auteurs chétifs. M. *Boisard* paraît un très-joli oiseau du Parnasse, à qui la nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remerciemens pour lui. Ma maladie, dont les suites me persécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à

— des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les  
1773. sages. Je vous aime, je vous estime, comme si  
j'étais un sage.

*Le vieux malade de Ferney, V.*

## L E T T R E X X V I I.

A M A D A M E N E C K E R.

A Ferney, 23 d'avril.

**L**A lettre. Madame, dont vous m'honorez m'est assurément plus précieuse que tous les sacremens de mon église catholique, apostolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainsi qu'il se prétend le votre, avait trop crié contre ma dévotion. Il est vrai que je ne m'en porte guere mieux. Presque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps.

Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaisanteries qui ont couru n'avaient, malheureusement pour moi, aucun fondement: et je vous assure que je mourrai le plus innocemment du monde.

Je m'arrange assez philosophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle sans connaissance de cause. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'est plus. La faculté pensante, que l'éternel architecte du monde nous a donnée, se perd comme la  
faculté

faculté mangeante , buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne sont pas faites pour durer autant qu'elle. 1773.

De toutes ces marionnettes , la plus sensible à vos bontés , c'est moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choses ait fait naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de ramper loin de vous sur un petit coin de terre où vous n'êtes plus ; je ne vois plus personne ; je ferme sur-tout ma porte à tout étranger : mais je compte que M. *Moultou* viendra ce soir dans mon hermitage , et que nous nous consolons l'un l'autre en parlant long-temps de vous.

Je remercie M. *Necker* de son souvenir , avec la plus tendre reconnaissance. Madame *Denis* me charge de vous dire à quel point elle vous est attachée.

Agrérez le sincère respect , la véritable estime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

## L T T R E X X V I I I .

A M, LE CHEVALIER DE TOLENDAL,

A Ferney, 28 d'avril.

J'AVAIS eu l'honneur, Monsieur, de connaître particulièrement M. de *Lalli*, et de travailler avec lui, sous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu*, à une entreprise dans laquelle il déployait tout son zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec atten-

T. 95. *Corresp. générale*. Tome XVII. E

1773. — tion tous les mémoires qui parurent au temps de sa malheureuse catastrophe. Son innocence me paraît démontrée : on ne pouvait lui reprocher que son humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit effuyer. Il fut persécuté par plusieurs membres de la compagnie de Indes , et sacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne subsistent plus , ainsi le temps paraît favorable ; mais il me paraît absolument nécessaire de ne faire aucune démarche sans l'aveu et sans la protection de monsieur le chancelier.

Peut-être ne vous fera-t-il pas difficile , Monsieur , de produire des pièces qui exigeront la révision du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'eux la communication de la procédure. Une permission secrète au greffier criminel pourrait suffire. Il me semble que M. de *Saint-Priest* , conseiller d'Etat , peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui , ayant examiné les papiers de Monsieur de *Lalli* , et étant convaincu non-seulement de son innocence , mais de la réalité de ses services , lui conseilla de se remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainsi la cause de M. de *Lalli* est la sienne aussi-bien que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate.

Pour moi , je m'offre à être votre secrétaire , malgré mon âge de quatre-vingts ans , et malgré les suites très-douloureuses d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce sera une consolation

pour moi que mon dernier travail soit pour la  
défense de la vérité. — 1773\*

Je ne fais s'il est convenable de faire imprimer le manuscrit que vous m'avez envoyé; je doute qu'il puisse servir, et je crains qu'il ne puisse nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonstrations fondées sur les procédures mêmes. Une réponse à un petit libelle inconnu ne ferait aucune sensation dans Paris. De plus, on ferait en droit de vous demander des preuves des discours que vous faites tenir à un président du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des officiers; et, si ces discours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette observation me paraît très-essentielle.

D'ailleurs, ce libelle m'est absolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il ferait bon, Monsieur, que vous eussiez la bonté de me l'envoyer par M. *Marin*, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre soit pour madame la comtesse de *la Heuze* comme pour vous. Ma faiblesse et mes souffrances présentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris simplement pour l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de *Lalli*. Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, Monsieur, votre, etc.



## LETTRE XXIX.

A M. MARMONTEL,

A Ferney, 28 d'avril.

— MON cher ami, vous venez bien à propos au  
1773. secours des libraires de Paris, qui sans vous n'au-  
raient fait qu'une collection insipide; et grâce aux  
soins dont vous voulez bien les honorer, je crois  
que l'ouvrage sera très-intéressant et très-instructif.

La tragédie de Sophonisbe n'est pas si bien réfor-  
mée que celle de Venceslas. La raison en est qu'on  
n'a pas laissé subsister un seul vers de *Mairet*.

Il y a long-temps que je cherche une occasion  
de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans  
un coin de votre bibliothèque; mais la contre-  
bande est devenue si difficile, que je ne fais com-  
ment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans une *impasse*,  
mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par  
un *o*.

Je vous embrasse bien tendrement.

## L E T T R E   X X X .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la —  
chambre, au grand-maitre des jeux et des plaisirs, 1773.  
que j'ai l'honneur de m'adresser. Je lui ai écrit en  
faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre  
que mon héros veut rétablir.

Je lui présente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la *Pandore* est devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur si mon héros ne fait pas exécuter son spectacle aux fêtes de madame la comtesse d'*Artois*; et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, si cette aventure pouvait me fournir une occasion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette *Pandore*, avec sa boîte, a été en effet la source de bien des maux, puisqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle est capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les musiciens me paraissent encore plus sensibles que les poètes. Il y a long-temps, Monseigneur, que je cherche le moyen de vous envoyer un recueil qui contient les *Lois de Minos*, et plusieurs petits ouvrages en prose et en vers assez curieux. Je vous demanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothèque; il est assez rare

— jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous l'envoyer sous  
1773. l'enveloppe de M. le duc d'*Aiguillon* ? J'attends  
sur cela vos ordres.

On va jouer les Loix de Minos à Lyon; le spectacle sera très beau, mais les acteurs sont bien médiocres. Je compte que la pièce sera mieux jouée dans votre capitale de la Guiene. Je n'irai point voir le spectacle de Lyon: les suites de ma maladie ne me le permettent pas; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres, je trouverai des ailes, et je volerai. Je vois qu'un certain voyage est un peu différé; tant mieux, car nous n'avons point encore de printemps, mais en récompense nous sommes entourés de neige.

Conservez vos bontés à ce pauvre malade qui ne respire que pour en sentir le prix. *V.*

*N. B.* On me mande que la *Borde* a beaucoup retravaillé sa *Pandore*, et qu'elle est très digne de votre protection.

## L E T T R E X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 de mai.

**V**OUS voulez que je vous écrive, mon cher ange; c'est à moi bien plutôt de vous supplier de m'écrire, et de me mander des nouvelles de madame d'*Argental*. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite? vous amuserai-je beaucoup, quand

je vous dirai que je suis en Sibérie, sous le quarante-sixième degré et demi de latitude, et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura; que tous nos fruits sont perdus; que ma pauvre colonie est sur le point d'être ruinée, et que je ferais peut-être à Paris actuellement auprès de vous, sans la friponnerie de *Valade*, et l'impertinente ingratitude des comédiens? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience; ma mauvaise santé la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne fais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos se trouvent: ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut dans un autre: tous les envois de livres du pays étranger sont devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais hasarder d'envoyer le petit paquet, par le carosse de Lyon, à la chambre syndicale de Paris. Voyez si vous pourriez le réclamer, et si M. de *Satine* voudrait vous le faire rendre. Je suis étranger, je suis de contrebande; je suis environné de chagrins, quoique je tâche de n'en point prendre. Je suis vieux, je suis malade; j'ai la mort sur le bout du nez, si ce n'est pas pour cette année, c'est pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papistes ou papaux. *Rabelais* dit qu'on y est toujours tourmenté par les clers-gots et par les évêc-gots. On ne fait où se fourrer; j'espère pourtant que je m'en tirerai également; mais avouez que tout cela n'est pas

— joyeux. La philosophie fait qu'on prend son parti  
1773. mais elle est trop sérieuse cette philosophie, et on ne rit point entre des peines présentes et un anéantissement prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'est pas mort en riant.

Sur ce, mon cher ange, portez - vous bien et vivez.

Je croyais le *Kain* à Marseille. Permettez que je vous adresse un petit mot de réponse que je dois à une lettre qu'il m'écrivit, il y a plus d'un mois.

Pour mademoiselle *Daudet*, je lui en dois une depuis le mois de janvier; il y a prescription. Je vous supplie de lui dire que mon triste état m'a mis dans l'impossibilité de lui répondre : rien n'est si inutile qu'une lettre de compliments. Je lui souhaite fortune et plaisirs, et sur-tout qu'elle reste à Paris le plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je sens bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me conservent un peu d'amitié, je serai consolé dans mes neiges et dans mes tribulations; je leur serai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

## L E T T R E X X X I I .

A M. M A R I N .

8 de mai.

**M**ON cher Monsieur, je crois, Dieu me pardonne, que je suis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de ce petit ou-

vrage à M. de *la Harpe*. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau mémoire de *la Croix*? je fais qu'il écrit plutôt contre M. *Linguet* que contre M. de *Moranges*. C'est une chose déplorable qu'on se déchaine si universellement contre un avocat qui ne fait que son devoir. On dit qu'on ne jugera ce procès que sur les probabilités qui frappent tout le monde; mais je n'en crois rien. Les juges sont astreints à suivre les lois. L'ancien parlement se mettait au-dessus: celui-ci n'est pas encore assez puissant pour prendre de telles libertés. La détention de M. *Moranges*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés.

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (\*)? son oncle est une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Prusse a, parmi ses officiers, le jeune *Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté son chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne sais quelle chanson que personne ne connaît. C'est un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux: il nous prouve que notre siècle est aussi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre-vingts

(\*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu, et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

— ans que je suis au monde, et je n'ai jamais vu que  
 1773. des injustices. Je crois que *Mathusalem* aurait pu  
 en dire autant.

## L E T T R E   X X X I I I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 mai.

C E que madame *Denis* veut vous dire, Madame, c'est que M. le maréchal de *Richelieu*, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien sensible pour un cœur qui lui est si tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au sujet des Lois de *Minos*; il n'a jamais été si empressé avec moi; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ses maîtresses. Voici le fait: dans la chaleur de nos tendresses renaissantes, je lui dédie les Lois de *Minos*, et je me livre dans cette dédicace à toute ma passion pour lui; il me promet et me donne sa parole d'honneur qu'il fera représenter les Lois de *Minos*, à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole, je retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ses bontés.

Quelque temps après, *le Kain* vient lui présenter la liste des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau; il met dans cette liste plusieurs de mes pièces, et sur-tout les Lois de *Minos*. M. le maréchal les raye toutes, et substitue à leur place le *Catilina*

de *Crébillon*, et je ne fais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai 1773.  
peine à croire : je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi, dans le temps même qu'il me prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si long-temps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît si bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité sont si actives, à celles qui a tiré notre ami *Racle* du profond bourbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chasse des perdrix ; allez à la chasse de M. de *Richelieu* : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il est coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidèle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles ; vous connaissez ma position. Cette petite aventure tient à des choses qui sont essentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons, celui de parler de vous-même à mon perfide ; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit ; de lui dire que vous ne venez lui représenter son inconstance que sur le bruit public, et que vous ne fatiguez souffrir qu'on attaque ainsi sa gloire.

Franchement, Madame, rien n'est plus cruel que de se voir abandonné et trahi sur la fin de sa vie, par les personnes sur lesquelles on avait le plus

compté, et dans qui on avait mis toutes ses affections.  
 1773. Il n'y a que vos bontés qui puissent me consoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en question, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chasse.

Agréé, Madame, mon respect et mon attachement inviolable. V

## L E T T R E X X X I V.

A M. C R I S T I N.

20 de mai.

**V**ous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république; et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent, est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la

gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! —  
 Bonsoir, mon cher philosophe; soyez le plus heureux des maris et des avocats. 1773.

*A madame Christin.*

Vous m'avez prévenu, Madame; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me ferais sans doute acquitté de ce devoir, si les suites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je suis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus sensible que je le suis à la bonté que vous avez eue de m'écrire: si j'avais eu de la santé, j'aurais été un des garçons de la nôce.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE XXXV.

A M. DE LA HARPE.

24 de mai.

*J*E souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour entende parler de ses talens; page 10 de l'Épître morale et instructive de *Guillaume Vadé*.

Vous voyez, mon cher ami, que *Guillaume* était très-instruit, qu'il y avait des préjugés contre celui qui a donné quelquefois de si bonnes ailes aux talons de *Mercur*, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas.

1773. J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant sa mort, avait essuyé quelques injustices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ses discours auprès d'un satrape de Perse, lorsque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Isfahan; mais ce n'est point de cela que *Guillaume* mourut; il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort sensible à toutes ces misères, on se trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracasseries perfannes. Il était quelquefois un peu malin, soit quand il écrivait à *Nicolas*, soit quand il écrivait à *Flaccus*; mais il fut très sensible et reconnaissant pour le secrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'esprit et les grâces de son maître: il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce secrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en présence de *Catherine* sa nièce: Je vous exhorte, lui disait-il souvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le sentier épineux de la gloire, entre le général d'armée *Warvick* et le ministre *Barmécide*: comptez, quand on a la gloire pour soi, que le reste vient tôt ou tard.

Je pense comme *Guillaume*. Je vous suis très-sincèrement dévoué, et j'en prends à témoin *Catherine*; j'espère trouver l'occasion de vous le prouver. Il y a long-temps que je vous ai dit: *Macte animo, generose puer.*

## L E T T R E   X X X V I .

A M. LE CHEVALIER DE LALLI - TOLENDAL.

24 de mai.

**V**OUS avez, Monsieur, du courage dans l'esprit comme dans le cœur; et une chose à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'est que votre *mémoire* est de l'éloquence la plus forte et la plus touchante. 1773.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaissance qu'en manifestant l'injustice des juges qui ont trempé dans le sang de votre oncle, leurs mains teintes du sang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi: vous le servez en demandant justice contre eux.

Je pense que c'est un devoir indispensable à M. de *Saint-Priest* de se joindre à vous. Je ne fais pas comment il est votre parent ou votre allié, je ne fais pas même ce que vous est madame la comtesse de *la Heuze*, si elle est votre tante ou votre sœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un solitaire si ignorant, en cas que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puissant, à qui vous vous êtes adressé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

— Je présume que madame *du Barri* vous protégerait dans une entreprise si juste et si décente. J'ose croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me semble qu'il faudroit que ce mémoire fût signé d'un avocat au conseil. La requête la plus juste n'aura aucun succès, si elle n'est pas dans la forme légale, et ne sera regardée tout au plus que comme une plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la votre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire et les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE



## L E T T R E X X X V I I .

A M. V A S S E L I E R , à Lyon.

Mai.

V O U S êtes donc mon confrere en fait de goutte, —  
 mon cher ami? Pour moi, je n'ai la goutte que 1773.  
 comme un accessoire à tous mes maux. On fait  
 bien qu'il faut mourir; mais, en conscience, il ne  
 faudrait pas aller à la mort par de si vilains che-  
 mins. Je desire bien vivement de guérir pour venir  
 vous voir, mais je commence à en désespérer.

Je ne suis point du tout étonné de l'évêque dont  
 vous me parlez. Les comédiens sont toujours jaloux  
 les uns des autres. Nous allons avoir une troupe  
 en Savoie, à la porte de Genève, qui fera sans  
 doute crever de dépit celle que nous avons déjà  
 à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie  
 de son côté; je ne la joue pas, mon cher corres-  
 pondant, en vous disant combien je vous aime.

Millé grâces de la belle branche de palmier.  
*Quid retribuam domino?*

P. S. Il y a, dans le Bugey, un brave officier  
 qui aime la lecture, qui est philosophe, et qui m'a  
 demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux  
 remplir mon devoir de missionnaire qu'en m'adres-  
 sant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous  
 supplie instamment de faire tenir à ce digne officier,  
 à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philosophe, et DIEU vous le rendra,

Corresp. générale. Tome XVII, F

— Je ne puis faire une meilleure action dans le triste  
1773. état où je suis.

## L E T T R E X X X V I I I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 de juin.

**L**A protectrice réussit à tout ce qu'elle entreprend, et ses entreprises sont toujours de faire du bien. Je me jette à ses pieds, et je les baise avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant seulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie, qui est fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-consolante. Je lui écris aujourd'hui sur nos histrions qui sont à ses ordres, et je le supplie, comme je l'ai toujours supplié, et comme il me l'a toujours promis, de faire jouer, sur la fin de son année, les Lois de Minos, d'un jeune auteur, et la Sophonisbe de *Mairet*, qui est mort il y a environ cent trente ans; le tout sans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire, et sur lesquelles vous avez insisté avec votre générosité ordinaire.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois de Minos pour vos amis, et sur-tout pour monsieur votre frère; mais *M. d'Ogni* me mande qu'il ne peut plus se charger de paquets de livres. Il veut bien faire passer toutes les montres de ma colonie dont il est le protecteur; mais pour la littérature, on dit qu'elle est aujourd'hui de contrebande, et

que les commis à la douane des pensées n'en laissent entrer aucune. Je crois pourtant que, si jamais vous rencontrez M. d'Ogni, vous pourriez lui demander grâce pour les Loix de Minos, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait. 1773.

A propos de lois, Madame, je ne suis point surpris de la sentence portée contre M. de *Morange*s; j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudencce de faire des billets, il serait obligé de les payer, quoiqu'il soit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont déposé contre lui, ayant eu le temps de se concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien singulière et bien malheureuse. Elle doit apprendre à toute la noblesse de France à n'avoir jamais affaire avec des usuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Ressource*: mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne soit difficile de faire modérer la sentence par le parlement, et impossible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure incessamment, et ne demande pardon à DIEU et à la justice de ses manœuvres criminelles. Toute cette aventure sera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que sur votre belle ame et sur votre amitié courageuse; mais daignez compter aussi, Madame, sur la très-tendre et très-respectueuse reconnaissance de ce pauvre malade du mont Jura. V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

— EN vérité, Monseigneur, je ne fais si je dois  
1773. pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre  
lettre du 28 de mai ; mais quand un comédien fait  
une tracasserie à M. le maréchal de *Richelieu*, il  
faut rire, et c'est sans doute ce que vous avez fait.

J'admire seulement votre bonté de daigner m'é-  
crire, lorsque les autres tracasseries de Bordeaux  
pour du pain, qui ont été, dit-on, suivies d'une  
sédition meurtrière, attiraient toute votre attention.  
Si cet orage est passé, permettez-moi de vous par-  
ler d'abord d'une chose qui m'intéresse beaucoup  
plus que tous les spectacles de Fontainebleau et de  
Versailles ; c'est du petit voyage dont vous m'aviez  
flatté. L'état cruel où je suis ne m'aurait certaine-  
ment pas empêché d'être à vos ordres ; il n'y a que  
la mort qui eût pu me retenir à Ferney ; mais je  
vois que tout est rompu, et c'est-là ce qui me fait  
pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite cour-  
se ; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuse,  
mais j'avais une voiture que j'appelais une commo-  
de. Il faut s'attendre au contre-temps jusqu'au der-  
nier moment de sa vie.

Quant à l'article des spectacles, mon héros est  
engagé d'honneur à protéger mon histrionage. J'i-  
gnore quel est le goût de la cour, j'ignore l'esprit



du temps présent ; mais je compterai toujours sur  
votre indulgence pour moi , et sur votre protection <sup>1773,</sup>  
nécessaire à ma jeunesse.

Je vous ai supplié , et je vous supplie encore ,  
d'honorer d'une place dans votre liste le roi de Suède ,  
sous le nom de *Teucer* , malgré toutes les dif-  
férences qui se trouvent entre ces deux personnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairet* ,  
qui est mort il y a environ six-vingts ans , et qui  
étoit protégé par votre grand-oncle : il ne tient  
qu'à vous de le ressusciter. *Minos* et *Sophonisbe*  
sont deux pièces nouvelles ; toutes deux , et sur-  
tout les *Lois de Minos* , forment des spectacles où  
il y a beaucoup d'action. On dit que c'est ce qu'il  
faut aujourd'hui , car tout le monde a des yeux ,  
et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-  
instante prière , de vouloir bien ordonner à nos-  
seigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces sur  
la fin de votre année. J'aurai le temps de les ren-  
dre moins indignes de vous , si je suis en vie.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma  
colonie. Vous qui gouvernez une grande province ,  
vous sentez quelles peines a dû éprouver un homme  
obscur , sans pouvoir , sans crédit , avec une for-  
tune assez médiocre , en établissant des manufac-  
tures qui demandoient un million d'avances pour  
être bien affermies. Il a fallu changer un misérable  
hameau en une espèce de ville florissante , bâtir des  
maisons , prêter de l'argent , faire venir les artistes  
les plus habiles , qui font les montres que les plus

— fameux horlogers de Paris vendent sous leur nom.  
 1773. Il a fallu leur procurer des correspondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela est plus difficile à faire que la tragédie des Loix de Minos, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entreprise, ne sont pas à négliger. Ma colonie était perdue et expirait dans sa naissance, si M. le duc de *Choiseul* n'avait pas pris et payé, au nom du roi, plusieurs de nos ouvrages, et si l'impératrice de Russie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* voulut bien accepter pour le roi, au mariage de madame la dauphine, avaient un grand défaut. Un misérable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait ressemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal sur les boîtes de ces montres. Je n'ose vous proposer de les renvoyer. Si vous pouvez pousser vos bontés jusqu'à faire payer les sieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation : ils sont les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à M. *Hébert*, et un frère de *Ceret*, qui est son correspondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenseur de Gènes ; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amuser de bagatelles. On n'est pas toujours à la tête d'une armée ; il faut bien descendre quelquefois aux niaiseries de la vie civile.

A propos de niaiseries, souvenez vous bien, je

vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* —  
un acteur qui deviendrait en trois mois égal à le 1773.  
*Kain* en bien des choses, et très-supérieur à lui  
par le don de faire répandre des larmes. Je m'y  
connais, je suis du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lu-*  
*signan*, avec un prodigieux succès; mais ce n'était  
pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon*.

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Russie, avec  
un autre comédien assez bon, dont on n'a point  
voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte  
sur le Midi en tant de choses.

Quand je songe à cette lettre prolixie dont j'im-  
portune mon héros, je suis tout honteux. Cepen-  
dant je le conjure de la lire toute entière, et de  
conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout  
ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui sera attaché jus-ju'au dernier  
moment de sa vie avec le respect le plus tendre. V.

## L E T T R E X L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

**J**E n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux  
affaires de ce monde. Le maître des jeux m'écrivit  
de son côté, et dit que le grand acteur en a menti,  
et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je rece-  
vais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment;  
elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré,  
un homme à qui je suis attaché depuis cinquante

— ans, et à qui je venais de donner des marques  
1773. publiques d'une estime et d'une vénération qu'on  
me reprochait. A toutes ces tracasseries se joignait  
la détestable édition de mon ami *Valade*, et la  
petite humiliation qui résulte toujours d'avoir affaire  
à mon ami *Fréron*.

Je ne fais pas trop quel est le goût de la cour; je ne fais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas; mais je fais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux plusieurs fois, pour le prier de donner une place dans sa liste à mes pauvres Crétois, pour le mois de novembre; et il a oublié sans doute qu'il me l'avait promis formellement; il voulait même ressusciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de *Sophonisbe*; j'y travaillai sur le champ, il en fut content; apparemment qu'il ne l'est plus. Je vous enverrai incessamment cette vieille *Sophonisbe*, la mère du théâtre françois, dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour, du temps du cardinal de *Richelieu*; mais les choses pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire souvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre, il m'a promis de présenter *Astérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles soient baisées, mais seulement qu'elles fassent la révérence.

C'est assez parler du tripot; voici maintenant bien des grâces que je vous demande.

Premièrement, c'est de vouloir bien assurer ma-  
dame

dame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. —  
 le comte de *Bissy*, de ma reconnaissance que vous 1773.  
 exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez  
 bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je pense qu'il faut attendre le mois de novembre,  
 et la présentation de ces deux dames, avant de  
 faire la moindre démarche sur ce que vous savez.

Je vous supplie ensuite de me dire si vous avez  
 entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui  
 a obtenu du roi je ne sais quelle grâce, concernant  
 la petite fortune que son malheureux oncle pou-  
 vait avoir laissée. Il est aux mousquetaires, sous le  
 nom de M. de *Tolendal*. Le connaissez-vous, en  
 avez-vous entendu parler? Je vois quelquefois dans  
 mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli*  
 et le chevalier de *la Barre*, et je me dis: Quiconque  
 a du pain et une retraite assurée, doit se croire heu-  
 reux. Ma retraite cependant est bien troublée; ma  
 vieillesse languissante ne peut supporter les peines  
 que ma colonie me donne; elle a été jusqu'ici très-  
 utile à l'Etat. Si monsieur le contrôleur général avait  
 pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me  
 devait, je ne serais pas dans le cruel embarras où  
 je me trouve. J'ai fondé une espèce de petite ville  
 fort jolie, mais j'ai peur que bientôt elle ne soit  
 déserte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureuse et pleine  
 de santé, avec vous; voilà encore une fois ma  
 consolation! V.

## L E T T R E X L I .

A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

M O N S I E U R ,

— **L**E public vous a l'obligation de connaître le  
 1773. Vésuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent  
 connus du temps des cyclopes, et ensuite de celui  
 de *Plin.* Les montagnes que vous avez vues de  
 mes fenêtres à Ferney, sont dans un goût tout  
 opposé. Votre Vésuve et votre Etna sont pleins  
 de caprices ; ils ressemblent aux petits hommes  
 trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans  
 raison ; mais nos montagnes de glacières, qui sont  
 dix fois plus hautes, et quarante fois plus étendues,  
 ont toujours le même visage, et sont dans un  
 calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six  
 milles de longueur, sont établis dans la moyenne  
 région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus  
 des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de  
 l'altération depuis des milliers de siècles.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaise où vous  
 êtes, à la glacière de la Suisse ; et cependant quelle  
 énorme différence entre les terrains, entre les  
 hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et  
*San-Gennaro* !

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait <sup>1773.</sup> *Archimède*, s'il revenait à *Syracuse*? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de confiance que Monte-Nuovo, et que la prétendue nouvelle île de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tous sens, m'a toujours paru aussi ancienne que le monde; ce sont les os de ce grand animal; il mourrait de soif, s'il n'y avait pas de fleuves; et il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous, quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarmes; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les

— dames de la cour et les dames de la halle allaient  
 1773. à confesse, ce qui est, comme vous savez, un  
 secret infallible pour détourner les comètes de leur  
 chemin. Des gens, qui n'étaient pas astronomes,  
 prédirent autrefois la fin du monde pour la géné-  
 ration où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par  
 colère que cette catastrophe a été différée? To  
 ba, or no to be, that is the question, etc.

## L E T T R E X L I I .

A M. LE PRINCE DE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney, le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

**V**OUS rendez un grand service à la raison, en  
 faisant réimprimer le livre de feu M. *Helvétius*.  
 Ce livre trouvera des contradicteurs, et même  
 parmi les philosophes. Personne ne conviendra que  
 tous les esprits soient également propres aux scien-  
 ces, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est  
 plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'ex-  
 périence. Les ames sensibles seront toujours fâchées  
 de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait con-  
 damné ce qu'il en dit ou l'aurait beaucoup adouci,  
 si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors  
 des bornes.

On souhaitera peut-être, dans cet ouvrage,

plus de méthode et moins de petites historiettes, —  
 la plupart fausses; mais il me semble que tout ce <sup>1773.</sup>  
 qu'il dit sur la superstition, sur les abominations  
 de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie,  
 sur le malheur des hommes, sera bien reçu de  
 tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quel-  
 que philosophe aurait pu corriger son premier livre;  
 mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela  
 est aussi barbare qu'absurde, et digne du quator-  
 zième siècle. Tout ce que des fanatiques ont ana-  
 thématisé dans cet homme si estimable, se trouvait  
 au fond dans le petit livre du duc de *la Rochefou-  
 cauld*, et même dans les premiers chapitres de  
*Locke*. On peut écrire contre un philosophe, en  
 cherchant comme lui la vérité par des routes diffé-  
 rentes; mais on se déshonore, on se rend exécra-  
 ble à la postérité, en le persécutant. Il s'en fallut  
 peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne présentassent  
 un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remerciemens à votre Excel-  
 lence pour cette histoire de la guerre de la sublime  
*Catherine*, contre la sublime Porte du peu sublime  
*Moustapha*. Vous savez que je m'intéresse à cette  
 guerre presque autant qu'à la tolérance universelle  
 qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quel-  
 quefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut  
 pas brûler ses compatriotes pour des argumens.  
 On dit que le pape est aussi tolérant qu'un pape  
 peut l'être; je le souhaite pour l'amour du genre-  
 humain. J'en souhaite autant au mufli, au shérif  
 de la Mecque, au grand lama et au daïri.

1773. Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques fociniens, et même un jésuite: tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire, sous les auspices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse et dans plusieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre; pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime: *Que celui qui n'est pas de notre avis, soit comme un commis des fermes et comme un païen?* pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et sa femme qui, ayant donné presque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi?... pourquoi?... pourquoi?... Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je répons: C'est que vous êtes tolérant, juste et bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergmène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui m'a écrit une philippique? Agréez, monsieur le Prince, ma très-sensible et très-respectueuse reconnaissance.

## LETTRE XLIII.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 de juin.

UN vieux malade de quatre-vingts ans a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai, dont <sup>1773.</sup> M. le Jeune de la Croix l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand idiot: et comme les organes de l'ame s'affaiblissent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il est idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense que l'*idiotisme* est l'état d'un idiot, comme le *pédantisme* est l'état d'un pédant, le *jansénisme* est l'état d'un janséniste, le *fanatisme* celui d'un fanatique, comme le *purisme* est le défaut d'un puriste, comme le *népotisme* était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le *newtonianisme* est la vérité qui a écrasé les fables du cartésianisme.

Le vieillard n'a pas le fatuisme de croire avoir raison, il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embrassé depuis long-temps le tolérantisme, il espère qu'en faveur de l'analogisme, M. de la Croix voudra bien, malgré son atticisme, permettre à un homme qui est depuis vingt ans en Suisse, un solécisme ou un barbarisme.

*Multa renascuntur quæ jam cecidere, cadentque  
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus;  
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.*

— Comme estime est due à un homme estimable,  
1773. le vieillard assure M. de *la Croix* de sa respectueuse  
estime.

## LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

**V**OUS aurez incessamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la *Sophonisbe* de *Mairet*; et si *Cramer* n'était pas un paresseux trop occupé de son plaisir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui, mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. *Mairet* est revenu exprès de l'autre monde pour profiter d'une critique très-judicieuse et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu*. Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaisirs lui laisse des momens pour tirer en volant aux choses de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui est la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de son tombeau; cela est digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu*: le tout, s'il vous plaît, sans préjudice de la *Crète*.

Vous avez bien raison sur *Lalli* et sur *la Barre*. Vous verrez incessamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli*. Je le crois curieux, intéressant, hardi et sage, sur-tout très-vrai dans tous

ses points ; vous en jugerez. Il est très-certain ———  
 qu'un mort n'est bon à rien , que le chevalier de <sup>1773.</sup>  
*la Barre* ferait devenu un des meilleurs officiers  
 de France , puisqu'il s'appliquait à son métier , au  
 milieu des dissipations et des débauches de la jeu-  
 nesse. Son camarade , le fils du président d'*Etallonde* ,  
 est un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Prusse ;  
 il en est extrêmement content , car il connaît jus-  
 qu'au dernier capitaine de ses armées.

Vous m'offrez vos bons officés , mon cher ange ,  
 pour ma colonie ; en voici une belle occasion. Un  
 marquis génois , nommé *Vial* ou *Viale* , s'est adressé  
 à un de nos comptoirs , et malheureusement au  
 plus pauvre ; il lui a commandé des montres et  
 des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais  
 beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble  
 génois *Viale* n'en a pas usé noblement ; il a fait  
 une banqueroute complète , et n'a pas daigné seu-  
 lement répondre aux lettres que mes artistes lui  
 ont écrites. Cette triste aventure retombe entière-  
 ment sur moi , et elle n'est pas la seule. Je ne  
 suis point marquis , mais j'ai bâti des maisons pour  
 toutes mes fabriques , et je leur ai avancé des  
 sommes considérables , sans être secouru d'un de-  
 nier par le ministère. J'ai vaincu cent obstacles ,  
 j'ai tout fait , j'ai tout combattu , et je combats  
 encore. Vous connaissez monsieur l'envoyé de  
 Gènes , il est votre ami. Les artistes auxquels le  
 marquis a fait banqueroute , s'appellent *Servand* et  
*Boursault* : ce sont deux très-honnêtes gens ; ils  
 sont pères de famille , ils méritent votre protection.

— J'ai écrit à M. *Boyer*, ministre du roi à Gènes; 1773. Je n'ose fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière, il est assez occupé de celles du Nord; mais je voudrais savoir quel est le premier commis qui a la correspondance de Gènes; je lui demanderais une recommandation auprès de M. *Boyer*, et je lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute qui est certainement frauduleuse.

Je vous jure que la santé de madame d'*Argental* m'intéresse plus que cette banqueroute; cela est tout simple. La santé est préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt, mais je travaille jusqu'au dernier moment; je fais des vers et de la prose, bien ou mal; je bâtis une espèce de ville florissante où il n'y avait qu'un hameau abominable; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création; je fais travailler trois cents artistes; je suis persécuté et honni; je vous aime très-tendrement: voilà un compte exact de mon existence. V.

## L E T T R E X L V.

A M. L'ABBÉ DE CURSAL.

A Ferney, ce 3 de juillet.

**J**E vois bien, Monsieur, que vous descendez d'un homme qui ne voulait pas affaffiner ses frères pour plaire à un duc de *Guise* (\*). On ne les affas-

(\*) *Thomasseau de Cursal* refusa d'exécuter les ordres

finait, il y a quelques années, dans Abbeville, —  
 que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé 1773.  
 parlement; aujourd'hui on se contente de les ca-  
 lomnier. Ainsi le monde est tout le contraire de  
 ce que disait *Horace*; il se corrige, au lieu d'em-  
 pirer. Je vais le quitter bientôt, et je suis bien  
 aise de le laisser dans ces bonnes dispositions.

Plus il y aura d'hommes qui vous ressemblent,  
 Monsieur, moins il faudra dire de mal de son  
 siècle. M. d'*Alembert*, qui m'a envoyé votre lettre  
 et votre livre, est un de ceux qui me réconcilient  
 le plus avec le genre-humain. Il est encore un  
 peu sot ce genre-humain; mais à la fin la lumière  
 pénétrera chez tous les honnêtes gens. Vous con-  
 tribuerez à les éclairer, comme votre ancêtre à  
 les laisser vivre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E X L V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de juillet.

**L**E gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon  
 héros. Il va en Italie, comme vous savez, tandis  
 que, moi misérable, je suis dans mon lit fort peu  
 en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vou-  
 du duc de *Guise*, pour le massacre des protestans d'Angers,  
 le jour de la Saint-Barthelemi.

— liez me faire. Vous pensez bien, Monseigneur,  
 1773. que je la trouve charmante; attrapez-moi toujours  
 de même. Mon cœur est bien sensible à cette bonne  
 plaisanterie. J'ai bien peur que ce ne soit donner  
 des gouttes d'Angleterre à un homme qui est mort.  
 Je ressemble un peu au *Lazare*, à qui vous avez  
 dit, *viens-t-en dehors*; mais je vois qu'on ne res-  
 suscite plus: le bon temps est passé, et c'est bien  
 dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond  
 de mon ame, je vais parler à monsieur le doyen.  
 Il ne se souvient plus de m'avoir donné un très-  
 bon conseil, très-judicieux, très-fin, très-digne  
 de monsieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe  
 de *Mairet*, c'était pour la fin du quatrième acte.  
 Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous  
 m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un  
 peu d'embonpoint ce squelette de *Mairet*; je l'ai  
 retravaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprim-  
 er, et dès qu'il sera sorti de la presse, je l'en-  
 verrai à monsieur le doyen et à monsieur le pre-  
 mier gentilhomme de la chambre. Ce premier  
 monument de la scène française mérite assurément  
 d'être rajeuni. C'est le premier ouvrage où les trois  
 unités aient été observées. *Cornille* ne les connais-  
 sait pas encore, et c'est une obligation que nous  
 avons à M. le cardinal de *Richelieu*. La pièce même  
 de *Mairet* était beaucoup plus intéressante que la  
 Sophonisbe de *Cornille*, bien plus naturelle et bien  
 plus tragique. Elle était plus correctement écrite,  
 quoiqu'antérieure de près de quarante ans; et si

elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, souvent poussée jusqu'à la bassesse, elle se ferait soutenue toujours au théâtre. 1773.

Je pense donc, et j'ose dire que je pense avec mon héros, qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble, on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la ressuscitée, et je le supplierai d'en faire parvenir un à *le Kain*, afin qu'il apprenne son rôle de *Massinisse*, supposé que monsieur le doyen soit content de l'ouvrage.

Je n'ose lui parler de Minos et de la Crète, parce que je fais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et sur-tout qu'il ne faut point fatiguer son héros qui a autre chose à faire qu'à écouter mes balivernes.

*N. B.* Une très-belle dame de votre connaissance (\*), et qui par son portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé *la Borde* de m'embrasser des deux côtés, à ce qu'il prétend; je lui en ai témoigné ma reconnaissance par une lettre un peu insolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieillesse et de mon tendre et profond respect. *V.*

(\* ) Madame *du Barri*,

## LETTRE XLVII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

CAPITAINE DE DRAGONS, etc.

A Ferney, 12 de juillet.

— <sup>1773</sup> **S**I vous voyagez, Monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de *Brionne* (\*). Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons *Ulysse* dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'avez point traduit les *Géorgiques*, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien;

(\*) A Lausanne.

venez toujours, mes manes en seront très-flattés; —  
ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai 1773.  
l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-  
humble et très-obéissante servante,

*L'ombre de Voltaire.*

## L E T T R E X L V I I I .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'EST uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon heros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette Sophonisbe de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je fais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthousiasmé des spectacles de M. *Audinot* et des comédiens de bois, se soucie fort peu de juger entre la Sophonisbe de *Mairet* et celle de *Corneille*; mais il y a toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon sens, et qu'il ne faut pas absolument abandonner. Il est nécessaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la prescription, et qui ne souffre pas que l'Europe se moque toujours de nous. Le seul vice du sujet, c'est que *Maffinisse*, qui en est le héros, est toujours un peu avili, soit que les Romains lui ordonnent de quitter sa femme, étant vainqueur, soit qu'ils le prennent prisonnier dans un combat, soit qu'ils le défarment dans son pro-

— pre palais. On a tâché de remédier à ce défaut effen-  
 1773. tiel en faisant de *Maffinisse* un jeune héros emporté  
 et imprudent, parce que tout se pardonne à la jeu-  
 nesse ; mais on ne fait si on a réussi à corriger, par  
 quelques beautés de détail, un vice si capital.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque apparence  
 que le *Kain* fera beaucoup valoir le rôle de *Maf-  
 finisse*. J'ignore à qui monseigneur donnera celui  
 de *Sophonisbe* et celui de *Scipion*. La difette des  
 héros et des héroïnes est fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires sous le cou-  
 vert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez  
 un à M. d'*Argental*, si vous voulez ; et si vous  
 voulez aussi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes  
 le maître absolu.

J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette les  
 autres exemplaires sous la clef ; c'est d'ailleurs une  
 précaution assez inutile. La pièce est imprimée dès  
 l'année passée, et court tout le monde. Personne ne  
 s'embarrasse ni ne s'embarrassera de savoir s'il y a  
 une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques  
 vers de changés. Nous sommes dans un temps où  
 rien ne fait une grande sensation. Tous les objets,  
 de quelque nature qu'ils soient, sont effacés les uns  
 par les autres.

Je vous ai toujours supplié, et je vous supplie  
 encore de vouloir bien ordonner qu'on représente  
 les Lois de *Minos*, dans les fêtes du mariage. Les  
 comédiens avaient déjà appris cette pièce ; et les lois  
 de la comédie sont qu'on la représente. Je ne vous  
 ai donc demandé, et je ne vous demande encore

que

que l'exécution littérale des lois de votre empire, soutenues de votre protection. Les lois de Minos sont à moi, et la Sophonisbe est à *Mairet*. Les lois de Minos forment un spectacle magnifique, et un contraste très-pittoresque de crétois civilisés, méchamment superstitieux, et de vertueux sauvages. Une fille, dont on va faire le sacrifice, est plus intéressante qu'une femme qui épouse son amant deux heures après la mort de son mari.

La détestable édition que la mauvaise foi et le mauvais goût firent chez *Valade*, me causa, je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ses enfans. Je retirai cette pièce qu'on allait représenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours persisté dans cette idée et dans mes supplications. J'ai pensé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

J'ai imaginé encore que, si les Lois de Minos et la Sophonisbe réussissaient, ce succès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous savez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de santé que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barége comme *le Kain*, quand vous seriez dans votre royaume; et il n'y a pas loin de Barége à Bordeaux: c'était-là l'espérance dont je me berçais. Vos bontés me présentent une autre perspective: je doute un peu de la réussite. Vous savez qu'il y

*Corresp. générale.* Tome XVII. H

— a des gens opiniâtres sur les petites choses, et à  
1773. qui le terme *non* est beaucoup plus familier dans  
de certaines occasions que le terme *oui*.

Au reste, il me paraît que chacun s'en va tout  
le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait,  
plus de soixante personnes de considération à Lau-  
fanne, venues toutes de votre pays, et on en  
attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je  
n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que  
pour vous.

*La Borde* a fait exécuter à Ferney quelques mor-  
ceaux de sa *Pandore*. Si tout le reste est aussi bon  
que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-  
grand succès. Le sujet n'est pas si funeste, puisque  
l'amour reste au genre-humain; et d'ailleurs qu'im-  
porte le sujet, pourvu que la pièce plaise? Le grand  
point, dans toutes ces fêtes, est d'éviter la fadeur de  
l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues  
et ennuyeuses lettres, mais la consolation de m'en-  
tretienir avec mon héros et de lui renouveler mon  
tendre respect, m'emporte toujours trop loin. *V.*

## LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

**J'**A I attendu long-temps, mon cher ange, que  
cette édition de la *Sophonisbe* de *Mairet* fût finie,  
pour vous l'envoyer; et actuellement qu'elle est  
faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raison:

le maître des jeux veut qu'on ne l'envoie qu'à lui seul ; il me dénonce expressement cette volonté despo- 1773.  
tique ; et si je suis réfractaire, la pièce ne sera pas jouée. Cela est fort plaisant , et si plaisant que vous tâcherez de n'en rien savoir.

Il ne sera pas moins plaisant que vous lui disiez, quand vous le verrez, que j'ai refusé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de sa part pour que vous l'ayez en votre possession, comme lorsque le roi fit saisir à Versailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avoient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoise ; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru si drôle, que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* se trompe ; on veut tromper sur une chose qui n'en vaut pas la peine. Le marquis *Vial* ou *Viale* est marchand et banqueroutier en son propre nom de marquis. C'est lui qui écrit à mes artistes ; c'est lui seul qui se chargea des effets à lui seul envoyés : et s'il a fait banqueroute avec quelques associés, il en est seul la véritable cause. M. de *Spinola* s'est encore trompé en vous disant que le marquis ne s'était point absenté : le marquis est à Naples, et c'est notre ministre à Gènes qui me mande tout cela. C'est une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la résignation. J'exhorte à présent mes pauvres artistes à la patience, et je tâche de

— profiter moi-même de mon sermon, dans plus  
 1773. d'une affaire. Ceux qui disent que la patience n'est  
 que la vertu des ânes, ont grand tort; elle doit  
 être, sur-tout à présent, la vertu des philosophes  
 et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous savez que nous avons à présent, à Lau-  
 fanne, la moitié de la France et la moitié de l'Al-  
 lemagne. Monsieur l'évêque de Noyon est dans la  
 maison qui m'a appartenu neuf ans.

Monsieur l'évêque de Noyon  
 Est à Laufanne en ma maison  
 Avec d'honnêtes hérétiques,  
 Il en très-aimé, dit-on,  
 Ainsi que des bons catholiques.  
 Petits embryons frénétiques  
 De Loyola, de Saint-Médard,  
 Qui troublâtes long-temps la France,  
 Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,  
 A connaître la tolérance.

Comment se porte madame d'*Argental*? a-t-elle  
 besoin de la vertu de la patience? J'embrasse mon  
 cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté  
 la Crète n'ait point donné la chose à examiner à  
 des gens qui auront été effrayés de tout ce qui  
 l'accompagne!

Les notes, et certains petits traités subséquens,  
 pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

## L E T T R E L.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

**V**OUS avez fans doute, Madame, trouvé fort — mauvais que je ne vous aye point écrit, et que je <sup>1773.</sup> ne vous aye point remercié de m'avoir fait connaître *M. Delisle* qui, par son esprit et son attachement pour vous, méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suisse par leur affluence, m'ait pris mon temps; ce n'est pas que Genève, encore plus étonnée que le reste de la Suisse, m'ait vu à ses bals et à ses fêtes: vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer, et je veux vous dire de quoi il est question.

Le parens de *M. de Lalli*, qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable, se sont imaginés que je pourrais rendre quelques services à sa mémoire. Ils m'ont envoyé leurs papiers: il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste.

1773. J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas*; et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions des l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit, et quoique j'aye près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraîssez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondicheri et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée pourtant pour le petit nombre de personnes qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment comme vous la vérité.

Je me suis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis historique du procès de M. de *Morangis*; et je ne suis pas plus de l'avis du bailli du palais, que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la

fronde, excepté quand il a renvoyé les jésuites. —  
 Mais soyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiés* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez  
 positivement. 1773.

J'oserais mettre encore dans mon marché que  
 je voudrais que vous pensassiez comme moi sur  
 ces deux objets; mais ce serait trop demander. Il  
 faut laisser une liberté toute entière aux personnes  
 qu'on prend pour juges, et ne les point révolter  
 par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage, mais je veux  
 l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous  
 prierai pas même d'avoir la plus légère complai-  
 sance. Tout ce que je crains, c'est de vous en-  
 nuyer; mais, après tout, les objets que je vous  
 présente valent bien tous les rogatons de Paris,  
 et tous les misérables journaux que vous vous faites  
 lire pour attrapper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé *Les  
 journées amusantes*; ce ne peut être en effet qu'un  
 roman. Les journées heureuses seraient une fable  
 encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces  
 journées heureuses; mais on n'a que des momens.  
 J'aurais du moins des momens consolans, si je  
 pouvais vous faire ma cour. V.

## L E T T R E L I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 7 d'auguste.

— **S**I mon héros a un moment de loisir à Com-  
 1773. piègne, je le supplie de daigner lire un petit précis  
 très vrai et très-exact du meurtre de M. *Lalli*,  
 lieutenant-général, et un précis très-court de l'af-  
 faire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il  
 peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mé-  
 moires, aucun fait qui ne soit appuyé sur des pa-  
 piers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les lois de Minos à Lyon avec  
 beaucoup de succès. Un acteur, nommé *la Rive*,  
 a emporté tous les suffrages dans le rôle de *Datame*,  
 et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de  
*Teucer* à son retour, au mois de septembre.

Pour moi, je vous supplie instamment, Mon-  
 seigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comé-  
 diens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe  
 et de Minos. Je compte sur vos promesses autant  
 que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande,  
 après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à  
 MM. *le Mièr* et *Portelance*.

J'ai encore une passion plus forte que celle des  
 tragédies, ce seroit de vous faire ma cour, au moins  
 deux jours avant de mourir, au premier voyage que  
 vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne

faut

faut nulle permission pour cela ; les chemins sont  
libres ; je mourrais content. 1773.

J'envoie ce paquet sous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*, ne sachant pas si vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu sur cet article.

Daignez me conserver vos bontés ; elles sont la première des consolations d'un homme qui bientôt n'aura plus besoin d'aucune. V.

## L E T T R E L I I.

A M. M A R M O N T E L.

9 d'auguste.

**M**ON cher historiographe, vous voilà donc entré dans ce chemin semé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au sujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis sur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'est pas là vraiment une affaire de roman, c'est matière d'historiographie. Vous en avez assez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de *Garville*, et je ne l'ai point assez vu. J'étais très-malade, mais j'espère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez *Valade*. C'est

T. 95. *Corresp. générale*. Tome XVII. I



— une épître à *Sabatier* et compagnie. J'ignore à qui  
 1773. j'en suis redevable. Je soupçonne Monsieur l'Abbé  
*Duvernety*, et encore un autre abbé dont j'ignore  
 la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à  
 être défendu par des gens d'Eglise. Ceux-ci me  
 paraissent de la petite Eglise des gens d'esprit, et  
 du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je suis de savoir à quel saint  
 je dois des actions de grâce, je m'adresse à vous,  
 mon cher ami; je vous envoie ma réponse toute  
 ouverte; je vous supplie d'y mettre l'adresse, et  
 de l'envoyer à l'auteur qui, sans doute, est connu  
 de vous ou de M. d'*Alembert*. Il ne serait pas mal  
 que l'on connût un peu à fond ce M. *Sabatier*.  
 Ses protecteurs sauront au moins qu'ils sont fort  
 mal servis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques  
 jours un petit essai sur quelques révolutions de  
 l'Inde, sur la perte de Pondichéry, et sur la mort  
 funeste de *Lalli*. Cela est du ressort de feu l'histori-  
 ographe, et de l'historiographe vivant. Je puis  
 vous assurer de la vérité de tous les faits. La plu-  
 part sont curieux, et peuvent même être intéres-  
 sans six ans après l'événement. L'auteur est un  
 peu l'avocat des causes perdues; mais vous serez  
 convaincu que M. de *Lalli* était innocent, et que  
 l'ancien parlement n'était pas infallible.

Je suis enchanté que *la Harpe* ait remporté un  
 nouveau prix. Je souhaite qu'il en ait deux cette  
 année: à la fin sa gloire forcera le gouvernement  
 à lui rendre justice.

Adieu, mon très-cher et illustre confrère; continuez toujours à veiller sur notre petit troupeau <sup>1773.</sup> qui est toujours près d'être mangé des loups.

## L E T T R E L I I I .

A M A D A M E

A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

A Ferney, 13 d'auguste.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéressiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-dessus les moulins, mais il ne fera pas arrivé jusqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je considère avec quelque curiosité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui sont devenues les nôtres; car celle sur laquelle *Milton* a bâti son singulier poëme, est tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous sentez combien cela élargit notre sphère. Il me semble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et quand on n'a que deux jour à vivre, c'est une consolation de laisser promener ses idées dans l'antiquité, et à six mille lieues de son trou.

Cependant il se pourra très-bien que la descrip-

1773. — tion des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amusera pas infiniment. Ce qui était si essentiel pour notre défunte compagnie des Indes, sera peut-être pour vous très-insipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à son procès criminel, à son arrêt et à son bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertissement à vous donner sur cet envoi que je vous fais, c'est qu'il n'est pas sûr que vous le receviez. M. d'*Ogni* qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire passer, jusqu'à Constantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas se charger d'une seule brochure pour Paris.

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire,

Je ne fais si nous ne devons pas cette rigueur, qu'on ———  
 exerce aujourd'hui contre tous les livres, à messieurs 1773  
 les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire  
 imprimer tant de sermons contre DIEU; cette espèce  
 de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut  
 faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple  
 de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent  
 nettoyer ce temple de toutes les abominables ordu-  
 res dont il est infecté; mais je n'aime pas qu'on  
 veuille renverser le temple de fond en comble.

Je languis au milieu des souffrances continuelles  
 dans un petit coin de ce temple, et j'attends  
 chaque jour le moment d'en sortir pour jamais.  
 Vous n'avez perdu qu'un de vos sens, et je perds  
 mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à Madame de B.....  
 ni à madame la princesse de C.... sa fille, quoi-  
 qu'elles soient toutes deux philosophes; madame  
 la duchesse de V... l'est aussi. Une centaine d'êtres  
 pensans de la première volée sont venus dans nos  
 cantons. On prétend que tous les dieux se réfug-  
 ièrent autrefois en Egypte: ils se sont donné cette  
 fois-ci rendez-vous en Suisse.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été consolé.  
 Je fais mille vœux pour vous, Madame; mais à  
 quoi servent-ils? Je vous suis attaché tendrement  
 et inutilement. Nous sommes tous condamnés aux  
 privations, suivies de la mort. Je l'attends sur mon  
 fumier du mont Jura, et je vous souhaite du  
 moins de la santé dans votre Saint-Joseph.

Adieu, Madame; contre nature, bon cœur. V.

## LETTRE LIV.

A M. VILLEMEN D'ABANCOURT (\*).

19 d'auguste.

1773. **L**E vieux malade de Ferney vous remercie, Monsieur, avec la plus grande sensibilité. Il ressemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoinés*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défense.

Je n'aurais jamais si bien combattu que vous, Monsieur; je rends grâce à ma vieillesse qui m'a valu un si brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi René dit que, quand *li preux chevalier se demène si gentiment, il rengrège l'amitié de sa dame*. Je ne doute pas que vous ne plaisiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne fais si les agrémens de votre style ne m'ont pas fait encore plus de plaisir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agrérez, Monsieur, la reconnaissance très-sincère de votre, etc.

(\*) Sur sa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'est qu'une allusion à M. de Voltaire et à ses ennemis.

## L E T T R E L V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguste.

JF mets aux pieds de mon héros une troisieme lettre  
à la noblesse de son ancien gouvernement. Quand  
le parlement condamnerait M. de *Morangiés* par les  
formes, je le croirai toujours innocent dans le fond.  
Vous êtes maréchal de France et juge de l'hon-  
neur; vous êtes pair du royaume et juge de tous  
les citoyens : prononcez.

Si j'osais demander une autre grâce à notre doyen,  
je le conjurerais de ne pas flétrir une *Electre* com-  
posée, avec quelque soin, d'après celle de *Sopho-  
cle*, sans épisode, sans un ridicule amour, écrite  
avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un  
*Richelieu* doit protéger, représentée avec tant de  
succès par mademoiselle *Clairon*, et qu'enfin *Rau-  
court* pourrait encore embellir; je vous conjurerais  
de me racommoder avec elle, puisque vous m'a-  
vez attiré sa colere. Je vous supplierais de ne me  
point donner le dégoût de préférer une partie car-  
rée d'amours insipides, en vers allobroges; une  
*Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y souscrire; allons trouver le roi,  
Fefons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Une *Iphianasse* qui dit,

J'ignore quel dessein vous a fait révéler  
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.

— Un *Iiis* qui fait ce compliment à *Electre*  
1773.

Pénétré du malheur où mon cœur s'intéresse,  
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?  
Je ne suis point hai. Comblez donc tous les vœux  
Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux,  
etc. etc. etc. etc.

Enfin, j'espérerais que vous ne donneriez point  
cette préférence humiliante à un mort sur un mou-  
rant qui vous a été attaché pendant plus de cin-  
quante ans.

Vous savez que mon unique ressource, dans la  
situation où je suis, serait d'adoucir des personnes  
prévenues contre moi, en leur inspirant quelque  
indulgence pour mes faibles talens.

Je suis désespéré de vous importuner de mes  
plaintes. Je n'ai de consolation qu'en vous parlant  
de mon respect et de mon attachement inviolable. *V.*

## L E T T R E L V I.

A M. K E A T.

A Ferney, 27 d'auguste.

*Et in Arcadia ego!*

**H**E was dead, and I am a dying; and what is  
worse, I am a suffering. But my torments are allay'd  
by your Arcadian musick.

*Tale tuum carmen nobis, divine poëta,  
Quale quies fessis in gramine, quale per æstum  
Dulcis aquæ saliente sitim reslinguere vivo.*

My stormy life at last sinks to a calm. Come —  
 death when it will I'll meet it smiling. 1773.

Dear sir, enjoy the happiness you deserve. V.

## L E T T R E L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

27 d'auguste.

**M**ON cher ange, les côtes de Malabar et le Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaise tête et le triste cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiés*, l'absurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma détestable santé, etc. etc. etc. etc., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'est point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la seconde, en attendant tout le reste.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de chose pour devenir excellens ; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

Adieu, mon cher ange ; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un seul moment

— à moi; mais vous savez, mes deux anges, si mon  
 1773. cœur est à vous. V.

## L E T T R E L V I I I.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, le 1 de septembre

**J**E reçois de vous, Monsieur, deux beaux présens à la fois; il est vrai que je les reçois tard. C'est la cinquieme édition du très-beau poëme des *Saisons* avec une de vos lettres: elle est du 12 de mai, et nous sommes au mois de septembre. Le paquet est resté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poëme des *Saisons* ne restera jamais si long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104:

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*  
 Qui court le tirse en main, de pampre couronné, etc.

Les premieres éditions portaient, d'un peuple *fortuné*. Vous seriez-vous ravisé cette fois-ci? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne laisse pas pourtant de s'enivrer, de danser et de rire? Cette seconde leçon vaudrait bien la premiere; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi*: j'aime mieux croire que c'est une faute d'impression.

J'ignore si vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel esprit j'ai fait cette rap-

folie : il ne faut jamais perdre de vue le grand —  
 objet de rendre la superstition exécration. J'aurais 1773.  
 dû y mettre un peu plus de *vim tragicam* ; mais un  
 malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de  
 ce qu'il voudrait , en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baisers qu'elle  
 m'avait envoyés par la poste , personne ne doit  
 m'en blâmer ; la poésie a cela de bon , qu'elle per-  
 met d'être insolent en vers , quoiqu'on soit fort  
 misérable en prose. Je suis un vieillard très-galant  
 avec les dames ; mais plein de reconnaissance pour  
 des hommes éternellement respectables qui m'ont  
 accablé de bontés.

Voici deux petites lettres sur l'affaire de M. de  
*Morangiés* , qui vous sont probablement inconnues.  
 Comment pourrais-je vous faire tenir les *Fragmens*  
 sur l'Inde , dans lesquels je crois avoir démontré  
 l'injustice et l'absurdité de l'arrêt de mort contre  
*Lalli* ? Il me semble que j'ai combattu toute ma vie  
 pour la vérité. Ma destinée serait-elle de n'être que  
 l'avocat des causes perdues ? Je fus certainement  
 l'avocat d'une cause gagnée , quand je fus si charmé  
 du poème des *Saisons* , soyez sûr que cet ouvrage  
 restera à la postérité comme un beau monument  
 du siècle. Les polissons qui l'ont voulu décrier , sont  
 retombés bien vite dans le borbier dont ils vou-  
 laient sortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé  
*Sabatier* qui a sauté de son borbier dans une sa-  
 cristie , et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma  
 possession des lettres de ce coquin à *Helvétius* , qui  
 ne sont pleines , à la vérité , que de vers du Pont-

neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai aussi un commentaire de sa main sur *Spinosa*, dans lequel ce drôle est plus hardi que *Spinosa* même. Voilà l'homme qui se fait père de l'Eglise à la cour ; Voilà les gens qu'on récompense. Ce galant homme est devenu un confesseur, et mériterait assurément d'être martyr à la grève. Ce sont-là de ces choses qui font aimer la retraite. Votre poème des *Saisons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. *Delisle*, le très-aimable dragon, qui est venu dans nos cantons suisses avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien sage de ne pas publier son poème : c'est un mélange de fable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés.

Le livre posthume d'*Helvétius* est bien pire ; on a rendu un mauvais service à l'auteur et aux sages, en le faisant imprimer ; il n'y a pas le sens commun.

Adieu, Monsieur ; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saisons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poète mangeant, dans sa chaumière assez belle, le pain dont il a semé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création ; et établissant une colonie très-utile et très-florissante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de *Minos* : ce sont vos leçons que je mets en pratique. Je suis votre vieil écolier, votre admirateur et votre ami *hasta la muerte*. V.

## LETTRE LIX.

A M. DE LA HARPE.

2 de septembre

**J**E suis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. J'aurais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu; mais j'ai vu avec grand plaisir le fantôme du Cap de Bonne-Espérance, plus majestueux et plus terrible dans vous que dans *Camœns*. Vous faites frémir le lecteur sur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

*Pectus inaniter angis.*

Le grand point est de remuer l'âme en l'étonnant. Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le public; fatigué des arts véritables, il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg*; il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel est donc ce monsieur *André* qui embrasse et qui félicite son vainqueur avec un si grand air de vérité? Si tous ceux que vous surpassiez vous embrassaient, vous seriez las de baisers. Je ne fais si M. *André* est l'homme aux quarante écus: il m'a envoyé son ouvrage; je vais le remercier et l'embrasser de tout mon cœur; quoique ma misérable santé et mon âge ne me permettent guère d'écrire.

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc? n'est-

— ce pas une traduction du syriaque par un professeur  
1773. du collège royal?

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il blâme les économistes d'avoir dit du mal du grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande raison. A l'égard des autres Messieurs, il serait fort aisé de s'accorder, si on voulait s'entendre. *Baruch Spinoza* admet une intelligence suprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat molem*.

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire fortir de prison M. de *Morangiés*. Le fond du procès est aussi ridicule que révoltant. On fera un jour étonné d'avoir pu croire une fable aussi absurde que celle des *Verrons*. C'est le sort de notre nation de traiter sérieusement des extravagances, et légèrement les plus sérieuses affaires.

Adieu, mon cher successeur, qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes complimens au digne secrétaire d'une académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Madame *Denis* est comme moi, son amitié et son estime pour vous augmentent tous les jours.

## L E T T R E L X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 de septembre.

**J**E dérobe un moment, Madame, à mes souffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous

remercier de vos bontés dont mon cœur est —  
pénétré. 1773.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'est aussi démontrée que celle de M. de *Morangiés*; la seule différence que je trouve entre eux, c'est que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre est le plus doux. J'ai entrepris d'écrire sur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais passé une partie de ma jeunesse avec la mère de M. *Morangiés*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de sa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un hasard singulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et en dernier lieu, sa famille m'avait demandé le faible service que je lui ai rendu.

Puisque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des Fragmens sur l'Inde, qui contiennent la justification de M. de *Lalli*, donnez-moi vos ordres sur la manière de vous les faire parvenir. M. d'*Ogni*, qui a la générosité de se charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire passer par la poste rien qui sorte de la manufacture des libraires: cela est expressément défendu.

Vous faites assurément une bien bonne action, Madame, en déterminant M. le maréchal de *Richelieu* à faire représenter à la cour une pièce qui lui est dédiée, et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je sens toutes les conséquences de cette indulgence que M. le maréchal aurait pour moi, et dont j'aurais l'obligation à

— votre belle ame. Elle ne se lasse pas plus de rendre  
1773. de bons offices et de faire du bien, que votre légè-  
re figure de nymphe ne se lasse de tuer des  
perdrix.

Ce n'est point moi assurément, Madame, qui  
ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis  
par *M. la Borde*; il fait que je n'en avais pas de  
copie moi-même. Je ne devinais pas que cette pe-  
tite galanterie pût jamais être publique (\*).

Quant aux plaisanteries entre *M. le Maréchal de Richelieu* et *M. d'Argental*, comme je ne suis pas  
absolument au fait, je ne fais qu'en dire; je dois  
me borner à leur être tendrement attaché à tous  
les deux; et si j'avais encore quelques talens, je  
ne les employerais qu'en m'efforçant de mériter les  
suffrages de l'un et de l'autre. J'ai su tout ce qui  
s'était passé au sujet d'un de vos amis, dont je  
respecte le mérite; j'en ai été bien affligé. Je m'in-  
téresserai, jusqu'au dernier moment de ma vie, à  
tout ce qui pourra vous toucher. *M. Dupuis*, qui  
viendra vous faire sa cour incessamment, vous en  
dira davantage; il vous dira sur-tout combien vos  
sujets de *Ferney* vous adorent. Ma reconnaissance  
n'a point de bornes, et mon cœur n'a point d'âge.  
Agréez, Madame, mon tendre respect.

(\*) A madame *du Barri*; Lettres en vers et en prose.

## L E T T R E L X I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de septembre.

E H bien, Madame, que dites-vous à présent de la cabale abominable qui poursuivait M. de *Morangiés*? que dites-vous en tout genre de ce monstre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et si je suis à-peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me semble que nous avons conservé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en assassinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre*. 1773.

J'ignore si M. D. . . . vous a fait tenir les *Fragmens* sur l'Inde et sur le malheureux *Lalli*. Ce petit ouvrage a quelque succès: il est fondé du moins sur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéressantes, et je voudrais que celles-là pussent vous occuper quelques momens.

Je voudrais sur-tout qu'une bonne santé vous rendit la vie supportable, si mes ouvrages ne le sont pas. Ma santé est horrible; et quand j'écris, ce n'est qu'au milieu des souffrances. Soyez bien sûre, Madame, que mes maux ne dérobent rien aux

Corresp. générale. Tome XVII. K



— sentimens qui m'attachent à vous jusqu'au dernier  
1773. moment de ma vie. V.

## L E T T R E L X I I .

A M, LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

V O I C I le fait, mon cher ange. Il y a long-temps que je donnai à M. de *Garville* un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait aussi quelque chose pour M. de *Thibouville*, et principalement des exemplaires de ces lettres pour M. de *Morangiés*, lesquelles sont devenues très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il partait pour Paris; et, en effet, il monta dans son carrosse en sortant de souper à *Ferney*. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris, il est allé se réjouir dans une maison de campagne, avec mes inutiles paquets. Il y avait, autant qu'il m'en souvient, du *Lalli* et du *Minos*. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de *Garville* est un philosophe instruit et aimable, qui est fort bien avec M. le duc d'*Aiguillon*, votre grand correspondant en affaires étrangères.

J'ai voulu être fidelle au serment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de *Sophonisbe* à personne, pas même à vous. Nous verrons si les dieux de théâtre me récompenseront de ma piété et de ma résignation, ou s'ils me persécuteront malgré mon

innocence. Au reste, tous ces petits dégoûts que j'essuie tous les jours, depuis la belle aventure de M. Valade, ont servi beaucoup à m'instruire; ils ont amorti le feu de ma jeunesse, et j'ai senti le néant des vanités du monde. 1773.

J'avoue que j'avais un peu de passion pour la scène française, mais les choses sont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une passion si dangereuse, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires sérieuses ne s'accrochent pas trop de la poésie. Je commençais à bâtir une petite ville assez propre, j'allais même y élever un petit obélisque; mais je me suis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au son de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à prendre que celui de finir mes jours en philosophe obscur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des souffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantaisique, et probablement très-fantastique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'est pas la seule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établissemens. J'aurais pu réussir si M. l'abbé Terrai ne m'avait pas pris mes rescriptions entre les mains de M. Magon. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait

— fait rendre mon bien, Je ne fais enfin si on pourra  
1773. ma dire :

*Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.*

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appésantir son fardeau sur les épaules de l'amitié, mais favoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité que l'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureusement punie ; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement ; car où n'y a-t-il pas deux partis ? Nous avons eu plusieurs voix absolument contre nous ; et, ce qui est bien étrange, c'est que l'avocat de *Morangiés* avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de *Morangiés* lui-même ne fait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière ; je fers les autres et je ne me fers pas moi-même.

Adieu, mon cher ange ; votre amitié me console. Que madame d'*Argental* se porte mieux, et je me porterai moins mal.

## L E T T R E L X I I I .

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le . . . .

V O U S combattez vaillamment pour la *Vulgate*, mon brave colonel ! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes, *pour ne pas perdre le mérite de la foi* : je vous lis pour rendre hommage à votre mérite, dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office, je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès* ?

Cette foi, qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures, vous parlez raison. Hérésie ! hérésie ! Si j'étais orthodoxe, comme vous le voulez, je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains, il y a long-temps ; je ne fais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

## L E T T R E L X V .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de septembre.

—  
1773. SELON ce que vous daignâtes me mander, Monseigneur, par votre dernière lettre, j'envoie aujourd'hui à madame la comtesse *du Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content, j'espère qu'elle en sera satisfaite; car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon*; mais j'ose présumer que, dans le fond de son cœur, il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète, pour l'impudente *Sophonisbe* et pour les Loix de *Minos*; car, quoique je sente parfaitement le néant de toutes ces choses, j'y suis pourtant bien attaché, attendu que je suis néant moi-même. J'ai été sur le point, ces jours passés, d'être parfaitement néant, c'est-à-dire de mourir; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu; et je disais: Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi.

Vivez, mon héros; vivez, et vivez gaiement. Je suis très sûr que vous vivrez long-temps; car vous êtes très-bien constitué, et vous êtes votre

médecin à vous-même. Daignez, dans la multitude —  
de vos occupations ou de vos plaisirs, vous sou- 1773.  
venir qu'il existe encore, entre les Alpes et le  
mont Jura, le plus ancien de vos courtisans, et  
le plus pénétré de respect pour vous.

*Le vieux malade de Ferney, V.*

## L E T T R E L X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

**E**T moi, mon cher ange, je me hâte de me justifier de l'obscurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obscurité est assurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours présenté mes humbles requêtes très-nettement et très-constamment. Je ne lui ai pas écrit une seule lettre, où je ne l'aye fait souvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi *Teucer*, au petit sauvage et à son amoureuse. Je me suis même plaint douloureusement de la préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianasse* avec *Oreste*, et d'*Electre* avec le petit *Inis*.

J'ai sur-tout insisté sur la nécessité absolue de faire un peu valoir un ancien serviteur. Je lui ai représenté que c'était peut-être la seule manière de venir à bout d'une chose dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choses vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais com-

— prises, c'est cette conduite du maître des jeux, et 1773. l'édition de *Valade*.

Il y en a une troisième que je comprends fort bien, c'est le changement d'avis du maître des choses. Je conçois que les hypocrites ont parlé à ce maître des choses, et qu'ils ont altéré ses bonnes dispositions. Les tartufes sont toujours très-dangereux. A l'égard de Sophonisbe, comment puis-je distribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain*? c'est au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes ses bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien espérer. C'est lui qui a lu si bien ma petite lettre à mon successeur l'historiographe, aurait pu se mêler un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique; mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher arg., dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse affaire des rescriptions: elle est très-désagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence qui demande une grande résignation.

Quant

Quant à M. de *Garville*, qui est si lent dans ses voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux Minos, l'un pour vous, et l'autre pour M. de *Thibouville*. 1773.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me semble qu'il y a trop long-temps que j'ai laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose, et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'Eglise me persécutent un peu. Et puis, il faut vous dire que je suis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles connaissances, les nouveaux engagements et les nouveaux fardeaux.

Pardonnez-moi; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette situation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon successeur l'historiographe, et que je ne puis écrire des choses raisonnables à M. le duc d'*Albe*? c'est précisément parce que ce sont des fariboles; on retombe si aisément dans son caractère! Mais je me sens bien plus à mon aise quand je vous écris, parce que c'est mon cœur qui vous parle. Je suis bien consolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental*; si elle se porte bien, elle est heureuse; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous savez à quel point nous vous sommes attachés.

T. 95. *Corresp. générale*. Tome XVII. L

— Adieu, mon cher ange; je vous aimerai jusqu'à  
1773. ce que mon corps soit rendu aux quatre élémens,  
et l'ame a rien de tout ou peu de chose.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Tau-  
reau blanc est entre les mains de M. *Delisle*, et  
qu'il faut le faire transcrire.

## L E T T R E L X V I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

Q U E je vous suis obligé, Monsieur, de m'écrire  
du séjour de la gloire et du bonheur (\*)! Ces  
deux personnes sont rarement ensemble; mais,  
quand on les trouve, il semble qu'il soit permis  
d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant  
point oublié un pauvre vieux solitaire: nous vous  
remercions tendrement, madame *Denis* et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de  
Picardie (†). Ce pays-là fut autrefois le pays de  
la ligue; le fanatisme s'y est conservé. J'ai peine  
à croire que cette lettre soit d'un évêque né à  
Carpentras, et par conséquent sujet du pape. Ce  
n'est pas qu'il n'eût pu penser tout ce qui est dans  
la lettre, mais il y a long-temps que le pauvre  
diable ne pense plus: il est tombé en enfance, et

(\*) De Chanteloup.

(†) De l'évêque d'Amiens (d'*Orléans la Motte*) sur la  
bulle de destruction des jésuites; il y blâme hautement le  
pape.

vous verrez que quelque ex-jésuite lui aura fait  
 signer cette lettre également injurieuse au roi et 1773.  
 au pape. Il serait plaisant que nous eussions un  
 schisme et des anti-papes pour la compagnie de  
*Jésu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous  
 achever de peindre.

On dit que tout est factions et cabales à Paris;  
 depuis les petites marionnettes jusqu'aux grandes.  
 Je ne m'attendais pas qu'il dût se trouver un parti  
 qui soutint le crime absurde des *Jonquay* contre  
 l'innocence de M. de *Morangiés*, après l'arrêt du  
 parlement. La folie a établi son trône dans Paris,  
 comme la raison a mis le sien dans le beau séjour  
 où vous êtes. Cependant je ne fais comment on  
 aime toujours cette ville qui est le centre de toutes  
 les erreurs et de toutes les sottises; il faut appa-  
 remment qu'il y ait aussi du plaisir. Les singes font  
 des gambades très-plaisantes, quoiqu'ils se mor-  
 dent. Pour moi, j'achève mes jours en paix,  
 malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je serais fâché que le Taureau blanc parût en  
 public et me frappât de ses cornes. Je prierai  
 M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne  
 le mettre que dans des écuries bien fermées, dont  
 les profanes n'aient point la clef. On le traiterait  
 comme le bœuf gras, on courrait après lui, et  
 ensuite on le mangerait et moi aussi, quoique je  
 ne sois pas gras.

Quand vous serez à Paris, je vous demanderai  
 deux grâces: la première, c'est de vous souvenir  
 de moi; la seconde, c'est d'en faire souvenir ma-

— dame *du Deffant*, à qui je n'écris point, parce  
 1773. que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser ;  
 mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde,  
 puisque c'est à elle que je dois votre connaissance,  
 et j'ose même dire l'honneur de votre amitié. Je  
 ne fais si vous l'amuserez avec votre bœuf ; car il  
 faut être un peu familiarisé avec le style oriental  
 et les bêtises de l'antiquité, pour se plaire un peu  
 avec de telles fadaïses ; et madame *du Deffant* ne  
 se plaît guère avec cette antiquité respectable. Je  
 n'ai jamais pu lui persuader de se faire lire l'*An-  
 cien Testament*, quoiqu'il soit à mon gré plus cu-  
 rieux qu'*Homère*.

Vous aurez incessamment une suite de Fragmens  
 sur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor,  
 une république qui possède plus de cent lieues de  
 pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration  
 d'un Dieu, sans aucune cérémonie. C'est la répu-  
 blique des Seïques ; elle est alliée des Anglais qui  
 ne sont pas cérémonieux, et qui possèdent actuel-  
 lement tout le Bengale en souveraineté. Il est assez  
 singulier que je m'occupe en Suisse de ce qui se  
 passe dans l'Inde ; mais je ne trouverais pas mau-  
 vais qu'une fourmi, à un bout de sa fourmière,  
 s'intéressât à ce qui arrive à l'autre bout.

Adieu, Monsieur ; je suis une vieille fourmi qui  
 vous est bien véritablement dévouée.

## LETTRE LXVII.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 15 d'octobre.

**M**ON cher philosophe humain, défenseur des opprimés, je vous adresse une infortunée dépouillée de tous ses biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien conseiller du parlement de Besançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jusqu'à ses nippes et ses habits; on a fouillé dans ses poches; il ne lui reste que ses papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de cette affaire ne me paraît pas bien clair; mais il est plus clair que la rapacité du conseiller exilé est bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas sur le sort de nos douze mille esclaves!

Cette pauvre femme est venue de Gray dans ma retraite; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent? Je vous prie de lire ses mémoires, et de lui donner un conseil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une sentence du bailliage de Besançon qui lui adjuge la possession d'un cotillon et de ses chemises, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a saisi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conseiller, contre lequel elle plaide, se nomme *Brody*, et est fils de votre grand juge de Saint-Claude.

— Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous  
1773. feriez une action charitable ; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme ; mais cette pauvre diable n'est pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. Brody n'est pas tendre.

Vale, amice. V.

### LETTRE LXVIII.

A U M Ê M E

A Ferney, 12 d'octobre.

A VEZ-VOUS vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoise, à qui un conseiller de votre ancien parlement a voulu persuader qu'elle était son esclave, et à qui on a enlevé tout jusqu'à sa chemise ?

J'ai recours à vous, mon cher philosophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Instituts de Justinien*, l'endroit où il est parlé de l'ancienne loi des douze tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois ; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait passer parmi nous pour un monstre, et rétablie par *Constantin* qu'on nous donne pour un saint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Constantin*, vous me rendez un grand service ; car il n'y a point, dans mon *Justinien*, de grande

DE M. DE VOLTAIRE. 127  
table de matières. Mon édition est de 1756, chez —  
les *Cramer*. 1773.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous  
embrasse bien tendrement.

*Le vieux malade V.*

## LETTRE LXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 1 de novembre.

**E**H bien, Madame, je commence par les di-  
mans brillans. Page 102, tome premier. » Pour-  
quoi faire de Dieu un tyran oriental ? pourquoi  
lui faire punir des fautes légères par des châtimens  
éternels ? pourquoi mettre le nom de la Divinité  
au bas du portrait du diable ? »

Page 107. » Nous sommes étonnés de l'abfur-  
dité de la religion païenne, celle de la religion  
papiste étonnera bien davantage la postérité. »

Page 121. » Pour être philosophe, dit *Mallebran-  
che*, il faut voir évidemment ; et, pour être fidelle,  
il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aper-  
çoit pas que de son fidelle il en fait un sot. »

Page 321. » Pourquoi tout moine, qui défend  
avec un emportement ridicule les faux miracles de  
son fondateur, se moque-t-il de l'existence des  
vampires ? c'est qu'il n'a point d'intérêt à la croire.

— Otez l'intérêt, reste la raison; et la raison n'est pas  
1773. crédule. »

Je prends ces petits diamans au hasard, Madame; il y en a mille dans ce goût, dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier; et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit: c'est par-là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de Bernard. C'est un des plus ennuyeux poèmes qu'on ait jamais faits; cependant il y a, dans ce long poème, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le sujet du poème le fera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs: voilà pour Helvétius.

A l'égard de l'éloge de Colbert, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de van-Robais, ou de velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt, et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de Jean-Baptiste Colbert à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser *Colbert* et *Louis XIV* ; cette mode passera , et ces deux hommes resteront à la postérité avec *Racine* et *Boileau*. 1773.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité , je viens à l'essentiel , c'est-à-dire à vous , à votre santé , à votre situation , qui m'intéresse véritablement. L'âge avance , je le sens bien , et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement. Notre faculté de penser s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux , après avoir souffert quelque temps par eux , et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi ; ainsi , selon la règle ordinaire , je dois passer avant vous.

*M. Delisle* se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu , je ne fais ce que c'est que par ouï-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite ; car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies , à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de *M. de Saint-Lambert*. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres , parce qu'ils vous rappellent votre état et

— celui de vos amis. Le grand secret des vers, c'est  
 1773. qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à  
 toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux  
 vers de l'abbé de *Chaulieu*,

Bonne ou mauvaise santé  
 Fait notre philosophie.

resteront éternellement, parce qu'il n'y a personne  
 qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de madame de *la Vallière*  
 m'étonne et m'afflige; mais, si elle n'est que faible,  
 il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour  
 donner de la force. Je conçois que son état vous  
 attriste; vous n'avez point, dites-vous, de cou-  
 rage; cela veut dire que vous êtes sensible; car  
 le courage de voir périr autour de soi, sans s'émou-  
 voir, toutes les personnes avec lesquelles on a  
 vécu, est la qualité d'un monstre ou d'un bloc  
 de pierre de roche. Je fais grand cas de votre fai-  
 blesse; tant qu'on est sensible, on a de la vie.  
 Puissiez-vous, Madame, avoir long-temps cette  
 faiblesse d'ame dont vous vous plaignez! Je mour-  
 rai sans avoir la consolation de m'entretenir avec  
 vous; c'est-là ma grande douleur et ma grande  
 faiblesse.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement  
 la vôtre; mais à quoi cela sert-il? V.

## L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

**J**E remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir songé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, dans *Sophonisbe*, c'est qu'elle est la plus courte de toutes les tragédies, et que, si elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra-comiques, elle ne les a pas ennuyées long-temps. 1773.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau spectacle pour les yeux; mais ces Lois de Minos sont malheureuses. Je ne veux pas croire que, parmi les grandes intrigues qui agitent quelquefois votre cour, il y en ait eu une contre *Astérie*. Je n'ai jamais rien entendu à tout ce qui s'est passé dans cette affaire, et j'ai fini par me résigner à la Providence qui dispose de la scène française.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux sur la mort de sa fille; mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci sur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfans qu'il faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Connétable de Bourbon que M. de *Guibert* ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers: il a bien de l'esprit, ce M. *Guibert*. S'il commande jamais

— une armée, il fera le premier général qui ait fait  
 1773. une tragédie. Il est déjà le premier en France qui  
 soit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre;  
 je dis en France, car *Machiavel* en avait fait  
 avant lui tout autant en Italie, et par-dessus tout  
 cela, il avait fait une conspiration.

Puisque mon cher ange se réjouit à Fontaine-  
 bleau, j'en conclus que les affaires du Parmesan  
 vont très-bien, et que toutes les affaires sont heu-  
 reusement arrangées. Je lui en fais mon compli-  
 ment, et je l'exhorte à jouir gaiement de la vie,  
 pendant que je la supporte assez tristement; car,  
 à la fin, l'extrême vieillesse et les extrêmes souf-  
 frances rendent un peu sérieux; et il faudrait avoir  
 un orgueil insupportable pour n'en pas convenir.  
 Je fais contre fortune et contre nature bon cœur;  
 et je souhaite, mon cher ange, que vous n'en  
 foyez jamais logé là. Conservez-moi toujours  
 votre amitié, elle fera ma consolation. V.

## L E T T R E L X X I.

A U M Ê M E.

15 de novembre.

**S**I dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange  
 a un quart d'heure de loisir, je lui envoie un  
 rogaton pour passer ce quart d'heure. Il convient,  
 ce me semble, à un ministre pacifique.

Je ne fais s'il a lu la *Tactique* de M. *Guibert*,

ou du moins le discours préliminaire. Ce livre est —  
 plein de grandes idées, comme sa tragédie du 1773.  
 Connétable de Bourbon est pleine de beaux vers.  
 J'ai eu l'auteur chez moi; je ne fais s'il sera un  
*Cornille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait  
 pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oserais-je vous prier de lui faire parvenir une  
 copie de la satire ou de l'éloge que je viens de  
 faire de son métier de la guerre? Vous saurez ai-  
 sément sa demeure. Il n'est pas juste qu'il soit des  
 derniers à voir cette petite plaisanterie qui le regarde  
 si personnellement; et vous me pardonneriez aisé-  
 ment la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'est de vous  
 prier d'engager *le Kain* à jouer à Paris la *Sopho-  
 nisbe* qui n'est ni de *Mairet* ni de *Cornille*. Il me  
 doit, ce me semble, ses bons offices dans cette  
 petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en présente  
 une troisième bien plus importante, c'est de me  
 mander comment se porte madame d'*Argental*.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux  
 malade de *Ferney*, qui n'est pas encore tout-à-  
 fait mort. V.

## LETTRE LXXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

—  
1773. VOUS voulez absolument, Madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet; je n'en suis pas surpris. Ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus, je vous avoue qu'ils sont très-mal enchâssés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est peut-être le seul avantage que ce siècle a sur le siècle passé, que nos plus mauvais livres soient toujours semés de quelques beautés. Du temps de *Pascal*, de *Boileau* et de *Racine*, les mauvais livres ne valaient rien du tout;

au lieu que les plus détestables livres de nos jours  
brillent toujours par quelque endroit. 1773.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert*, que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'affaffiner les gens, m'a paru dans la société le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux : eh bien, Madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas assurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages si différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait assurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les hommes : je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. Je déteste cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant sa *Tactique*. L'admiration, dit-on, est la fille de l'ignorance : c'est ce qui fait que vous admirez peu de chose en fait d'esprit. Je ne prétends pas du tout que vous accordiez votre suffrage à mon caillou. Vous serez tentée de le jeter par la fenêtre ; mais songez que je n'ai voulu vous amuser qu'un moment, et que je vous envoie ma *Tactique* avant de l'envoyer à M. *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me mander des nouvelles de la santé de madame de *la Vallière*. Il est bien juste que la vôtre soit bonne.



— La nature vous a fait assez de mal pour qu'elle  
1773 vous laisse en repos. Elle me persécute horriblement,  
mais je tiens bon. V.

## L E T T R E L X X I I I .

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

.....

A l'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou d'*Oromase*, ou d'*Isis*, je ne crois pas encore me tromper tout-à-fait. Il faut les admettre, quand on a affaire avec des fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'est évident qu'il y a de l'intelligence dans la nature, et que les lois imposées aux planètes, à la lumière, aux animaux et aux végétaux, ne sont pas inventées par un sot. *Mens agit molem*. Ce sont les *Sabatiers* qui sont sots et méchants, mais je crois la nature bonne et qu'elle fait quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a tout fait pour le mieux et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale, et qui n'empêche pas que les *Verron*, les *Clément*, les *Sabatier*, etc. ne soient la plus méprisable canaille de Paris.

Comme je sais que vos mathématiques ne vous empêchent point de cultiver les belles-lettres, permettez-

mettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de *Guibert*. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne fais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée; c'est *la Tactique* et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets, mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de *Châtellux* et M. de *Guibert* ont raison.

Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit sur le livre de M. de *Guibert*; ce n'est qu'une plaisanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir sous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert*, ou je l'enverrai à Monsieur d'*Alembert* afin que vous la lisiez, supposé que cela puisse vous amuser un moment. Vous êtes tous deux les vrais secrétaires d'Etat dans le royaume de la pensée. Vous lettres sont assurément plus instructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conservez toujours, Monsieur, un peu de bonté pour le vieux malade, V.

## L E T T R E L X X I V .

A U M Ê M E .

5 de décembre.

— C'EST bien vous qui êtes mon maître, monsieur le  
 1773 Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*.  
 C'est vous qui êtes un vrai philosophe, et un phi-  
 losophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de  
*M. Fontaine*, qui est un chef-d'œuvre. Vous ne  
 sauriez croire quel plaisir vous me feriez de me le  
 faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et *M. d'Alembert*  
 qui sachiez présenter les objets dans leur jour, et  
 écrire toujours d'un style convenable au sujet. J'ai  
 cherché dans mes paperasses la mauvaise plaisan-  
 terie sur les comètes, je ne l'ai point trouvée. On  
 dit qu'il y en a deux, l'une de moi, l'autre que je  
 ne connais pas : mais, dans l'état où je suis, souf-  
 frant continuellement, et près de quitter ce petit  
 globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui  
 roulent comme nous dans l'espace, et avec qui  
 probablement je ne serai jamais en liaison.

Il est vrai que, dans les intervalles que mes  
 maladies me laissent quelquefois, je m'amuse à la  
 poésie que j'aime toujours, quand ce ne serait que  
 pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier* ;  
 mais j'aime mieux votre prose que tous les vers  
 du monde. Ce que j'aime autant que votre prose,

c'est votre personne. Jamais les belles-lettres et la philosophie n'ont été si honorées que par vous. 1773.

Agréez, Monsieur, le très-tendre respect du vieux malade de Ferney.

## LETTRE LXXV.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

**V**OICI, mon cher ami, une lettre qui nous assure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la consoler.

Nous réussissons malgré le subdélégué qui était impitoyable. Il est plaisant que ce soit moi qui contribue à tirer un curé de prison. Mais que ne doit-on pas attendre d'un associé à l'ordre des capucins!

L'idée de présenter un mémoire pour la suppression de la main-morte, et un dédommagement aux seigneurs, n'est pas certainement à négliger. Je pense qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer sous un jour si clair que le ministère ne pût le refuser, et que les seigneurs ne puissent pas se plaindre. Il faut présenter toujours aux ministres les choses prêtes à signer. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt pressant au succès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que personne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes au beau milieu de l'enfer de la main-

1773. — morte. Vous devriez venir nous voir aux bonnes fêtes de Noël, et apporter avec vous le règlement du roi de Sardaigne. Je me chargerais hardiment d'être votre facteur, et d'envoyer le mémoire aux ministres. S'il ne réussit pas, nous aurons toujours le mérite d'avoir fait une bonne œuvre.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

## L E T T R E L X X V I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

**J**E vous dois, Monsieur, quatre remerciemens pour vos quatre faveurs qui sont deux lettres charmantes, votre hymne sur *St Nicolas*, qui devrait être chantée dans toutes les églises, et vos douze perroquets de la cour d'*Auguste*.

A l'égard de *St Nicolas*, par lequel il faut commencer, puisqu'il est votre patron, il mérite sans doute tout le bien que vous dites de lui; car pendant sa vie il ressuscitait tous les matelots qui s'avisèrent de mourir sur mer, et après sa mort son portrait étant tombé entre les mains d'un vandale qui ne croyait pas en DIEU, ce vandale allant en voyage pria le portrait de lui garder son argent comptant. A peine fut-il parti que des voleurs vinrent prendre le magot. Le vandale de retour battit l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière. *Nicolas* descendit du haut du ciel, repêcha son

image; la rapporta au vandale avec son argent : —  
 Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les saints. Le 1773.  
 cousin qui baptisa le cousin n'a jamais rien fait de  
 plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me paraît  
 avoir raison. *Emporter le chat* signifie à peu-près  
*faire un trou à la lune*. Les savans pourront y trou-  
 ver quelques petites différences : ils diront qu'em-  
 porter le chat signifie simplement partir sans dire  
 adieu, et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir  
 de nuit pour une mauvaise affaire. Un ami qui  
 part le matin de la maison de campagne de son  
 ami, a emporté le chat; un banqueroutier qui s'est  
 enfui, a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que  
 je fais sur cette grande question.

L'étymologie du *trou à la lune* est toute natu-  
 relle pour un homme qui s'est évadé de nuit; à  
 l'égard du chat, cela souffre de grandes difficultés.  
 Madame de *Moncornillon* à qui DIEU faisait voir  
 toutes les nuits un trou à la lune, ce qui marquait  
 évidemment qu'il manquait une fête à l'église, n'em-  
 porta point le chat. C'est bien dommage que le  
 grand *Mongrif*, favori de la reine et des chats,  
 soit mort à mon âge; il aurait assurément éclairci  
 cette question importante.

Je vois, Monsieur, que vous êtes dans le tem-  
 ple de *Cérès* (\*) aussi-bien que dans celui de l'hon-  
 neur et de la félicité. Vingt charrues à la fois sont  
 sans doute un plus beau spectacle que vingt opéra  
 médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Trip-*

(\*) Chanteloup.

— *tolème*. J'ai eu une fois l'insolence de faire marcher  
1773. sept charrues de front dans un champ de mes  
déserts d'où je n'écris point de tristes *de Ponto*. Il  
n'appartient point à *Naso* d'avoir autant de char-  
rues que *Pollio*.

Je fais qu'il y a quelques juifs dans les colonies  
anglaises. Ces marauds-là vont par-tout où il y a de  
l'argent à gagner, comme les Guèbres, les Baniens,  
les Arméniens courent toute l'Asie, et comme les  
prêtres isiaques venaient sous le nom de bohèmes  
voler des poules dans les basse-cours, et dire la  
bonne aventure. Mais que ces déprépuçés d'*Israël*,  
qui vendent de vieilles culottes aux sauvages, se  
disent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Issachar*, cela est  
fort peu important; ils n'en sont pas moins les plus  
grands gueux qui aient jamais souillé la face du  
globe.

Il me reste à vous dire ce que je pense du procès  
de *Baumarchais*: je crois ne m'être pas trompé sur  
le procès du comte de *Morangiés*, du général *Lalli*,  
de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailli*. Je me suis fait  
*Perrin Dandin*; je jugé les procès au coin de mon  
feu, et j'ai jugé celui de *Baumarchais* dans ma tête:  
mais je me garderai bien de prononcer tout haut  
mon jugement. Je prévois déjà que *messieurs* ne  
feront pas tout-à-fait de mon avis tout haut,  
quoique dans le fond du cœur ils en soient tout bas.

Je crois, Monsieur, avoir répondu tant bien  
que mal à tous vos articles; mais il y en a un  
qui me tient bien plus au cœur, c'est celui de  
l'espérance que j'ai de vous revoir, si jamais vous

allez consulter *Tiffot*, ou si votre régiment est en  
Franche-Comté. 1773.

Conservez vos bontés pour le vieux bavard  
malingre.

## L E T T R E L X X V I I.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC.

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, le 19 de décembre.

**L**A première chose que j'ai faite, Monsieur, en  
recevant votre livre (\*), c'est de passer presque  
toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-  
vingts ans; et le premier devoir dont je m'acquitte  
en m'éveillant, est de vous remercier de l'honneur  
et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohême,  
et je n'ai pu m'empêcher d'aller vite à la bataille de  
Fontenoi, en attendant que je relise tout l'ouvrage  
d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous don-  
niez d'autres idées que moi de cette mémorable  
journée de Fontenoi: je me préparais déjà à me  
corriger; mais j'ai vu, avec une grande satisfaction,  
que vous daignez justifier le petit précis que j'en  
avais donné sous les yeux de M. le comte d'Argen-  
son. Il n'appartient qu'à un officier tel que vous,  
Monsieur, qui avez servi avec tant de distinction,

(\*) *Histoire du maréchal de Saxe.*

— d'entrer dans tous les détails intéressans que mon  
 1773. ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas  
 de développer. Je regarde votre Histoire comme  
 une instruction à tous les officiers, et comme un  
 grand encouragement à bien servir l'Etat. Vous  
 rendez justice à chacun, sans blesser jamais l'amour-  
 propre de personne. Vous faites seulement sentir  
 très-fagement, par les propres lettres du maréchal  
 de *Saxe*, combien il était supérieur aux généraux  
 de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère  
 d'officier blessé ou tué dans le cours de cette  
 guerre, dont la famille ne trouve le nom, soit  
 dans vos notes, soit dans le corps de l'Histoire.

Votre ouvrage sera lu par toute la nation, et  
 principalement par ceux qui sont destinés à la  
 guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'est  
 le moindre de vos mérites; mais il est nécessaire,  
 et c'est ce que manque aux *Commentaires de César*,  
 et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez, Monsieur, employer plus  
 dignement le noble loisir dont vous jouissez, qu'en  
 instruisant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaissance de l'honneur que vous  
 m'avez fait, et le respect avec lequel je serai, tant  
 qu'il me restera un peu de vie, Monsieur, votre  
 très-humble et très-obéissant serviteur. *V.*

*P. S.* Je viens de lire le portrait du maréchal de  
*Saxe*, qui est à la fin du second volume; il est de

FRAN

main de maître, et écrit comme il convient. J'ose —  
 espérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-1773.  
 4<sup>o</sup>, avec des planches qui me paraissent absolu-  
 ment nécessaires pour l'instruction de tout le mi-  
 litaire.

## LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 de décembre.

**J**E crois, mon cher ange, vous avoir dit, dans  
 ma dernière lettre; combien j'étais touché de la  
 mort de M. de *Chauvelin*. Voilà donc les trois  
*Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable  
 des trois et le plus raisonnable. Tout ce que nous  
 voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont  
 pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre, et  
 je ne fais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père, et tout  
 le contraire des bons vieillards. je me détache de  
 mes enfans, à mesure que j'avance en âge, et que  
 mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir  
 Sophonisbe, à laquelle vous daignez vous inté-  
 resser.

..... Ils sont morts en romains.

Grands dieux! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,  
 Quitter Rome et la vie avec même courage!

Il me semble qu'il ferait trop sec de finir par ce

T. 95. *Corresp. générale*. Tome XVII. N

— petit mot : *Ils sont morts en romains*. L'étriqué me  
 1773 déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est  
 une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis  
 à ce *Scipion l'Africain*.

Je ne puis rien pour la scène du mariage, et  
 la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*  
 C'est à vous de vivre, car je vous crois heureux  
 autant que faire se peut; pour moi il n'importe.  
 Respect et tendresse. *V.*

## L E T T R E L X X I X .

A M. DE MAUPOU,

C H A N C E L I E R D E F R A N C E .

A Ferney, 20 de décembre.

M O N S E I G N E U R ,

**J**E commence par vous demander pardon de ce  
 que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez méprisé, avec tous les honnêtes gens  
 du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille  
 et pour la canaille. L'abbé *Mignot*, outragé comme  
 vous dans ces libelles écrits probablement par quel-  
 que laquais d'un ancien parlementaire, a suivi votre  
 exemple; et peut être même ni vous, Monseigneur,  
 ni lui, n'avez daigné jeter les yeux sur ces miséra-  
 bles écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne  
 laissent pas de faire quelque tort à la magistrature;

et quand on en connaît les auteurs, quand ils —  
mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une bro- 1773.  
chure, j'ose croire qu'il est permis de vous en de-  
mander la suppression.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et  
contre votre parlement, que l'abbé *Mignot* est le  
petit-fils du pâtissier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans  
ses *Satires* :

Que dans le monde entier  
Jamais empoisonneur ne fut mieux son métier.

Je ne fais pas si en effet cet homme était un si  
mauvais cuisinier, ni même si ces vers de *Boileau*  
sont si bons; mais je fais que mon neveu est le fils  
d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière-  
petit-fils de secrétaires du roi, et que sa famille,  
anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit  
la manufacture des draps de Sedan, et fut par con-  
séquent plus utile au royaume que le seseur de  
petits pâtés.

Pendant un nommé *Clément*, fils d'un procu-  
reur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771,  
s'avise de répéter cette sottise dans une brochure  
littéraire à moi adressée, intitulée *Quatrième lettre*  
à *M. de Voltaire*, par *M. Clément*, à Paris, chez  
*Moutard*, libraire de madame la dauphine, rue du  
*Hurepoix*, à *St Ambroise*. Ce *Clément*, chassé de  
Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en  
prison par la police.

Il dit, page 83, que le pâtissier *Mignot* est mon  
oncle. Je ne serais pas fâché d'avoir eu pour oncle

1773. un traître, si on avait fait bonne chère chez lui, mais dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permission et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule sur la tête à cheveux blancs d'un conseiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer.

Les libelles contre les grands sont des grains de sable qui ne peuvent aller jusqu'à eux; mais les libelles contre de simples citoyens sont des cailloux qui leur cassent quelquefois la tête.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je suis avec le plus profond respect et le plus sincère attachement,

Monseigneur, etc.

### LET T R E L X X X.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

le 20 de décembre.

**J**E commence par vous assurer, Monsieur, que le mot de flétrissure dont vous vous servez en parlant de cette malheureuse affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges: ce sont eux qui seront flétris jusqu'à la dernière postérité, et c'est ainsi que pensent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre sujet au monarque que vous servez. Il m'a répondu

avec bonté qu'il aurait soin de votre avancement. —  
 Je suis d'ailleurs convaincu que, si le diocèse d'A-<sup>1773.</sup>  
 miens était en sa puissance, ce que vous demandez  
 si justement serait bientôt fait.

J'ignore si, dans l'état présent des affaires de  
 l'Europe, il serait convenable de demander la pro-  
 tection du roi de Prusse auprès du roi de France,  
 pour un de ses officiers né français. J'ignore même  
 si votre démarche ne pourrait pas faire craindre  
 que vous quittassiez le service d'un prince auquel  
 vous avez consacré toute votre vie, et que vous  
 n'abandonneriez jamais.

De plus, si M. le marquis de *Pons*, envoyé  
 extraordinaire auprès de sa majesté le roi de Prusse,  
 était chargé de votre affaire, il s'adresserait néces-  
 sairement au ministre des affaires étrangères, et  
 c'est au chancelier qu'il faut s'adresser. C'est le  
 chancelier qui scelle et qui délivre les lettres de  
 grâce; ou d'abolition; ou de rémission, ou de  
 réhabilitation.

Le point principal est de vous rendre capable  
 de succéder, et de jouir en France de tous vos  
 droits de citoyen, quoique vous serviez un autre  
 monarque. Toutes ces considérations exigeront  
 probablement que vous soyez en France pendant  
 le temps qu'on sollicitera la justice qui vous  
 est due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir en  
 France pendant quelques mois. Je supplierais sa  
 majesté le roi de Prusse de vous accorder un congé  
 d'un an; et s'il m'accordait cette grâce, ma petite

— retraite de Ferney ferait à votre service. Elle est à  
 1773. une lieue de Genève, de la Suisse et de la Savoie.  
 Vous y seriez en sûreté comme à Vésel. Vous y  
 trouveriez au printemps un ancien capitaine de  
 cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans le temps  
 de cette funeste aventure, et qui regarde vos juges  
 avec la même exécration qu'il manifesta alors  
 publiquement. Ma petite terre malheureusement  
 n'est pas un pays de chasse; vous n'y trouveriez  
 d'autre amusement que celui d'un peu de société  
 les soirs, et une petite bibliothèque, si vous aimez  
 la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre,  
 nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts  
 il faudrait prendre. M. le chancelier m'honore d'une  
 extrême bonté. J'ai un neveu conseiller de grand-  
 chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de  
 crédit dans son corps, et qui pense en honnête hom-  
 me. Nous vous servirions de notre mieux; et s'il  
 était nécessaire d'implorer la protection du roi de  
 Prusse, et de demander ses bons offices auprès de  
 la cour de France, j'y ferais d'autant plus autorisé  
 que, n'étant absent que par congé, vous seriez  
 toujours à son service.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheroient  
 pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur  
 que la vieillesse n'a de glace. En un mot, Mon-  
 sieur, vous pouvez disposer entièrement de votre  
 très-humble, etc.

## LETTRE LXXXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

QUOIQUE je n'aye rien d'intéressant à vous dire, Madame; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la semaine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur moi d'écrire une lettre sans avoir un sujet pressant de le faire; quoique mes journées soient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laissent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, duffé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuse d'un aveugle; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi; mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin, puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce caillou est fort plat, mais heureusement il est fort petit (\*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame

(\*) Ce sont les francs qui commencent ainsi:

Eh quoi, vous êtes étonnée, etc.

N 4

— qui était toute émerveillée que je fusse assez fou  
1773. pour faire encore des vers dans un âge où l'on  
ne doit dire que son *In manus*.

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre  
à vos pieds cette sottise. Il y a pourtant, dans cette  
pauvreté, je ne sais quoi de philosophique et d'assez  
vrai; mais ce n'est rien de dire vrai, il faut le bien  
dire: et puis cela n'est bon que pour ceux qui ont  
lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur.  
Le marquis de *la Fare* a traduit assez heureusement  
cet endroit:

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux;  
Et puisse ma main défaillante  
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux!

Le latin est bien plus court, plus tendre, plus  
énergique, plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait  
que soixante-quatre ans quand il faisait ces vers.

Je dois me taire en vers et en prose; mais en  
me taisant, je vous ferai toujours très-vivement  
attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez  
beaucoup plus long-temps que moi, pour qu'une  
santé parfaite vous console de ce que vous avez  
perdu, pour que vous jouissiez d'un excellent esto-  
mac, pour que vous soyez aussi heureuse qu'on  
peut l'être dans un monde où les douleurs et les  
privations sont d'une nécessité absolue. V.

## LETTRE LXXXII.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX

24 de décembre.

JE suis charmé, Monsieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais la *Félicité publique*; car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou *Addisson*. Je le lirai certainement en anglais pour éclaircir mes doutes sur l'auteur. 1773.

A l'égard de la traduction allemande, je ne fais pas assez cette langue pour en juger. Je lisais autrefois la *Zeitung*, et encore avec assez de peine; mais j'ai tout oublié. C'est assurément la marque d'un bon livre d'être traduit par-tout. Pour la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France; ils ne seront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne savais pas que vous eussiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre, où je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'espère pas, Monsieur, avoir l'honneur et la consolation de vous revoir une seconde fois. Je suis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais si jamais le hafard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. Je n'ai point assez jouit de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me suis point assez expliqué avec vous, je ne vous ai pas assez entendu; je

— voudrai réparer mes fautes avant de mourir.  
 1773. Je vous souhaite, Monsieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur est une chose fort rare; et c'est par cette raison-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, Monsieur, les respectueux sentimens, etc.

## L E T T R E L X X X I I I .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 de janvier.

— J E reçois votre lettre du 26 décembre, mon cher  
 1774. ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit: j'ai mal fini et mal commencé l'année; mes maux ont augmenté, et la force de les supporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-considérable, très-désagréable, très-impertinent, à soutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage, et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pèlerinage de cette vie n'est pas semé de roses, et que les dernières journées de la route sont presque toujours les plus épineuses. Vous ne laissez pas de rencontrer aussi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureusement. La pépie de votre serin se guérira par la nature et par vos soins, plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de personnes qui ont

vécu très-long-temps avec des humeurs erratiques, qui tentôt causent des migraines, tantôt des pertes de sang qui affectent la poitrine, et qui enfin se dissipent d'elles-mêmes. 1774.

J'ai toujours été très-persuadé que tous les remèdes picotans et agissant ne valaient rien pour notre cher serin, dont le sang n'est que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales, de quelque nature qu'elles soient, lui seraient très-dangereuses; elles ont tué madame d'Egmont. Il m'est évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le sang circule tout entier dans le corps humain six cents fois par jour: la médecine consiste donc à ne point charger cette rivière de sang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne sont faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à se dégager; mais il ne faut jamais la surcharger ni l'irriter: voilà pourquoi j'ai toujours eu une secrète aversion pour la liqueur rouge de votre médecin suisse, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ose pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempéramment par des urines, est la honte de la médecine et de la raison. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en pensais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'espérais que la bonté du tempéramment de notre serin le soutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du suisse pourrait lui faire: mais enfin, puisque vous êtes débarassé de ce re-

— mède dangereux, je puis vous parler avec une entiere  
1774. liberté.

J'ai mangé de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit serin deviendra aussi gras qu'eux, dès qu'il fera un peu tranquille. C'est l'inquiétude, c'est le changement continuel de médecins, c'est le passage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint, et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

Je vous embrasse tous deux avec tendresse, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année que je vous souhaite très-heureuse.

Vous savez sans doute que le parlement a décrété son membre pourri, le sieur *Goëzmann*. Les *mémoires de Beaumarchais* sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéressant, de plus humiliant pour ses adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme *Arlequin sauvage* renversait une escouade du guet. Cela vous amuserait beaucoup, si vous aviez le temps de vous amuser (\*).

(\*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des *Mémoires*, dont la gaité n'était pourtant qu'un raffinement de mépris pour tous ses lâches adversaires. D'ailleurs il savait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de se faire lire : changeant de style à chaque page, égayant les indifférens, frappant au cœur des gens sensibles, et raisonnant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à croire que plusieurs plumes différentes travaillaient au même sujet (*Note des Editeurs.*)

Adieu ; je vous écris de mon lit , dont je ne fors —  
presque plus. V. 1774.

## LET TRE L X X X I V.

A U M E M E.

Le 6 de janvier.

**M**ON cher ami , j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre , et j'ai adressé la mienne à Pézinas , peut-être ai-je mal fait ; mais vous avez sans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui , autant que je le peux , à votre lettre du 31 décembre. Je dis autant que je le peux , car je suis très-malade. J'ai chez moi , depuis quelques jours , M. d'*Hermenches* , qui a amené avec lui mademoiselle sa fille et une autre demoiselle qui est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir , mais il m'empêche de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui , ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie , se sont tués chacun d'un coup de pistolet , le jour de Noël , dans un cabaret , à Saint - Denis , après avoir soupé amicalement ensemble , et après avoir signé un beau mémoire très - philosophique , contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne ,

— étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire  
 1774 au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je sois plus  
 en droit qu'eux de finir ma vie qui m'est à charge  
 depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de  
 favoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin  
 des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est  
 absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à  
 souper, et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu  
 médecin nous sert quand nous sommes malades.  
 Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande  
 n'est pas tolérable, et je n'y pense point sans être  
 en colère.

M. *Lamure* est un homme très-sage et très-sa-  
 vant, et plus capable que personne de vous don-  
 ner de bons conseils. J'espère qu'il nous renverra  
 notre cher serin au mois d'avril. J'espère tout du  
 courage de ce cher serin que vous avez tant de  
 raison d'aimer, et à qui je suis presque aussi attaché  
 que vous-même. J'espère dans son régime et dans  
 les ressources infinies de la nature. En vérité, si  
 je pouvais me remuer, j'irais vous voir tous deux,  
 et je reviendrais à Ferney avec vous.

Nous recommandons M. *Mallet* à notre gros  
 doyen des conseillers-clercs.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement de  
 mes faibles bras.

## LETTRE LXXXV.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 de janvier.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, oublie tous ses maux en recevant une lettre de vous. Je vous suis très-obligé des deux *Catons* dragons. S'ils m'avaient consulté, je leur aurais conseillé d'attendre du moins jusqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en se réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire est faite, et il n'y a plus de conseil à leur donner. Je serais plus en droit que ces messieurs de faire une pareille escapade; mais j'aime mieux faire la Tactique (que vous me demandez), quand j'ai un moment de santé. Voici donc cette Tactique; voici encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragmens*.

Il faut que cet abbé *Sabatier*, dont il est question dans l'article XV, soit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Eglise de DIEU.

J'ai espéré long-temps de ne point mourir sans avoir l'honneur de vous revoir encore. Je me console, si vous êtes heureux à Versailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre prospérité; et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

1774.

## LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE DE LOEVENHAUPT.

janvier.

MONSIEUR,

1774. **J**E suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle; il dit qu'on lui faisait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je suis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion, mais j'en sens tout le prix; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances, j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient désertier en foule, et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs qui manquent aux soldats, l'enthousiasme, l'espérance et la cuisine.

Les soldats suédois avaient l'espérance avec *Charles XII*, et son enthousiasme guerrier. Les Anglais se nourrissent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie; et vous savez qu'en général le soldat français est accusé de n'en point avoir, d'être fort raisonneur, inconstant et pillard. Personne n'est plus entouré de déserteurs que moi; ils passent tous par Ferney pour aller en Suisse, à Genève et en Sa-

voie;

voie; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. —  
 On en composerait une armée plus nombreuse que 1774.  
 celles qui ont été commandées par les *Condé* et les  
*Turenne*. Ce fléau cessera peut-être quand on cessera  
 d'avilir le métier. M. le marquis de *Monteynard* a  
 déjà fait, dans ce dessein, la plus belle opération  
 qui ait été tentée encore; et j'ose croire que, de-  
 puis cette époque, la désertion est moins fréquente.

Madame *Denis* est infiniment flattée de votre  
 souvenir; et je suis bien consolé, dans ma vieillesse  
 et dans mes maladies, par les bontés que vous  
 voulez bien avoir pour moi.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E L X X X V I I .

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL:

Le 17 de janvier.

**M.** *Misopriest*, Monsieur, a reçu votre lettre du  
 2 de janvier; il a écrit sur le champ à sa Majesté.  
 Il lui demande très-instamment un congé d'un an  
 pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situa-  
 tion, et a promis d'avoir soin de vous. M. *Miso-*  
*prieste* lui répond que vous lui ferez de très-belles  
 recrues dans le pays où vous devez rester quelque  
 temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une  
 lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève et de  
 la Franche-Comté; vous y ferez aussi en sûreté  
 qu'à Vésel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous

*Corresp. générale.* Tome XVII. O

— avez besoin de quelque argent pour aller de Vésel  
 1774\* à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez M. Marc-Michel Rey, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le château de Ferney. C'est à vous à voir, Monsieur, si vous voulez écrire aussi au roi. Je lui demande un congé d'un an; je lui promets des recrues (\*); je lui parle de la passion que vous avez pour son service. Tout serait manqué, s'il nous refusait ce congé. C'est de-là que dépend votre destinée à laquelle je m'intéresse bien vivement.

## L E T T R E L X X X V I I I .

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

**L**E vieux malade, Monsieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours est dans un autre goût (†), c'est

(\*) Le roi non-seulement dispensa M. de Morival de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ses affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

(†) Un habitant de Tours, safpétrier de profession, avait tué sa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

du *Crébillon* tout pur. Il est vrai que nous avons dans la sainte Ecriture une aventure à-peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec sa belle-fille, et lui ayant fait un enfant, la condamna à la mort; mais la sentence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ses sœurs, il ne lui donna ensuite que des coups de pieds au cu, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchans.

Je ne fais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne suis pas du pays; mais en passant par Tours, il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour; et, depuis que j'y suis, il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains.*

Je répétais un jour ces paroles à une Tourangeote, et lui disais : Voyez un peu, Madame, il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant?*

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point Tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier*, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre enforcelés (\*), il y a un petit

(\*) Une famille entière auprès du Rainci, maison à M. le duc d'Orléans, se disait enforcelée; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774.



1774. opéra comique des enforcelés, beaucoup plus plaisant que ces quatres imbécilles. Je suis plus enforcelé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et se moque de mon ame; c'est ce qui fait que je vous écris une si courte lettre, et que je répons si mal à toutes vos bontés. Je finis en vous assurant que, mort ou vif, je suis à vos ordres.

## L E T T R E L X X X I X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

**J**E commence par vous dire, Monseigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je suis sans contredit le plus fou, puisque je donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophonisbe, sont des jeunes gens qui sont encore plus fous que moi. Le dévot sexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophonisbe n'est pas assez pieux, était encore plus fou que tout le reste, sur-tout si on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occasion de faire parler de ce que vous savez; et c'est encore une autre espèce de folie: car, après tout, la sagesse consiste à savoir vivre et mourir en paix où l'on est.

Il m'est venu, ces jours passés, un russe infini-

ment aimable, qui a gouverné pendant quinze ans —  
despotiquement un empire de deux mille lieues de 1774.  
long, et qui me paraît avoir la triste folie de  
n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne  
faut ni courir après des chimères ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais su quels  
acteurs jouaient dans *Sophonisbe*, excepté *le Kain*.  
Je ne connais personne des sénateurs et des séna-  
trices du tripot. C'est vous qui avez la bonté de  
m'apprendre que *Brixard* a joué *Lélie*; je ne fais  
pas encore qui a joué *Scipion*.

Je ne savais pas qu'une première représentation  
fût un jour de bataille, ni qu'il fallût prendre ses  
postes et avoir un mot de ralliement; mais, puisque  
vous avez daigné faire la guerre pour moi, et me  
traiter comme la ville de Gènes, permettez-moi  
de vous en faire mes très-humbles et très-sincères  
remercîmens,

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit d'abord  
qu'on ne vous rendait pas justice dans l'histoire du  
maréchal de *Saxe*, mais ayant vérifié le contraire  
le lendemain, je vous écrivis qu'on vous rendait  
toute la justice qui vous était due. Ce que j'avais  
écrit sur la bataille de Fontenoi, sous les yeux de  
monsieur d'*Argenson*, et d'après les lettres de tous  
les officiers, s'est trouvé entièrement conforme à ce  
qu'en dit M. d'*Espagnac*. Il est vrai qu'il ne dit  
pas tout; il supprime l'ordre donné, deux fois de  
suite, par le maréchal de *Saxe*, d'évacuer le poste  
d'*Antoin*; mais, s'il fait des péchés d'omission, il  
me paraît qu'il n'en fait point de commission.

— J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre  
 1774. que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reste  
 qu'à attendre doucement le temps où je pourrai  
 venir faire ma cour à mon héros, dans son royaume.  
 Je vous prierai de me recommander au meilleur  
 apothicaire de Bordeaux : j'ai plus besoin de ces  
 messieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a  
 près de quatre-vingts ans que mon sort dépend  
 absolument d'eux. Parmi tout ce qui vous distingue  
 des autres hommes, je ne compte pas pour peu de  
 chose l'habileté que vous avez eue de vous mettre  
 au-dessus de tous les apothicaires, en étant un bon  
 chimiste, et en étant votre médecin à vous-même.  
 Puisse ce bon médecin conserver très-long-temps  
 la vie de mon héros, et le tenir toujours en état  
 de goûter tous les plaisirs ! car mon héros est né  
 pour eux, aussi-bien que pour la gloire ; ses bontés  
 font ma plus grande consolation.

Agrérez le tendre respect du vieux malade. *V.*

### LETTRE XC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

**D**ÈS que j'ai reçu la lettre où mon cher ange  
 m'ordonne de lui envoyer des Fragmens indous et  
 français, sous l'enveloppe de M. de *Sartine*, j'ai  
 pris sur le champ cette liberté avec confiance. Le  
 paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux

prendre des libertés avec M. de *Sartine* qu'avec  
*Hippopotame* (\*). 1774.

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, sous mon nom, la *Sophonisbe* de *Mairet*. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet*, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille*, comme *Attila*, *Agésilas*, *Pertharite*, *Théodore*, *Pulchérie*, la *Toison d'or*, etc.

En donnant *Sophonisbe* sous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oserais penser qu'il ne faut ni précipiter la retraite, ni laisser languir les représentations, mais prendre un juste milieu, afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je persiste à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoisonné personne, et qu'un homme si gai ne peut être de la famille de *Locuste*. (\*).

Je suis bien embarrassé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie ! c'est une terrible entreprise : Monsieur l'abbé *Terrai* même y serai un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges. V.

(\*) L'auteur désigne *Marin*, par ce mot pris des *Mémoires* de *Beaumarchais*.

(†) Cette opinion de M. de *Voltaire* produisit dans le temps une assez plaisante anecdote. Si elle a trouvé place ici, c'est qu'elle peint à la fois le temps, les mœurs, les caractères. On jouait aux François *Eugénie* : un beau monsieur dans le parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup sur l'auteur. Entre autres choses il raconta

## L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février.

1774. **J**E me flatte, mon cher ami, que madame de Florian n'est pas réduite à garder le lit comme moi; il y a très-long-temps que je ne fors du mien qu'à huit heures du soir. Il faut espérer que le petit

qu'ayant diné ce jour-là même chez M. le comte d'Argental, il y avait entendu lire une lettre de *Voltaire*, lequel s'obstinait, on ne savait pourquoi, à soutenir que ce *Beaumarchais* n'avait pas empoisonné ses trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'est un fait dont on est bien sûr parmi messieurs du parlement.

L'homme à qui s'adressait la parole, faisait de la main, en riant, signe aux voisins de ne pas interrompre; chacun se lève; il répond froidement: » Il est si vrai, Monsieur, » que ce misérable homme a empoisonné ses trois femmes, » quoiqu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on fait de plus » au parlement-Maupéou qu'il a mangé son bon père en » salmi, après avoir étouffé sa mère entre deux épaisses » tartines; et j'en suis d'autant plus certain que je suis ce » *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter sur le champ, ayant » bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait, à votre air » effaré, que vous n'êtes point un de ces rufés scélérats qui » composent les atrocités; mais seulement un des bavards » qu'on emploie à les propager, au grand péril de leur » personne.

On applaudit: le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*)

ferin

serin reviendra, au printemps, sauter dans sa cage —  
de Ferney, que vous avez si joliment embellie, 1774.  
et qu'il voltigera sur les fleurs que vous avez  
plantées.

Pour ma maladie, elle est incurable, puisqu'elle  
date de quatre-vingts ans; c'est un mal qui m'em-  
pêche quelquefois d'être aussi exact que je le vou-  
drais dans mes réponses. J'ai fini ma carrière, et  
le serin n'est qu'au milieu de la sienne. Vous avez  
tous deux de beaux jours à espérer, et moi je  
n'ai que deux ou trois tristes nuits à supporter.  
Nous passons tous comme des ombres; notre vie  
est comme la place d'un ministre à Versailles:  
aujourd'hui quelque chose, et demain rien.

Le déplacement de M. de *Monteynard* coupe la  
gorge et la bourse à notre voisin *Dupuits*. Ce mi-  
nistre l'avait employé deux années de suite sans  
le payer; il a fallu qu'il empruntât pour servir,  
et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il en-  
traîne toujours mille petites pierrailles dans sa chute.  
Il ne faut compter sur rien, que sur les légumes  
de son jardin, encore y est-on souvent attrappé.

Si on est mécontent de la terre, les aventures  
de mer ne sont pas plus agréables; et, quoi que  
*Labat* vous dise, le vaisseau l'*Hercule* ne rappor-  
tera que des chimères. Je vois que la résignation  
est la seule chose qui puisse nous consoler dans ce  
meilleur des mondes possibles.

Je comptais, l'année passée, que *Moustapha* irait  
passer le carnaval à Venise avec *Candide*, mais je  
me suis bien trompé. S'il fallait que les ministres,

— qui ont été déplacés de mon temps, allassent loger  
 1774. à Venise, dans le même cabaret, la place Saint-  
 Marc ne serait pas assez grande pour leur donner  
 à souper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Ab-  
 beville. on ne peut faire autre chose que ce qu'on  
 a fait dans la dernière édition qui est achevée.  
 On a rendu justice à M. *Bellevai*, et le public ne  
 s'en soucie guère. Tout passe, tout s'oublie, tout  
 s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit,  
 et actuellement on n'en parle plus que pour en  
 rire. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour  
 vous et pour le serin comme une réalité.

## L E T T R E X C I I .

A M, LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

**I**L y a long-temps, mon cher ange, que je vou-  
 lais vous écrire, je ne l'ai pas pu; j'ai eu une vio-  
 lente secousse de mes maux ordinaires, qui se sont  
 tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de  
 médecin; on meurt sans eux, et on guérit sans  
 eux. A présent que je respire un peu, et que j'ai  
 lu le *quatrième Mémoire de Beaumarchais*, il faut  
 que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de  
*Condorcet* m'avait un peu défilé les yeux sur *Marin*,

et m'avait même donné quelques inquiétudes, en me priant très-instamment de ne lui jamais écrire par un tel correspondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme précisément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonstances, vous m'écrivez que *Marin* est l'unique cause du funeste contre-temps que j'ai essuyé à propos des Lois de Minos, contre-temps par lequel toutes mes espérances ont été détruites. Il n'est pas douteux qu'en effet ce ne soit *Marin* qui ait vendu la mauvaise copie au libraire *Valade*.

Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ses manœuvres et de son avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire partager, entre *le Kain* et lui, le produit de je ne fais plus quelle tragédie: tout me paraît éclairci. je me rappelle même que M. de *Sartine* en était instruit, quand il me conseilla de ne pas pousser plus loin l'affaire de *Valade*, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître: tout cela m'accable. Je vois toujours, avec horreur, de quoi certaines gens de lettres sont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il est bien ferré.

*Beaumarchais* m'envoyait ses *Mémoires*, et je ne le remerciais seulement pas, ne voulant point que *Marin*, sur lequel je n'avais encore que des soupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correspondance avec son ennemi. Il faut vous dire encore que, *Marin* étant bien reçu chez monsieur le premier président

— ( du moins avant le *quatrième Mémoire* ) j'écrivis  
1774. à madame de *Sauvigny*, que je ne voulais pas  
seulement remercier *Beaumarchais* de ses factums,  
parce que j'étois l'ami de *Marin*.

Je lis et relis ce *quatrième Mémoire* : j'y vois les  
imprudences et la pétulance d'un homme passionné,  
poussé à bout, justement irrité, né très-plaisant  
et très-éloquent. Il me persuade tout ce qu'il dit ;  
il me développe sur-tout le caractère et la con-  
duite de *Marin* ; et, par le tableau qu'il fait de  
cet homme, il me confirme ce que vous m'en  
avez appris. (\*)

Vous me demanderez quel est le résultat de ma  
lettre ? le voici : c'est premièrement de vous sup-  
plier de me dire franchement ce qu'on pense de  
*Marin*, dans Paris ; secondement, de vouloir bien  
m'apprendre s'il est vrai qu'il soit encore en cré-  
dit auprès de monsieur le premier président et de  
M. de *Sartine*, et quelle est sa situation auprès de  
M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être infor-  
mé ; et il n'y a que vous dans le monde à qui  
je puisse le demander. N'allez pas me dire que je  
suis trop curieux, car je vous jure que j'ai raison  
de l'être. Ce *Marin* m'a plusieurs fois embêté ; il  
se faisait fort de réussir en tout, il me protégeait  
réellement. Enfin j'ai besoin d'être instruit, mon  
cher ange.

(\*) M. de *Voltaire* ne connaissait pas encore, même de  
vue, M. de *Beaumarchais*, lorsqu'il écrivit cette lettre.  
( Note du correspondant général de la société littéraire-typo-  
graphique. )

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits sur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, passionné, impétueux, peut donner un soufflet à sa femme, et même deux soufflets à ses deux femmes, mais il ne les empoisonne pas. (\*)

Je vous écris hardiment par la poste, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puisse alarmer le gouvernement; il n'y a que quelques passages qui pourraient alarmer *Marin*; mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot. Je change d'avis, je m'adresse à *M. Bacon*, substitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

## L E T T R E X C I I I.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE FLORIAN, à *Montpellier*.

A Ferney, le 26 de février.

**M**ON cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la

(\*) Je certifie que ce *Beaumarchais*-là, battu quelquefois par des femmes, comme la plupart de ceux qui les ont aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune. (*Note du correspondant général de la Société littéraire-typographique.*)

1774. fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre serin, et je m'attendais, chaque poste, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, si elle sort du sien, si elle se promène si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce ! et que tout cela s'oublie vite, quand on se porte bien !

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire de Beaumarchais* ; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux contée, et sur-tout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. *Goëzmann* y est traîné dans la boue, mais *Marin* y est beaucoup plus enfoncé ; et je vous dirai bien des choses de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (\*)

Toute la famille d'*Etallonde* est certaine que *Bellevall* est la première cause de l'affreuse catastrophe du chevalier de *la Barre* ; mais elle dit qu'il

(\*) Un homme disait, dans un souper, que *Goëzmann* et *Marin* savaient où l'on faisait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait ; celui-ci répondit gaiement : *les maladroits qu'ils font ! que n'y font-ils faire les leurs.* (Note des éditeurs.)

s'est brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ses enfans sont avantageusement mariés, et qu'ils ont de la considération dans leur province. Ce fera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui est presque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le ferin. Je ne sortirai de ma chambre que quand elle fera dans sa jolie cage du petit Ferney. V.

## L E T T R E X C I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

**J'**AURAI bien voulu remercier plutôt mon héros de sa très-aimable et très-plaisante lettre; mais, pour écrire, il faut exister. La fin des hivers m'est toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous fortons, qu'à cause de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien romain; c'est peut-être parce que je me suis avisé de refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'est à mon héros à briller toujours dans sa belle et noble carrière. Son esprit et son corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature



→ a été prodigue aux dépens du pauvre genre-humain.  
 1774. Mon héros est de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs assez bien établi dans le monde, par lui-même et par les siens. Je voudrais bien savoir ce que pensent MM. *Gratau*, *Martinau*, *Lardeau*, *Quatrehommes*, *Quatrefous*, quand ils voient celui qu'ils ont entaché, si bien détaché et si net ?

On me dit que vous préférerez le gouvernement de notre bonne ville où vous êtes né, à celui du prince noir ; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli ; que vous voulez rester au centre de votre gloire. Soit ! par-tout où vous serez, vous régnerez, et je serai toujours votre fidelle sujet.

On m'a un peu allarmé pour ma *Sémiramis* du Nord ; mais les *Ninias* ne reparaisent que dans l'élégante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaisante sur la résurrection de son mari. C'est une dame unique ; elle se joue d'un empire de deux mille lieues, et fait mouvoir cette énorme machine aussi aisément qu'une autre femme fait tourner son rouet.

J'aurais bien voulu voir son conseil de législation, dans lequel elle rassemble des chrétiens de toute secte, des musulmans et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un est un jeune comte de *Schouvalof*, qui fait des vers français mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Versailles dans les beaux jours de *Louis XIV*. Vous seriez-vous douté, Monseigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg serait

une ville toute française? Si vous preniez parti pour le turc, ce serait attaquer votre patrie. 1774.

On prétend que vous voulez ressusciter les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer son héros, mais il ne faut pas l'ennuyer. V.

## L E T T R E . X C V .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGENAIRE de Ferney est malade, et ne peut écrire de sa main; le jeune *Vagnière* est malade, et ne peut prêter sa main à l'octogénaire; il emprunte donc une troisième main pour demander comment on se porte à Montpellier: il subsiste de l'espérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* fait, sans doute, que *Goëzmann* et *Beaumarchais* sont jugés, et que le public n'est point content. Le public, à la vérité, juge en dernier ressort; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. (\*)

(\*) Les juges restèrent assemblés depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il y eut de très-grands débats; enfin la rage l'emporta: M. de *Beaumarchais* fut

— La *Chalotais* obéit quand la maréchaussée le  
1774. traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante et  
quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat*, que la maréchaussée  
conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses  
péchés dans un couvent, elle n'a point obéi : elle  
a pris, pendant la nuit, un cheval de la maré-  
chaussée même, et s'est échappée au grand galop,  
en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte  
de diamans, et de l'autre la bride de son cheval.  
On croit que cette brave amazone se réfugie à  
Genève,

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix  
rouges dont M. de *Florian* a régalé Ferney ; mais  
madame *Denis*, plus gourmande que jamais, les  
a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les  
deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées  
avec elle au petit Ferney.

La poste part ; il faut finir cette lettre, et sou-  
haiter le prompt retour des deux aimables voya-  
geurs.

blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir  
à sa porte, l'inviter pour le lendemain à passer la journée  
chez lui ; il y laissa un billet finissant par ces mots : *Je*  
*veux que vous veniez demain ; nous sommes d'assez bonne*  
*maison pour donner l'exemple à la France de la manière*  
*dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous.* Trois  
jours après toute la cour s'était fait écrire chez lui. ( *Note*  
*du correspondant général de la société littéraire-typographique.* )

## L E T T R E X C V I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 de mars.

**J**ereçois, Monsieur, votre lettre du 22 de février: —  
 ma réponse ne peut partir que le 8 de mars. Si <sup>1774.</sup>  
 vous avez besoin de quelque argent pour votre  
 voyage, je ne doute pas que M. Rey ne vous en  
 fournisse sur ce simple billet: je connais son cœur.  
 J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un entier  
 dévouement, votre très-humble, etc.

*Voltaire*, gentilhomme ordinaire  
 de la chambre du roi.

Je promets rembourser sur le champ, par Ge-  
 nève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de  
*Morival*, pour son voyage. *Voltaire*.

J'ai envoyé au roi de Prusse la lettre que vous  
 me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a deux mois,  
 dans laquelle vous me marquiez tout le zèle qui  
 vous attache à son service, et toute votre recon-  
 naissance. Il ne me reste plus qu'à trouver autant  
 de bienveillance dans le cœur du magistrat de qui  
 seul dépend votre affaire qui est devenue la mienne.

## LETTRE XCVII.

A M. DE MAUPEOU.

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR,

1774. **L**ORSQUE je pris la liberté d'implorer votre suffrage dans le conseil des finances, en faveur de la colonie de Ferney, j'eus l'honneur de vous dire que je vous importunerais bientôt pour une affaire qui n'est pas indigne de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entièrement de vous; et vous avez rendu d'assez grands services à la couronne et à l'Etat, pour que le roi ait en vous la plus entière confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Prusse m'envoya, à la fin d'avril, un jeune officier né français, qui est lieutenant dans un régiment à Vésel; ce jeune homme est ce que j'ai jamais vu de plus sage et de plus circonspect. Vous serez étonné, Monseigneur, quand vous saurez que c'est ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-sept ans, fut condamné par contumace à l'horrible supplice que subit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez su que depuis, les esprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville

eut horreur de sa procédure, et relâcha tous les autres coaccusés. 1774.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla servir cadet dans un régiment prussien à Vésel. Le roi de Prusse a su qui il était; il a connu ses mœurs et son mérite; il lui a donné une sous-lieutenance, et ensuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de sa mère ayant été confisqué, son père en a demandé et obtenu la confiscation, dont il jouit, sans secourir son malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme se trouve, le roi de Prusse m'autorise, Monseigneur, à vous prier en son nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne suis point étonné que le roi de Prusse ne veuille point être compromis; je sens de plus qu'il me sied peut-être moins qu'à personne de solliciter une telle grâce dans une affaire qui, en son temps, effaroucha tant de gens respectés.

Pose tout remettre entre vous et le roi de Prusse; suivant ces mots de sa lettre de Potsdam, du 30 de juillet: *Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne fais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du sieur d'*Etallonde*, d'attendre tout de vos seules bontés, et de me taire.

Je n'écris à personne sur cette démarche. Si vous pouvez, Monseigneur, avoir la bonté de m'envoyer le parchemin scellé dont vous daignerez

— favoriser d'*Etallonde*, quand vous le jugerez à propos, ce sera une faveur aussi précieuse que secrète. dont je sentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai assez de sujets de publier ce que vous doit la France, sans y mêler indifféremment les obligations que je vous aurai.

## L E T T R E X C V I I I .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

A Ferney, le 16 de mars.

**B**IENHEUREUX ceux qui ont de la santé, s'ils sentent leur bonheur ! Tous nos voisins, et madame *Dupuits* et moi, nous sommes sur le grabat : chacun est damné dans ce monde à sa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment se porte le serin ? viendra-t-il nous voir au printemps ? restera-t-il dans la cage de M. *Lamure* ?

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon : M. *Vasselier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raison en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réussit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (\*)

La colonie prospère, mais moi je suis bien loin

(\*) Cet arrêt a été cassé d'une voix unanime, sous Louis XVI, par la grand'chambre et la tournelle assemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ses fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à son état de citoyen, fut porté par

de prospérer. Madame *Denis* sort en carrosse; elle va chez madame *Dupuits* et madame *Racle* qui font toutes deux grosses. Madame *Dupuits* souffre beaucoup; mais qui ne souffre pas, soit de corps, soit d'esprits? Ce monde-ci est une vallée de misère, comme vous savez. Le bonheur n'est qu'un rêve, et la douleur est réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y fais autre chose que me résigner et me dire que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du serin est bien grand pour le vieux malade.

## L E T T R E X C I X.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

**G**RAND merci, Monsieur, de vos nouvelles; mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme *la Fontaine*; il n'inventait pas ses contes, mais il avait un style à lui. Vous devez avoir reçu l'Histoire de l'Inde qui n'est pas un conte; vous devez avoir vu le Catéchisme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien

le peuple, de la grand'chambre à son carrosse, au milieu d'un concours d'applaudissemens, fondant en larmes, et presque étouffé par la foule. (*Note des éditeurs.*)

— dit. Je vous l'adresserai pourtant sous l'enveloppe  
1774. de votre général des dragons.

Mes respects à M. *Goëzmann*. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amusant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* signifiait justifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous pensiez savoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous savez sans doute que *hors de cour* veut dire : Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment soupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux parties. Il n'y a pas assez de preuves pour vous convaincre; mais vous restez *entaché*, comme disait *l'autre* (\*), et vous ne pouvez plus posséder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne fais pas encore bien précisément ce qu'il signifie: pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient; et en ce sens il est impossible de blâmer *Beaumarchais*. Il faut qu'il fasse jouer son *Barbier de Séville*, et qu'il rie en vous faisant rire. (†)

(\*) *L'Autre*: le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'*Aiguillon*, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans son honneur: il devint ministre six mois après.

(†) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* se montrait, on l'entourait et on l'applaudissait; que le lieutenant de police, qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit: *Je vous conseille, Monsieur, de ne vous montrer nulle part; ce qui se passe irrite bien des gens; ce n'est pas assez d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste.* (Notes des éditeurs.)

LETTRE

Quand à *la Chalotais*, je pleure. Pour vous, —  
 Monsieur, je vous aime de tout mon cœur, et je <sup>1774</sup>  
 suis pénétré de vos bontés pour moi.

## L E T T R E C.

A M. DE MAUPEOU.

MONSEIGNEUR,

**L** est dit, dans la vie de *Molière*, qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de son médecin, dont il n'avait jamais suivi les ordonnances. Je suis encore plus rebelle à celles de mon curé, mais je ne fais si j'obtiens pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monsieur le procureur général de Bourgogne vous envoie les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous dise ce que je fais des jésuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je suis naturalisé.

Notre province de Gex est de six lieues de long sur deux de large, située le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, et les Alpes de l'autre: pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps, dans ce désert, que des prêches, des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vastes provinces, fut possesseur au seizième siècle de la métairie du Jong, conquise auparavant par des chartreux, du pays de Vaud (lesquels n'existent plus) sur une

Corresp. générale. Tome XVII.

Q

— famille de paysans du même canton, éteinte ainsi  
1774. que tous les moines dans cette partie de la Suisse.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong, au duc de Savoie, et gardèrent le pays de Vaud, parce que le vin y est bien meilleur : ils gardèrent aussi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong resta au duc de Savoie.

*Henri IV*, comme vous le savez, Monseigneur, échangea le marquisat de Saluces pour la Bessè et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes presque tous huguenois jusqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres restèrent incultes, et ne sont même encore cultivées que par des savoyards.

On avait envoyé des jésuites dans le pays, dès l'an 1649, pour cultiver nos âmes ; et le cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes, leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'insolence de demander pour mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent assez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, Monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de six gentilshommes, tous frères au service du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en anticrèse, c'est-à-dire prêté à usure depuis long-temps. Nos missionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainsi, l'on vit la concorde établie entre les jésuites et les hérétiques. Les jésuites obtinrent, en 1757, des

lettres-patentes pour acheter ce bien ; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne : c'était le 1774<sup>1</sup> le révérend père *Fesse* qui conduisait cette négociation. On lui dit qu'il risquait beaucoup, que les six mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant l'argent pour lequel elle avait été antichrétée ; il répondit, dans un mémoire que j'ai vu qu'il ne craignait rien, et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je déposai l'argent qu'il fallait ; et ces gentilshommes, nommés MM. de *Craffi*, très-bons officiers, sont en possession de l'héritage de leurs pères. Le père *Fesse* est actuellement à Lyon ; il a changé son nom en *Fessi*, de peur qu'on ne prit ce nom pour des armes parlantes, attendu son énorme derrière.

Ce bien faisait partie du chef-lieu des jésuites ; ce chef-lieu s'appelle *Ornex*. Toutes les acquisitions faites par les jésuites l'entourent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente, distraction faite des terres rendues à MM. de *Craffi*. La ferme du *Jong*, donnée par le roi aux jésuites, peut valoir annuellement six cents livres ; elle est administrée par un procureur de *Gex*, nommé *Martin*, qui en rend compte au parlement de *Dijon*. Nous faisons le revenu du *Jong*, dans le procès en faveur des orphelins contre les jésuites ; nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal, fait à condition d'édifier les huguenots. Elle est voisine de *Ferney*. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie assez nombreuse, et des manufactures dans cette paroisse ; le curé a besoin d'un vicaire.

— Nos curés, comme je crois avoir eu l'honneur de  
 1774. vous le dire, n'ont point de casuel, de peur que  
 les hérétiques ne les accusent de vendre les choses  
 saintes; et si mon curé obtenait la ferme, il édi-  
 fierait les hérétiques et ses ouailles.

Si par hasard la ferme du Jong était affectée au  
 paiement des créanciers des jésuites, je ne demande  
 rien pour mon curé; je vous demande seulement  
 pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de  
 mon pays et du père *Fesse*.

## L E T T R E C I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade, Monsieur, est en-  
 chanté de vos bontés et de vos lettres, autant il  
 est affligé de votre incrédulité: c'est très-sérieuse-  
 ment que je vous le dis. Toute la cour de Russie  
 me saurait assurément très-mauvais gré, si j'avais  
 eu l'impudence de mettre un ouvrage, un peu  
 licencieux et un peu téméraire, sous le nom d'un  
 chambellan de l'impératrice, et d'un président de  
 la législation. Je serais de plus un faquin très-  
 méprisable, si je m'étais loué moi-même dans  
 cette pièce qu'on m'attribue. Ne me faites pas  
 passer, je vous en prie, pour un mal-honnête  
 homme et pour un ridicule; je ne fais de ces  
 deux réputations laquelle est la plus cruelle. Ne

me citez point M. d'*Adhémar* ; il y a très-grande apparence qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de *Schouvalof* eût fait son *Épître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorsque l'autre comte de *Schouvalof*, son oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer sur le champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce sont des faits qu'il vous fera aisé de constater avec lui, quand vous le verrez chez madame du *Desfant* où il va quelquefois.

J'avoue qu'il y a quelque ressemblance entre mon style est celui du jeune poète russe. Il s'exprime très-clairement, et ne court point après l'esprit : ce sont mes seules bonnes qualités. J'ai fait des disciples en Prusse et à Pétersbourg, et mes ennemis sont à Paris.

*Catherine II* me mandait, il n'y a pas long-temps, qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France, celui des beaux esprits et le mien ; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens, dans ma juste colère, de faire imprimer à Genève une édition de l'*Épître à Ninon*. Je vous l'envoie, en vous protestant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le médecin suisse avec M. le duc de *Choiseul* ; je ne le crois point. Je puis vous certifier, par de très-tristes exemples, que ce médecin des urines n'est pas digne de voir les conduits de l'urine de madame de *Brionne*, et que c'est le plus plat charlatan qui

— existe ; mais c'est assez qu'il tienne cabaret au haut  
1774. d'une montagne , pour qu'on aille le consulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte et mal  
recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on soit curieux de  
vous lire ; mais quand vous voudrez me faire cette  
faveur , ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez  
*Marin quès-à-co* qui me fait tout tenir sûrement.

## L E T T R E C I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

M O N cher ange , je vous avais d'abord envoyé  
quelques Pégases par l'*hippopotame* ; mais je n'ai  
point eu de nouvelle de ce *cheval marin* , quoique  
j'aye caressé son poitrail : je n'ai pas même eu de  
réponse de lui depuis quinze jours ; je ne sais s'il est  
au fond de la mer. Tous mes Pégases que je lui  
avais envoyés sont probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade ; et quoique je  
m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers , je  
n'en souffle pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démas-  
quer , dans les notes de Pégase , ce scélérat d'abbé  
*Sabotier* qui , après avoir commenté *Spinosa* , a l'in-  
solence d'accuser d'irréligion tant d'honnêtes gens ,  
et qui , ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont*  
aurai été honteux de faire dans un mauvais lieu ,

ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poésie. Ce petit monstre est, dit-on, le favori de l'évêque *Jean George de Pompignan*; il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer *Pégase* que le monter.

Portez vous bien, mon cher ange, vous et madame d'*Argental*; jouissez d'une vie honorée et tranquille; pour moi, je me meurs entre mes montagnes. V.

## L E T T R E C I I I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

LE vieux malade ne peut écrire ni de sa main, ni de celle de son scribe qui est malade aussi; il se sert d'une main étrangère pour vous dire, monsieur le Marquis, que vous devenez l'homme le plus nécessaire à la France. Vous avez su tirer *aurum ex stercore Condamini*. Votre ministère de secrétaire fera une grande époque dans la nation.

Je vois, dans tout ce que vous faites, toutes les fleurs de l'esprit, et tous les fruits de la philosophie: c'est la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites est bien au-dessus des

— honneurs obscurs de quelque légion. Tout le monde  
 1774. convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortalise personne ; et je puis vous assurer que vos éloges de l'académie des sciences éterniseront l'académie et le secrétaire. Il n'y a qu'une chose de fâcheuse , c'est que le public souhaitera qu'il meure un académicien chaque semaine, pour vous en entendre parler.

Je voudrais que le clergé eût un secrétaire comme vous, et que vous puissiez, en enterrant tous les prêtres, faire leur oraison funèbre, et enseigner aux hommes la raison qu'on est fort loin de leur enseigner. Vous rendez bien des services importants à cette malheureuse raison. Je vous en remercie de tout mon cœur, comme attaché passionnément à vous et à elle.

## L E T T R E C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE chose qui soit arrivé et qui arrive, je ne veux pas mourir sans avoir la consolation d'avoir revu mes anges. Il n'y a que ma malheureuse santé qui puisse m'empêcher de faire un petit tour à Paris. Je n'ai affaire à aucun secrétaire d'Etat ; je ne suis point de l'ancien parlement. Il y avait une petite tracasserie entre le défunt et moi, tracasserie ignorée de la plus grande partie du public,

tracasserie

tracasserie verbale , tracasserie qui ne laisse nulle trace après elle. Il me paraît que je suis un malade 1774. qui peut prendre l'air par-tout, sans ordonnance des médecins.

Cependant je voudrais que la chose fût très-secrète. Je pense qu'il est aisé de se cacher dans la foule. Il y aura tant de grandes cérémonies, tant de grandes tracasseries, que personne ne s'avisera de songer à la mienne.

En un mot, il serait trop ridicule que *Jean-Jacques*, le génevois, eût la permission de se promener dans la cour de l'archevêché, que *Fréron* pût aller voir jouer l'Ecossoise, et moi que je ne pusse aller ni à la messe ni aux spectacles dans la ville où je suis né. Tout ce qui me fâche, c'est l'injustice de celui qui règne à Chanteloup, et qui doit régner bientôt dans Versailles. Non-seulement je ne lui ai jamais manqué, mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la reconnaissance la plus inaltérable. Devait-il me savoir mauvais gré d'avoir haï cordialement les assassins du chevalier de *La Barre* et les ennemis de la couronne? cette injustice, encore une fois, me désespère. J'ai quatre-vingts ans; mais je suis avec M. de *Chanteloup* comme un amant de dix-huit ans quitté par sa maîtresse.

Quand vous jugerez à propos, mon cher ange, d'engager, de forcer votre ami et votre voisin, M. de *Praslin*, à représenter mon innocence, vous me rendrez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà courir de l'ancien parlement qu'on rappelle, de

— monsieur le chancelier qu'on renvoie : je n'en crois  
1774. pas un mot. Tout ce que je fais, c'est que je suis  
devot à mes anges.

## L E T T R E C V.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

**L**A première chose, Monsieur, qui me vint dans la tête quand le roi eut la petite vérole, c'est que la famille royale et tout Versailles allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum totus componitur orbis*. Cette maudite peste arabique a cela de particulier qu'elle se communique non-seulement par le tact et par l'air, mais encore par l'imagination. Il aurait fallu commencer par imiter M. le duc d'Orléans ; il faudrait donner la petite vérole à tout le monde, pour sauver tout le monde.

Vous devez sans doute mener une vie bien triste (\*); mais plus elle est sombre, plus vous avez besoin de *Gluck*, et nous aussi.

Nous sommes tous *Gluck* à Ferney, Monsieur; nous sommes aussi *Arnould*; nous sommes encore plus *Delisle*; et, pour vous en convaincre, nous avons sauvé un pauvre diable de moine défroqué qui osait porter votre nom. A l'égard de mademoiselle *Arnould* qui chante si bien, *que de grâces!*

(\*) A Choisi où *Mesdames* avaient toutes trois la petite vérole.

que de beauté ! Nous sentons bien qu'on peut lui reprocher un petit manque de modestie, et qu'il n'est pas honnête de chanter ainsi ses louanges. Elle se tirera de cette critique, comme elle pourra. Pour madame du *Deffant*, nous ne lui pardonnons pas de s'être ennuyée à cette musique. 1774

On nous envoie des tas de nouvelles dont nous ne croyons rien ; nous doutons, et nous attendons.

La proposition que vous me faites d'acheter toute la cargaison de *Pompignan* (\*) est d'un grand calculateur, mais je trouve encore mieux mon compte dans l'Inde, où nous nous sommes avisés, quelques génevois et moi, d'envoyer un vaisseau. Ce vaisseau a péri à son arrivée en France, tant notre marine est toujours malheureuse ; et malgré cela, nous n'y avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans l'autre monde, chargez-moi d'y vendre votre part du *Pompignan*, car il n'y aurait pas de l'eau à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (†) dont vous me parlez veut rester dans sa ferme : en ce cas, il a raison, car tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre, éloigné de cent lieues, devait favoriser s'il y avait ou non des charançons qui gâtoient ses blés. Cela m'a fait une peine extrême, et je ne m'en consolerai point : il faut pourtant se consoler.

(\*) On la proposait au rabais.

(†) M. le duc de *Choiseul*.

— On dit que la nation se prépare à être fort  
 1774+ sérieuse et fort sage : elle y aura de la peine ; ce  
 n'est pas là de ces choses où il n'y a que le pre-  
 mier pas qui coûte.

## L E T T R E C V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monseigneur sera dans son royaume  
 d'Aquitaine, ou dans sa province de Richelieu, ou  
 dans son pavillon des fées, il n'a qu'à me dire,  
 lève-toi et marche, mon cadavre lui obéira. Je suis  
 dans un état pitoyable; il n'importe. Je ne pourrai  
 jamais avoir l'honneur de manger en public à sa  
 table. Ma décrépitude et mes infirmités ne me la  
 permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous  
 daigniez m'accueillir en particulier. Je suis très-sourd,  
 et on dit que mon héros est un peu dur d'oreilles.  
 N'importe, encore une fois. Je serai consolé et  
 j'oublierai ma misère pour m'occuper de votre  
 gloire et pour être témoin que vous êtes un vrai  
 philosophe. C'est par-là qu'il faut finir. Je vous ai  
 déjà dit que votre duc d'Epéron ne l'était pas, et  
 que c'était en tout sens un homme infiniment infé-  
 rieur à vous. C'est ce que je vous prouverai quand  
 il vous plaira.

Songez, quoique vous ne foyez pas à beaucoup  
 près si vieux que moi, que vous avez vu six géné-

rations, en comptant *Louis XIV*, et que pendant ces six générations vous avez toujours eu une carrière brillante. Cette seule idée est un excellent appui de la philosophie. Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean Causeur*, qui vient de mourir en Bretagne, que jamais je ne risquerais de vous envoyer des Pégases et autres fadaïses de chétive littérature. Mais je vous envoie hardiment une petite oraison funèbre de *Louis XV*, composée par un académicien de province nommé *Chambon*. Vous n'y trouverez aucun de ces lieux communs, et rien de ces déclamations dont le public est tant rebattu; mais vous y verrez de la vérité. Elle est bien étonnée, cette vérité de se trouver dans une oraison funèbre, et elle fera encore plus étonnée de ne pas déplaire. Remarquez, je vous en prie, qu'un seul académicien fit l'éloge du feu roi pendant sa vie, et que c'est un académicien qui le premier l'a loué publiquement après sa mort. Les louanges sont un peu restreintes. Il n'y a que celles-là de vraies.

Ce modéré panégyriste n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque, tout sera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles circonstances le grand chambellan disait: Messieurs, le roi est mort, songez à vous pourvoir. On y songeait assez sans qu'il le dit. Pour moi, Monseigneur, je ne songe qu'à vous être attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

## L E T T R E C V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

1774. **M**ON cher ange, l'esprit est prompt, et la chair est faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds feraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite; car je suis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'est une destinée bien funeste que je puisse et que je ne puisse pas vous venir voir; mais j'espère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il est vrai que je suis un peu sourd, un peu aveugle, un peu impotent; le tout est surmonté de trois à quatre infirmités abominables; mais rien ne m'ôte l'espérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me reste. Je ne fais si *la Borde* conserve encore ce trésor; il se flattait de faire jouer sa *Pandore*, lorsqu'il a été écrasé par *Gluck*, et par la mort de son protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'espérance la plus juste de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et vous n'avez aucun desmaux qui sont sortis de la boîte. Votre lot est un des plus heureux, votre félicité me sert de consolation.

J'écris à *Papillon* philosophe (\*), qui est un —  
 phénix en amitié. Je me mets aux pieds de madame <sup>1774.</sup>  
*Argental*. Je ne doute pas que vous ne voyez  
 souvent M. le duc de *Praslin*; et comme je le  
 crois plus juste que son cousin, je vous supplie de  
 vouloir bien, dans l'occasion, lui parler de mon  
 attachement inviolable. V.

## L E T T R E C V I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DÉFFANT.

25 de juin.

**J**E vous ai fait des infidélités, Madame, en faveur  
 de M. *Delisle*; mais aussi il me faisait mille agaceries,  
 quand vous me traitiez avec indifférence. Il me par-  
 lait de vous, et vous ne m'en disiez mot. Il m'ap-  
 prenait que vous aviez été à l'opéra d'Iphigénie, et  
 que vous aviez trouvé les vers, le récitatif, les  
 ariettes, la symphonie, les décorations même détes-  
 tables. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru  
 très-bons à ma nièce, grande musicienne; mais,  
 comme l'accompagnement manquait, j'ai persisté  
 à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-dessus du  
 quatrième acte de Roland, et du cinquième acte  
 d'Armide. Je suis toujours pour le siècle de *Louis*

(\*) Madame de *Saint-Julien*.

— XIV, malgré tout le mérite du siècle de *Louis XV*  
1774. et de *Louis XVI*.

Enfin, madame, vous vous humanisez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fournissez matière à écrire, vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie, et je voudrais bien savoir de qui ils sont. Je ne suis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton, et rien n'est plus rare.

J'ai su que M. le duc de *Choiseul* était revenu à Paris en triomphateur, et qu'il était reparti en philosophe. Je lui battis des mains avec le peuple, et je ne le trouve pas moins injuste envers moi.

Je persiste dans ma haine contre les assassins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*; et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injustices, auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui serai toujours attaché, fût-il exilé, ou fût-il souverain. Je serai pénétré de reconnaissance pour lui; je le regarderai comme un génie supérieur: mais je ne lui pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il est tombé sur mon compte.

Pour vous, Madame, je vous pardonne de ne m'avoir jamais instruit de rien, et d'avoir voulu que je vous écrivisse de mon désert où j'ignorais tout ce qui se passait dans le monde. Vous m'écriviez quelquefois quatre mots cachetés du grand sceau de vos armes, au lieu de me mettre au fait, et de cacheter avec une tête.

M. *Delisle* a eu plus de compassion que vous;

cependant je ne vous ai point abandonnée. Je —  
 vous ai fait parvenir de plates vérités en vers et 1774.  
 en prose, quand il m'en est tombé entre le mains,  
 et je vous en enverrai tout autant qu'il m'en  
 viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des grands  
 tourbillons qui vous entourent; et moi je vous  
 écrirai tout ce que je saurai dans ma solitude. Vous  
 voyez, Madame, que je suis de meilleure compo-  
 sition que vous, et cependant c'est vous qui vous  
 plaignez.

## L E T T R E C I X.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

1 de juillet.

**I**L vaut cent mille fois mieux, Monsieur, être à  
 Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de  
 Ferney, que vous avez ragaillardi par vos lettres,  
 achèvera tout doucement sa petite carrière à Fer-  
 ney, quoiqu'on le presse de venir badauder à Paris.  
 Il serait fort aise d'entendre l'Iphigénie de *Gluck*;  
 mais il n'est pas homme à faire cent lieues pour  
 des doubles croches: et il craint plus les fots pro-  
 pos, les tracasseries, les inutilités, la perte du  
 temps, qu'il n'aime la musique.

Quand vous serez dans ce vaste tourbillon, vos  
 lettres me tiendront lieu de tous les plaisirs qu'on  
 cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux  
 ses sottises par vos yeux que par les miens qui

— font très affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-  
1774. moi de Paris, et je renonce à Paris.

Vous savez que ce n'est que par vous que j'ai été instruit de l'état des choses. Je fais un peu l'Histoire de France, mais je ne savais rien du temps présent. J'étais assez instruit que l'ancien parlement, tuteur des rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ses pupilles, qu'il avait fait brûler en place de Grève la maréchale d'*Ancre* comme forcière, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier ministre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatrefous*, *Quatrehommes*, etc. chassèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et son petit frère, et leur pauvre mère. Je savais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ses faits dans le Siècle de *Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *messieurs*; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'est pas de DIEU dont je parle; c'est de l'homme qui a détruit *messieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la justice. Je ne lui ai jamais rien demandé.

Il n'y a qu'un seul homme en France à qui j'aie jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conserverai, vif ou mort, une reconnaissance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours pensé de même; et, s'il

en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui —  
pardonner. 1774.

Je vous demande pardon de vous parler de tout cela; mais j'ai le cœur plein, il faut que je déboude.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris, parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit; et j'attendrai, pour avoir des notions justes, que vous soyez dans ce pays-là. Si j'avais le malheur d'être roi, j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre; car vous êtes le seul qui me disiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire, ne me mandent que des bagatelles, ou des bruits populaires, ou des contradictions.

## L E T T R E C X.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

**J**E suis coupable envers vous, Monsieur, et d'autant plus coupable que, pensant absolument comme vous, je devais vous faire sur le champ mes remerciemens, et vous envoyer ma profession de foi.

Oui, Monsieur, j'aime mieux le Tartufe et le Misanthrope que les comédies nouvelles. Oui, j'ose préférer Racine à nos drames, et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'est pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je pense ainsi, car j'avais le même mauvais goût à quinze, et probablement

je mourrai dans mon péché. Je vois que, chez  
 1774 toutes les nations du monde, les beaux arts n'ont  
 qu'un temps de perfection; et après le siècle du  
 génie, tout dégénère à force d'esprit.

Je vous fais un très-grand gré de combattre en  
 faveur du bon goût; mais vous ne ramènerez pas  
 au vin de Bourgogne des gens blasés qui s'enivrent  
 de mauvaise eau-de-vie. Ceci soit dit entre nous;  
 car il ne faut pas fâcher les ivrognes: ils n'enten-  
 dent ni raison, ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle  
*le Vindictif*; mais il n'y avait qu'à jouer Atrée,  
 c'est le plus grand vindictif qu'on ait jamais connu.

Amusez-vous de ce qu'on vous donnera; le bon  
 temps est passé, le meilleur vin est bu. Vous savez  
 sans doute que dans l'Évangile on donnait toujours  
 le plus mauvais vin au dèsert.

Pardonnez-moi, encore une fois, Monsieur, de  
 vous écrire si tard. Je suis le plus négligeant des  
 hommes. J'égare tous mes papiers; je suis comme  
 le siècle, je ne fais ce que je fais: mais je fais bien  
 ce que je dis en vous renouvelant tous les senti-  
 mens de ma très-respectueuse estime.

*Le vieux malade V.*

## LETTRE CXI.

A M. LE COMTE CAMPI, à Modène.

MONSIEUR,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous  
 m'avez honoré me sont parvenues, heureusement

pour moi , dans un temps où je peux encore lire ;  
 car lorsque l'hiver approche , avec ses neiges , mes  
 yeux de quatre-vingts ans me refusent le service. 1774.  
 Agréez mes remerciemens ; vous devez avoir reçu  
 ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie est conduite avec un grand art ,  
 et votre épisode d'Idolea me paraît supérieure à  
 l'Aricie de l'admirable Racine ; mais ce qui est plus  
 essentiel , votre pièce intéresse et fait couler des  
 larmes. Une intrigue vraisemblable et bien suivie  
 fait approuver ; le sentiment seul se rend maître  
 du cœur ;

*Et quæcunque volent animum auditoris agunt.*

Vous avez très-heureusement imité Ovide dans les  
 excuses que *Biblis* , amoureuse de son frère , cher-  
 che auprès des Dieux.

*Di melius , Di nempe suas habuere sorores ,  
 Sic Saturnus Opem junctam sibi sanguine duxit ,  
 Oceanus Thetin , Junonem rector Olympi :  
 Sunt Superis sua jura.*

Si *Biblis* avait été juive , elle aurait pu appor-  
 ter l'exemple de *Sara* , qui était la sœur d'*Abraham* ,  
 son mari , à ce qu'elle dit. Elle se ferait fondée  
 sur le discours de *Thamar* , qui dit à son frère  
*Amnon* : demandez-moi en mariage à mon père ;  
 il ne vous refusera pas. Si elle avait été italienne ,  
 elle aurait pu implorer votre proverbe : *La cugina  
 non mancare , la sorella sì.*

Mais la tragédie veut des passions , des remords

— et des catastrophes sanglantes; c'est en quoi, Monsieur, vous avez très-bien réussi. Je ne suis point surpris du nombre des sonnets faits à votre louange; ce sont des fleurs qu'on jette par-tout sur votre passage. Pour nous autres français, quand nous nous amusons à faire des tragédies, nous ne recueillons guère que des chardons: nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourrissent, et en offrent à quiconque réussit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, Monsieur, etc.

## L E T T R E C X I I.

A U M Ê M E.

A Ferney, le 8 de juillet.

*Nardi parvus onix eliciet cadum.*

**L**E Dialogue de Pégase et du Vieillard m'a valu une lettre de vous, que je proposerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raison et de goût. Il est d'une belle ame et d'un esprit juste de sentir de l'horreur et du mépris pour ce discours que *Photin* tient à *Ptolomé* dans *la Pharsale*, et que *Corneille* a si malheureusement imité dans sa tragédie de *Pompée*, si remplie de grandes beautés et de défauts insupportables.

*Lucain* tombe d'abord dans une faute, dans une contradiction que *Corneille* ne s'est point permise, c'est de dire que *Ptolomé* est un enfant plein d'in-

nocence : *Puer est, innocua est atos*; et de dire, —  
quelques vers après, que *Photin* conseilla l'assassinat 1774.  
de *Pompée* en homme qui savait flatter des pervers,  
et qui connaissait les tyrans :

*At melior suadere malis et nosse tyrannos,  
Ausus Pompeium letho damnare Photinus.*

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le *Photin* de *Corneille* débite plus de maximes de scélératesse que celui de *Lucain*; maximes cent fois plus dangereuses, quand elles sont récitées devant des princes avec toute la pompe et toute l'illusion du théâtre, que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

Je ne m'en dédis point; je ne connais rien de si affreux que ces vers :

Le droit des rois consiste à ne rien épargner;  
La timide équité détruit l'art de régner.  
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;  
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout entreindre,  
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
Et voler sans scrupule au crime qui le fert.

Vous avez vu très-judicieusement, Monsieur, que non-seulement ces maximes sont exécrables, et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles sont absurdes dans la circonstance où elles sont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois*; il est question de savoir si on recevra *Pompée*, ou si on le livrera à *César*. Il faut plaire au vainqueur; ce n'est pas là un droit des rois.

— Ptolomée est un vassal qui craint d'offenser César son maître.  
1774.

J'ai exprimé sans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie, qui font frémir l'honnêteté et le sens commun. J'ai dit, et j'ai dû dire combien sont horribles à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre:

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux. . . .  
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable. . . .  
Le crime n'est forfait que pour les malheureux. . . .  
Oui, lorsque de nos soins la justice est l'objet,  
Elle y doit emprunter le secours du forfait.

On ne peut dire plus mal des choses plus odieuses; cependant il y a des gens d'assez mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve un défenseur, et point de bonne qui n'ait un adversaire; mais à la longue le vrai l'emporte, sur-tout quand il est soutenu par des esprits tels que le vôtre.

Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens que ces scélérats de comédies qui parlent toujours de *crime*; qui crient que le *crime* est héroïque, que la *vengeance est divine*, qu'on s'immortalise par des *crimes*; rien n'est plus fade aussi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'est un grand art dans Racine que Néron ne dit jamais qu'il aime le *crime*, et que Judic ne se vante point d'être vertueuse.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de  
vous

vous dire des choses que vous paraîtz favoir mieux  
que moi. — — 1774.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E C X I I I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 10 de juillet.

J'AI oublié, Monsieur, de vous répondre sur le chapitre du *roué* (\*) ou *rouable* que vous croyez être à Lausanne, et y avoir pris votre nom. Il est vrai qu'il y avait un *roué* surnommé *Delille*. C'était un moine défroqué qui avait enlevé une fort jolie fille. Ses supérieurs couraient après lui pour le faire brûler : nous avons envoyé le moine et sa demoiselle en Russie.

L'autre moine dont vous me parlez, ou l'autre *roué*, comme il vous plaira, a passé quelque temps à Vévay sur le chemin du Vallais. On le dit à présent en Italie. Voilà tout ce que je fais des anciens seigneurs de la cour.

Il me semble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux, gais et aimables. M. le duc d'Orléans donnait, il y a quelques années, des fêtes charmantes, et jouait parfaitement

(\*) *Du Barri*, surnommé *le roué* : on disait à Paris qu'après la mort de *Louis XV*, il s'était réfugié en Suisse, sous le nom de *Delille* qu'il aurait pu porter à cause de la terre de l'île Jourdain qu'il avait excroquée, et que l'abbé *Terrai* lui exeroqua dès que *Louis XV* fut mort.

Corresp. générale. Tome XVII. S

1774 la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades; il était célèbre pour ses bons mots. Tout cela est plus agréable que de se déchirer les oreilles pour savoir si les assassins des *Calas* et des *la Barre* achèteront encore ou non le droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monsieur, de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières*; j'aime les bons vers autant que monsieur le comte de *Provence* à qui je fais bon gré d'ailleurs de faire renaitre le temps des anciens troubadours.

Il me semble que je ne vous ai point assez dit combien je suis charmé de ces deux vers:

Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,  
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor!

Si ces deux vers ne sont pas de vous, il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi, nous souhaitons passionnément que votre régiment aille incessamment sur notre frontière.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déserts, nous a chanté des morceaux d'*Iphigénie* et d'*Orphée*, qui nous ont fait un extrême plaisir.

## L E T T R E C X I V.

A M. S U A R D,

*Sur son discours de réception à l'académie française,  
dont le sujet est l'éloge de la philosophie.*

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monsieur, plus d'un remerciement à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard, sur le bord de son tombeau, contre la sainte cabale qui ameute les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers sa dernière heure.

Je vous dois cent fois plus de reconnaissance, et la saine partie de l'académie, et la saine partie du public, en auront autant que moi pour votre très-étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier exemple, pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception sera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénelon* condamné par un arrêt du conseil, et votre discours (condamné sans doute par le recteur *Cogé*), que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité. Il est vrai qu'elle est accompagnée d'une grande sa-

— gesse. Vous vous êtes couvert de l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire sur ceux qui ont eu le malheur de retarder votre réception ; j'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant ; il faudra bien qu'ils pensent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte ; il faudra jeter dans le feu presque tous les discours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en style académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philosophie, et je commence à croire que je mourrai content. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophie dans la langue française ; supprimez le nom d'hypocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui le sont encore en rougissent, et qu'ils prennent les livrées de la raison, pour oser paraître devant les honnêtes gens.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je voudrais vous embrasser vous et vos amis.

## L E T T R E C X V.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

J E suis confus, Monsieur, et pénétré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon cœur est si sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercur* de juillet; c'est qu'en effet rien n'est plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers de la littérature, à cette canaille qui, en barbouillant du papier pour vivre, ose avoir de l'amour-propre, et qui juge, avec tant d'insolence, de ce qu'elle n'entend pas. Il est juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les *Barmécides* de M. de la *Harpe*. Il est le seul qui approche du style de *Racine*, et même d'assez près; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut *Racine*. Dieu veuille qu'il trouve un *Louis XIV!* j'ai peur qu'il ne rencontre que des *Pradons*. Il a de plus un grand malheur, c'est d'être né dans un siècle dégoûté, qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne fait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

— Les hommes du génie peuvent dire, dans ce  
1774. temps, qu'ils sont nés mal à propos. Ce n'est pas  
pour vous que je parle, ni pour d'*Alenbert*; car  
vous êtes nés tous deux pour honorer votre fiècle,  
et pour nous défaire de la multitude d'insectes qui  
bourdonnent et qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte qui a voulu ressus-  
citer le procès de *M. de Morangiés*, ait été écrasé  
par la commission du conseil; cet insecte était dan-  
gereux: il donnait au mensonge l'air de la vérité.  
J'ai lu une moitié de son mémoire qu'on m'a en-  
voyée: il faut que le rapporteur du conseil ait un  
esprit bien fin et bien juste, pour avoir démêlé  
toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce  
fourmille. Il me semble que *M. de Sartine* est très-  
outragé dans ce mémoire, sous le nom général de  
*la police*. Je ne fais rien de plus punissable.

On me console en m'assurant que les assassins  
du chevalier de *la Barra* ne reviendront point pour  
être nos tyrans, en faisant semblant d'être les pro-  
tecteurs du pauvre peuple qui n'est que le sot  
peuple.

On parle de prochains changemens dans le minis-  
tère; mais il est dit dans la Sainte Écriture: *Nolite  
audire prophetas.*

Adieu, Monsieur; conservez-moi des bontés qui  
font la consolation de ma vie.

## LETTRE CXVI.

A - M. DE POMARET.

26 de juillet.

C'ÉTAIT, Monsieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient assemblés extraordinairement le 4 de mai dans son diocèse, et avaient transgressé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la santé de *Louis XV*, défera ce crime à *Louis XVI*. 1774.

Je donnai part à quelques-uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, possesseur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il est gouverné par une demi-douzaine de jésuites qui ne sont pas aussi riches que lui, mais qui sont aussi saints et aussi sages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, est aujourd'hui à *Ferney*. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'espère que, dans sept ou huit cents ans, les hommes ne se persécuteront plus pour savoir : *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.*



## LETTRE CXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

— J'AI n'ai point de thème aujourd'hui, Madame ;  
 1774 j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous  
 dire. Quand je vous aurai souhaité un bon estomac, de la dissipation et de l'amusement, il en résulera seulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau conseiller qui n'osait *copiner* avant que ses anciens *copinassent*, est un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de *Choiseul* fût née.

J'ai un neveu qui est gros comme un muid, et qui est doyen des conseillers-clerks du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de sa compagnie. L'ancienne n'était guère plus savante, et était certainement plus tracassière. Si vous vous faites lire l'histoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours ressembler au parlement d'Angleterre.

C'est précisément comme si un de nos consuls se croyait consul romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes; c'est ce qui m'a fait souhaiter que la  
 satire

fatire de *Boileau* sur les équivoques fut un peu  
meilleure. 1774.

Il me paraît que, vous autres Parisiens, vous allez voir une grande et paisible révolution dans votre gouvernement et dans votre musique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français.

*M. Delisle* va à son régiment, et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curiosité. Il me donnait des thèmes toutes les semaines; il égayait le sérieux de ma vie, car je suis très-sérieux: je fais mes moissons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire: voilà des occupations graves.

Portez-vous bien, Madame; ayez du plaisir, si vous pouvez: cela est bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous suis attaché depuis bien long-temps; mais à quoi cela sert-il? Je vous suis inutile, je suis vieux, je vais mourir. Adieu, Madame; je vous aime comme si j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

JE ne suis pas surpris que mon héros ne m'ait pas donné ses ordres; je me suis bien douté que ma petite demi-dormeuse, que j'appelle ma commode,

T. 95. *Corresp. générale.* Tome XVII. T

— et que j'avais fait faire exprès dans mon village ,  
1774 me serait inutile, sur-tout quand j'ai su qu'un  
voyageur très-connu de mon héros était en Suisse.  
J'ai conclu que le ciel s'opposait à mon voyage  
de Bordeaux, et qu'il fallait que je mourusse dans  
mon trou.

O destinée ! destinée ! Les Turcs ont bien raison  
de croire à la fatalité. Cependant mon héros, à  
ce qu'il me semble, a toujours maîtrisé assez cette  
destinée; et s'est toujours noblement tiré d'affaire.  
Que dire et que faire contre un homme qui a servi  
l'Etat soixante ans, et qui commença par être  
blessé au siège de Fribourg, si long-temps avant  
que la famille royale fût née? Ceux qui pourraient  
être jaloux de vous, ont-ils pris Mahon? ont-ils  
fait passer l'armée anglaise sous les Fourches-Cau-  
dines? etc. etc.

Donc j'ai dit en moi-même : Il continuera à  
regner dans l'Aquitaine, sans y lire même les vers  
orduriers du poëte *Aufone*, natif de Bordeaux, et  
consul romain : il y aura une meilleure troupe de  
comédiens qu'à Paris ; il se réjouira et il sera honoré.  
Il me semble qu'il y a des hommes qui ont acquis  
une telle considération que la fortune ne peut leur  
faire aucun mal. Le nombre en est petit, et mon  
héros est assurément de ce nombre. Il m'aurait été  
bien doux de lui faire ma cour : j'en suis très-  
indigne, je l'avoue. Je ne suis plus fait que pour être  
enterré. Vivez aussi long-temps qu'un doyen des  
maréchaux de France, qu'un doyen de l'académie,  
un marguillier de paroisse peut vivre. Réglez dans

votre ciel de Bordeaux. Les orages ne peuvent se former que sous vos pieds. On va chanter des *De profundis* à Saint-Denis ; mais on se souviendra toujours que vous avez fait chanter des *Te Deum* à Notre-Dame.

Agréez mes très-tendres respects. V.

## LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguste.

**M**ON cher ange, je vous écris de mon lit, c'est le pupitre des gens de quatre-vingts ans ; c'est pour vous dire que je ne suis point surpris que madame d'Argental se fasse porter, et que monsieur votre frère ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit éprouver au bord de la Seine, comme du lac de Genève, peuvent fort bien déranger le pouls et ôter les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont la seule idée me faisait sauter de joie. Quatre-vingts années de maladies presque continuelles ne permettent guère de se mettre en route dans la zone torride, et au mois d'octobre je serai dans la zone glaciale. Vous jugerez si je suis impotent, quand vous saurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Lois de Minos, et que je n'ai pu m'y transporter. On me dit que cette rapsodie a été merveilleusement accueillie par des gens qui ne connaissaient autrefois que les psaumes de Marot, et qui

1774. — passent aujourd'hui pour n'être savans que dans l'art de compter ; mais depuis qu'ils ont profité des manœuvres de votre ministère des finances, au point de se faire six ou sept millions de rentes sur le roi, ils se sont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de justice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus sage du monde, que le roi de Prusse m'a confié depuis quatre mois. Il serait triste qu'un homme qui lui appartient restât condamné à avoir la main droite coupée, la langue arrachée, à être roué et brûlé pour n'avoir pas salué, chapeau bas, une procession de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le sacre qui est le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt, et que l'affaire soit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien, je renverrai l'officier à son maître qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque espérance, s'il est vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui disaient que M. Turgot est encyclopédiste : *Il est honnête homme, et cela me suffit.* Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille, elles manifestent une ame juste et ferme.

Je souhaite que les Deux Reines de Dorat réussissent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de collège, intitulée *Sophonie*, et de n'avoir pu en soutenir la lecture. Je n'ai point su le nom de l'auteur. Dieu me préserve de songer à faire l'*Histoire des Papes*, à moins qu'on ne m'assure vingt ans de vie

pour courir sur la barque de *St Pierre*, depuis ce renégat jusqu'au prudent *Ganganelli*, Quelle imagination! moi l'*Histoire des Papes*! à mon âge! 1774.

Je pense bien comme vous sur *Armide* et sur le quatrième acte de *Roland*; mais tant de gens disent que cette musique est du plain-chant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté surmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de musique, que je n'ose me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à *Louis XIV* et au roi de Prusse.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoie des vents frais qui rendent des forces à madame d'*Argental* et à M. de *Pont-de-Vesles*. V.

## L E T T R E C X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'auguste.

AH! cette fois-ci, j'ai un thème; et mon thème; Madame, est la révolution en ministres et en musique. Je ne suis ni marin ni musicien. Je suis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaisseaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi; mais il m'a paru un excellent homme sur terre, plein d'une raison très-éclairée, aimant la justice, comme les autres aiment leurs

— intérêts, et aimant la vérité presque autant que la  
1774. justice.

Quant à la musique, j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide, après vous avoir entendu parler; et la seule chose qui m'en empêche, c'est mon extrait baptistère daté, dit-on, de l'an 1694: lequel extrait baptistère est accompagné de recettes pour mes yeux, pour mes oreilles et pour mes jambes, qui sont dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis*, qui montre la musique à l'arrière-petite-nièce de *Corneille*, née chez nous, prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli*, que *Destouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire sur sa parole, car je me souviens que le roi de Prusse ne regardait la musique de *Lulli* que comme du plain-chant. On pense de même dans le reste de l'Europe, et j'en suis très-fâché, car le recitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'est une déclamation naturelle, remplie de sentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des symphonies de *Lulli*; aucune n'approche seulement de l'ouverture du Déserteur.

Il faut songer que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons discordans qui jouaient des sarabandes espagnoles. Nous sommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je souhaite, pour votre amusement, qu'on traduise incessamment, et bien, les deux gros volumes <sup>1774.</sup> de *Lettres* du comte de *Chesterfield*, à son fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de personnes que vous avez connues. Il y a beaucoup à apprendre; et je ne fais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire, et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Mongrif*, qui fut plaire à une auguste reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu*, et avouant pourtant qu'il a su plaire. Il conseille à son fils d'être amoureux de madame du P....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne soit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami, ou par quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme du monde qui voulût s'en donner la peine; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris, je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres, ayant l'anglais sous mes yeux; mais mon état ne me permet point Paris; et d'ailleurs j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert, et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la santé et de l'esprit, et que je leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercur*.

Il me semble que, quand *Louis XIV* prit en mains  
 1774. les rênes du gouvernement, on lui présentait de  
 meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*.  
 Je le plaindrais fort, s'il était obligé de les lire.

Vous devez être instruite, Madame, si M. le duc  
 de *Choiseul* a acheté en effet la charge de grand  
 chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il serait bon  
 qu'un homme, qui a tant d'élévation dans le caractè-  
 re, tint toujours à la cour par quelque grande  
 place.

Je finis, faute de papier. Mille tendres respects,  
*Voltaire.*

## L E T T R E C X X I.

A M. M A R I N.

Le 16 d'auguste.

**V**ous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à  
 mes yeux de les croire capables de lire votre écriture.  
 Non vraiment, je ne vous ai point cru à *Lampe-*  
*douse*; mais j'étais, moi, sur les bords du *Styx*  
 où je suis très-souvent.

Il me semble que *Louis XVI* et M. *Gluck* vont  
 créer un nouveau siècle. C'est un *Solon* sous lequel  
 nous aurons un *Orphée*, du moins à ce que disent  
 tous les grands connaisseurs en politique et en mu-  
 sique. Pour moi, je ne verrai d'*Orphée* que dans  
 le pays où il alla chercher sa femme;

*Tenarias etiam fauces, dira ostia Ditis,  
 Et caligantes nigrâ formidine lucos.*

Si vous avez du temps à vous, mon cher correspondant, mandez-moi, je vous prie, comment sont reçus dans le public les deux discours de M. *Suard* et de M. *Greffet*, l'un très-philosophique et l'autre grammatical. 1774.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à l'abbé *Saborier*. Je l'ai lue; elle m'a inspiré de l'admiration et de l'effroi. L'auteur (\*) est sans doute un profond géomètre et un homme d'un esprit supérieur; mais c'est un *Hercule* qui s'amuse à écraser un scorpion à coups de massue. Je suis bien surpris qu'un homme de son mérite traite sérieusement un *Sabotier*; c'est une chose bien hardie d'ailleurs, de donner tant de soufflets au clergé sur la joue de ce misérable polifson.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris un effet prodigieux: quelques personnes me l'attribuent, mais j'en suis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie; et de plus, je ne saurais approuver qu'on dise tant de mal des prêtres, sans aucun correctif. Il est très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles âmes, des évêques, des curés sages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier, excepté les jésuites. En un mot, je suis fâché que, dans les premiers jours d'un nouveau règne, on ait fait un si bon et si dangereux ouvrage que le ministère sera probablement forcé de condamner, et qu'on pourrait bien déférer au parlement.

(\*) M. le marquis de *Condorcet*.

— Je vous prie de me dire aussi si vous êtes idolâtre  
1774 d'Orphée, et si vous avez abjuré entièrement  
Roland et Armide.

Voilà donc l'Eglise grecque qui triomphe de  
l'Eglise turque! *Catherine* me l'avait bien prédit.  
Les Velches voient-ils clair enfin? Si *Joseph* avait  
voulu; ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y  
aurait plus de Turcs en Europe; la patrie de *Sophocle*,  
d'*Euripide* et d'*Anacréon* serait libre.

## L E T T R E C X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguste.

C E C I devient sérieux, mon cher ange. Vous  
connaissez sans doute la *Lettre d'un théologien* à  
l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles*; c'est *Hercule*  
qui affomme à coups de massue un insecte,  
mais il frappe aussi sur toutes les têtes de l'hydre.  
On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-  
adroit. Cet ouvrage aussi dangereux qu'admirable  
armera sans doute tout le clergé. Il paraît tout  
juste dans le temps que j'écris à monsieur le chan-  
celier pour l'affaire que vous savez, Pour comble  
de malheur, on m'impute cet écrit funeste, dans  
lequel il est question de moi presque à chaque page.

L'ouvrage est d'un homme qui a sans doute autant  
d'esprit que *Pascal*, et qui est aussi bon géomètre.  
Il dit que d'*Alembert* a résolu le premier, d'une ma-

nière générale et satisfaisante, le problème des cordes vibrantes; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles. 1774.

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'Alembert. Il y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la fécheresse des mathématiques.

Il est donc impossible que je sois l'auteur de cet écrit. J'aime les philosophes, mais je ne veux pas être leur bouc émissaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtiment qui la suivra.

J'admire seulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un misérable connu pour avoir volé ses maîtres, un polisson payé par les *Pompi gnans*, devient le sujet ou d'une persécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le souhaite; mais, si le gouvernement se mêle de cette affaire, il est juste que je me défende sans accuser personne.

Je ne fais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais si cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, si monsieur le chancelier en est instruit, s'il vous en parle, songez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me suis contenté de causer avec *Pégase*; et qu'il y aurait une injustice affreuse à me rendre responsable des témérités respectables de gens qui valent beaucoup mieux

— que moi. Je suis affligé qu'on ait gâté une si bonne  
1774. cause en la défendant avec tant d'esprit. Je vois la  
guerre déclarée, et la philosophie battue. Mon inno-  
cence et ma douleur sont telles que je vous écris en  
droiture. Je vous demande en grâce de me répondre  
le plutôt que vous pourrez.

J'attends avec impatience des nouvelles de la  
santé de madame d'Argental et de monsieur votre  
frère.

## L E T T R E C X X I I I .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

A Ferney, 7 de septembre.

J A M A I S je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire,  
Madame. Savez-vous que ce fut ce poliflon de *Vadé*,  
auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un  
cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de  
*bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et  
toutes les affiches? vous souvenez-vous que les cris  
des fanatiques et des parlementaires enflammèrent  
le cerveau du misérable *Damiens*, et assassinèrent  
le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux aussi  
insensé que coupable? Vous voyez à présent la  
mémoire du roi bien-aimé poursuivie par ce même  
peuple qui était prêt à lui dresser des autels, pour  
s'être séparé de madame de *Châteauroux* pendant  
quinze jours.

C'est ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-  
Geneviève, et qui se moque tous les ans de *Jesus* et <sup>1774.</sup>  
de sa mère, dans des noëls remplis d'ordures. C'est  
le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et  
qui siffia long-temps *Britannicus*, *Armide* et *Athalie*.  
Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible,  
après les *Velches*, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être est-il étonnant qu'on veuille sacrifier le  
nouveau parlement qui n'a su qu'obéir au roi, à  
l'ancien qui n'a su que le braver. Peut-être beaucoup  
d'honnêtes gens seraient-ils fâchés de revoir en place  
ceux qui ont assassiné, avec le poignard de la justice,  
le brave et malheureux comte de *Lalli*; qui ont eu  
la lâcheté barbare de le conduire à la Grève dans  
un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche;  
ceux qui ont souillé leurs mains du sang d'un enfant  
de dix-sept ans en personne, et du sang d'un autre  
enfant de seize ans en effigie, qui leur ont fait couper  
le poing, arracher la langue, qui les ont condamnés  
à la question ordinaire et extraordinaire, et à être  
brûlés à petit feu dans un bûcher composé de deux  
cordes de bois, le tout pour avoir passé dans la rue  
sans avoir salué une procession de capucins, et pour  
avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, lequel *Piron*  
avait, par parenthèse, douze cents livres de pension  
sur la cassette. Les gens qui sont occupés de la mu-  
sique de *Gluck* et de leur souper, ne songent pas à  
toutes ces horreurs; ils iraient gaiement à l'opéra  
et à leurs petites maisons, sur les cadavres de ceux  
qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et  
de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

— Il y en a d'autre qui considèrent sérieusement  
 1774. tous ces événemens, et qui en gémissent. J'aime à  
 rire tout comme un autre, et je n'ai que trop ri ;  
 mais j'aime aussi à pleurer sur Jérusalem. Je me  
 console et je me rassure dans l'opinion que j'ai de  
 M. de *Maurepas* et de M. *Turgot*. Ils ont tous deux  
 beaucoup d'esprit, et sont sur-tout fort éloignés de  
 l'esprit superstitieux et fanatique. M. de *Maurepas*,  
 à l'âge de près de soixante et quatorze ans, ne doit  
 et ne peut guère avoir d'autres passions que celles  
 de signaler sa carrière par des exemples d'équité et  
 de modération.

M. *Turgot* est né sage et juste : il est laborieux et  
 appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances,  
 c'est lui. Je suis à présent sous sa coupe. Je demandais  
 au conseil des finances des grâces et des réglemens  
 pour une colonie d'étrangers que j'ai faits sujets du  
 roi, et pour qui je bâtis de jolies maisons dans mon  
 abominable trou de Ferney, que j'ai changé en une  
 espèce de ville assez agréable. Si le conseil veut favo-  
 riser cette colonie, j'aime mieux en avoir l'obliga-  
 tion à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépensé  
 plus de quatre cents mille francs pour cet établisse-  
 ment, et je ne demande au roi, pour toute récom-  
 pense, que la permission de faire entrer de l'argent  
 dans son royaume. Il en est assez forti. Chacun a  
 sa chimère ; voilà la mienne. C'est ainsi que je  
 radote à l'âge de quatre-vingts ans.

Je ne radote point, quand je vous dis, madame ;  
 combien je vous aime, combien je vous regrette, et  
 à quel point il m'est douloureux de finir mes jours



sans vous revoir; mais, tout frivole que j'ai été, j'ai —  
 huit cents personnes à conduire et à soutenir. Je me <sup>1774.</sup>  
 trouve fondateur dans un pays sauvage; j'y ai  
 changé la nature, et je ne peux m'absenter sans que  
 tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la duchesse de  
*Choiseul*, je leur serai attaché jusqu'au dernier mo-  
 ment de ma vie avec respect, vénération et recon-  
 naissance.

Je vous fais là toute l'histoire de mon cœur;  
 parce qu'il est à vous. Je crains pour la vie de  
*Port-de-Vesle*; son frère fait la consolation de la  
 mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* est désa-  
 gréable; il sera forcé de faire condamner sa cousine  
 et de demander sa grâce. Nous aurions de belles  
 lettres de madame de *Sévigné* sur sa petite-fille; si  
 madame de *Sévigné* vivait encore.

Adieu, Madame; jouissez de tous les spectacles de  
 la cour et de la ville, et daignez quelquefois vous  
 souvenir du vieux malade. V.

## L E T T R E C X X I V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de septembre.

**V**ous avez bien raison, Monseigneur, de ne  
 point faire juger la pièce provençale par le sot et  
 tumultueux parterre de Paris. Les têtes velchesont à

— présent si exaltées, si absurdes, si folles, qu'il ne faut  
 1774. les laisser juger que leurs camarades les marionnettes des boulevards. Les romans les plus extravagans n'approchent pas des sottises qu'on débite. Je vous assure que quand *Vadé*, écrivain de la foire, donna le nom de *bien-aimé* à *Louis XV*, dans un cabaret de la Courtille, et que tous les almanachs furent enlumines de ce titre (le tout pour avoir renvoyé madame de *Châteauroux*) *Louis XV* aurait fort bien fait de défendre par un édit qu'un si sot peuple lui donnât un si beau nom : *Odi profanum vulgus.*

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre et à presser la sentence du châtelet ; ce n'est que dans des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires. Celle-ci est si claire et si démontrée, qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat ; et puisque la folle de Provence n'ose pas faire un mémoire, je ne vois pas pourquoi vous vous abaisserez à en produire un.

Les fausses nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité, et sont crues si universellement, que *le Kain* écrivait, ces jours passés à un bateleur d'après de Genève, ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et on lui fait son procès criminel.* Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on disoit que l'abbé *Terrai* ferait infailliblement pendu, et que les *Génevois* y perdraient six ou sept millions de rentes qu'ils ont acquises fort adroitement sur les aides et gabelles de France. Cependant Genève est une  
 ville

ville beaucoup plus sage que Paris, et qui raisonne —  
 beaucoup mieux. Jugez donc, s'il suffit d'un faux 1774.  
 bruit pour alarmer toute une ville où l'on pense,  
 ce qui doit arriver dans une ville où l'on parle,  
 et où l'on ne pense guère. Je conclus de tout cela  
 que mon héros a raison en tout.

Je suis très-fâché de la mort de *Pont-de-Vesle*.  
 Quand la cabane de planches de mon voisin brûle,  
 je dois prendre garde à ma cabane de paille.

Je pourrais très-bien venir vous faire ma cour  
 à Paris, rien ne m'en empêche que le triste état  
 de ma santé. Pour écouter la passion et faire un  
 voyage, il faut commencer par être en vie.

Vous savez que je m'occupe, avant d'achever  
 ma mort, à créer une habitation assez singulière,  
 qui n'est ni ville, ni village, ni catholique, ni  
 protestante, ni république, ni dépendante, ni tout-  
 à-fait cité, ni tout-à-fait campagne. Tout ce que  
 je crains, c'est qu'après moi cet ouvrage, qui m'a  
 tant coûté, ne soit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-sensiblement de la bonté  
 que vous avez de vouloir bien faire payer les artis-  
 tes qui ont fourni la montre ornée de diamans pour  
 les noces de monseigneur le comte d'*Artois*.

Je soupire toujours après le bonheur de vous  
 voir et de vous faire ma cour, tout indigne que  
 j'en suis. Mon respectueux attachement pour vous  
 est sans bornes. V.

## LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

— **M**ON cher ange, je ne m'attendais pas que  
 1774. votre frère passât avant moi. Je suis honteux d'être  
 en vie, quand je songe à toutes les victimes qui  
 tombent de tous côtés autour de moi. Mon cœur  
 vous dit: Vivez long-temps, mon cher ange,  
 vous et madame d'Argental! comme si la chose  
 dépendait de vous; nous sommes tous, dans ce  
 monde comme des prisonniers dans la petite cour  
 d'une prison; chacun attend son tour d'être pendu,  
 sans en savoir l'heure; et, quand cette heure vient,  
 il se trouve qu'on a très-inutilement vécu. Toutes  
 les réflexions sont vaines, tous les raisonnemens  
 sur la nécessité et sur la misère humaine ne sont  
 que des paroles perdues. Je regrette votre frère,  
 et je vous aime de tout mon cœur; voilà tout ce  
 que je puis vous dire.

Si vous avez le temps d'entendre parler des  
 sottises des vivans, je vous dirai que votre pro-  
 tégé le *Kain* a écrit à un genevois ces belles pa-  
 roles: *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et*  
*on lui fait son procès.* Cette nouvelle a été crue  
 fermement dans tout Genève. Il n'y a point de  
 ville en Europe qui s'intéresse plus qu'elle à vos  
 affaires de France, attendu qu'elle s'est acquis six

ou sept millions de rentes sur le roi, par son habileté, —  
tandis que les Velches vont à l'opéra comique. 1774.

Personne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie; il était réputé l'avoir apprise de tout le public: cependant elle est fausse. Mais j'ai grand intérêt de savoir si l'homme accusé d'avoir calomnié une personne très-respectable et très-aimable, serait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire, oui ou non, sans vous compromettre.

Je vous ai écrit par Madame de *Sauvigny*; vous pouvez me dire un mot par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit*. Tout le monde écrit des *on dit*; cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on dit*. Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on dit*? La société ne subsiste que des *on dit*.

Je voudrais bien venir vous voir sans qu'on dit, il est à Paris. Plus j'avance en âge, plus je dis:

Moins connus des mortels, je me cacherais mieux;  
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux.

Mes anges, puissiez-vous conserver très-long-temps votre fanté, sans laquelle il n'y a rien!

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez de me payer les neuf mille quatre cents livres; cela vient très à propos, car ma colonie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer une lettre de change sur vous, puisque vous le permettez.

Adieu, mon cher ange; Paris est bien fou, et ce monde-ci bien misérable: c'est dommage qu'il n'y en ait pas d'autre. V.

## L E T T R E C X X V I.

A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES.

ÉCUYER DE MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de septembre.

— **C**E n'est pas ma faute, Monsieur, si, étant  
 1774. affablé de quatre-vingts ans et de tous les accom-  
 pagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié  
 plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos  
 deux maîtresses, une fille de quinze ans et la gloire :  
 je vois que vous avez les faveurs de ces deux  
 personnes. Je vous en félicite, et je garde les man-  
 teaux. Jouissez long-temps, et agréez les respec-  
 tueux sentimens du vieux malade. V.

## L E T T R E C X X V I I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de septembre.

**J**E vous envoie, mon cher ami, la publication de  
 votre bonheur, faite hier authentiquement en pré-  
 sence des hommes et des anges. Je n'y étais pas ;  
 car, en qualité de vieux malade, j'étais dans mon  
 lit, lorsque le curé avertissait la paroisse que vous  
 feriez incessamment dans le lit de mademoiselle  
*Joli*. Remplissez donc au plus vite cette auguste

cérémonie, sous la main de la justice, dans le château de Sainte-Geneviève, et revenez au plus vite au château de Bijou, avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le joli jardin que vous avez planté, lorsque les arbres seront sans feuilles, et que vos fleurs seront mortes sous quatre pieds de neiges. 1774.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève; tous vos ordres ont été exécutés

Je suis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris, et de tout ce que je prévois; mais votre présence et celle de madame de *Florian* me consoleront. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'est pas trop bien fait; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe, ou ce procès ne sera pas jugé sitôt.

Je vous embrasse bien tendrement. Nous attendons votre retour à Ferney avec grande impatience; mais nous sentons combien le séjour où vous êtes doit avoir de charmes pour vous.

## LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A Ferney, le 23 de septembre.

**M**ON cher ange, j'ai profité de la permission que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous présenter le billet de neuf mille quatre cents livres,

— avec un petit écrit de ma main au bas, par lequel je  
1774. dis que, le billet étant de dix mille francs, vous  
en avez payé six cents livres.

Ainsi je vous supplie de vouloir bien ordonner  
que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents  
livres, dont je crois qu'il faudra que le porteur vous  
donne un reçu.

Les affaires publiques seront un peu plus difficiles  
à arranger. Je suis comme tout le monde, j'attends  
beaucoup de M. Turgot. Jamais homme n'est venu  
au ministère, mieux annoncé par la voix publique.  
Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son  
intendance. *Quia supra pauca fuisti fidelis, supra  
multa te constituam.*

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection  
pour ma colonie. J'ai bâti Carthage; mais si on veut  
mettre des impôts sur Carthage, elle périra; et  
certainement sa petite existence n'était pas inutile  
au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-estimable  
infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui  
monsieur le chancelier semblait prendre quelque  
intérêt. J'ose espérer que, quand il en sera temps,  
monsieur le garde des sceaux ne lui refusera pas la  
faveur qu'il demande, et cette faveur me paraît de  
la plus étroite justice.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme  
m'occupent tellement, et ma mauvaise santé me  
rend si faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur  
pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illusion si

longue, et qui m'ont souvent consolé dans mes afflictions. 1774

Je me flatte que madame d'Argental à tous les soins possibles de sa santé, dans son bel appartement dont elle ne sort guère, et dans lequel j'aurais bien voulu vous faire ma cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, sans entrer dans aucun détail, si l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet assez abandonné de DIEU et du bon sens, pour faire l'énorme sottise qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, se cache toujours, dans son trou, à l'ombre de vos ailes.

## L E T T R E C X X I X.

A M. L'ABBÉ DE VOISÉNON.

12 d'octobre.

Je ne suis absolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre sur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de Richelieu m'écrivit à ce sujet.

La Lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles, est plus répandue que vous ne pensez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette universelle de littérature qui se fait aux Deux-Ponts, et qui a un grand cours dans toute l'Europe.

— Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans  
 1774 lequel on parle si hardiment de tant d'hommes en  
 place, et où il est question de tant de gens de lettres  
 connus, ne soit très-recherché au milieu même des  
 cabales et des intrigues qui divisent la France sur des  
 objets plus considérables. L'auteur a tort de dai-  
 gner raisonner et plaisanter avec un coquin aussi  
 méprisable que l'abbé *Sabatier* : mais enfin il y  
 parle de presque tous les hommes de ce siècle qui  
 ont de la réputation, de M. d'*Alembert*, de l'abbé  
 de *Chaulieu*, de *Pope*, de vous, de cent personnes  
 qui sont sous les yeux du public. Vous devez sentir  
 qu'il doit être lu.

Puisque vous savez qu'il est de M. l'abbé *Duvernet*,  
 ami de plusieurs académiciens, vous pouvez savoir  
 aussi que le même abbé *Duvernet* donne tous les  
 mois, dans le *Journal encyclopédique* ; un mémoire  
 contre l'infame auteur des *Trois siècles* ; mais aussi  
 vous avez trop de raison, trop d'esprit et trop  
 d'équité, pour ne pas sentir qu'il est impossible que  
 j'aie la moindre part à cet ouvrage. Il faudrai que  
 je fusse un monstre et un fat, pour dire du mal de  
 vous et pour célébrer mes louanges.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire fan-  
 glante de tout le clergé, que je trouve très-condam-  
 nable. Il ne faut jamais outrager un corps, et sur-  
 tout le premier du royaume. On peut s'élever contre  
 des abus, mais on doit toujours respecter le premier  
 des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé  
*Duvernet* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il  
 dit

dit de M. d'*Alembert* ; mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous , non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans , mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami , je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends. 1774.

Si on m'avait consulté , cet ouvrage aurait été plus circonspect , et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausses que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir eu part à cette brochure ; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous , que j'ai manifestés dans toutes les occasions de ma vie. Je n'ai jamais succombé sous mes ennemis , et je n'ai jamais manqué à mes amis.

Comptez sur mon cœur qui n'est point desséché par la vieillesse comme mon esprit.

## L E T T R E C X X X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

**M**ON cher ange , vous êtes trop bon ; vous venez à mon secours dans un temps bien critique pour moi. Malgré les bontés de M. *Turgot*, sur lesquelles j'ai toujours compté , les commis de la

T. 95. *Corresp. générale*. Tome XVII. X

— nouvelle ferme du marc d'or sont venus j'effaroucher  
 1774. la colonie que j'ai établie avec tant de frais, et  
 cent pères de famille sont prêts de m'abandonner.  
 La mort de *Laleu* a mis au jour ma misère. J'ai  
 vu, entre autres mortifications, que M. le maréchal  
 de *Richelieu* me devait près de cinq années d'une  
 rente que je croyais payée, et que toutes mes  
 affaires sont dérangées. Ce n'est pas ce désordre  
 qui me ferait aller à Paris, c'est la consolation  
 de vous revoir et d'oublier auprès de vous toutes  
 les afflictions qui fondent sur moi; mai j'ai quatre-  
 vingts ans, et je souffre vingt-quatre heures par  
 jour. Le mal me cloue; voilà mon état, il faut  
 faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la  
 superstition des cannibales. J'attends un certificat  
 du roi son maître, qui m'a envoyé ce pauvre  
 jeune homme. Ce certificat me serait très-néces-  
 saire, mais j'ai peur qu'il ne veuille pas se com-  
 promettre.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un  
 de ses confrères, son ami, et ami intime du grand  
 référendaire, pourrait servir beaucoup dans cette  
 affaire; je voudrais, mon cher ange, que vous  
 puissiez voir d'*Ornoi*. La proposition qu'on sera  
 obligé de faire sera bien délicate: car ce jeune  
 homme, plein d'honneur et de courage, ne veut  
 point subir l'humiliation d'aller se mettre à genoux  
 pour entérinement; et sans cet entérinement, les  
 lettres de grâce ne sont point valables. Il faudrait  
 donc exprimer dans les lettres, qu'attendu son ser-

*vice auprès du roi son maître, on lui accorde tout le temps nécessaire pour faire entériner ces lettres.* 1774.

Ce serait une dérogation aux usages de la chancellerie, très-difficile à obtenir. Son souverain m'a mandé qu'en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embraser l'Europe. Si cela est, le ministre fera bien aise de favoriser un de ses officiers; mais enfin qui peut y compter? Tout cela est bien étrange. Ma correspondance assez vive avec ce souverain est plus étrange encore, et vous êtes témoin à Paris de choses beaucoup plus étranges. J'attends donc, mais on meurt en attendant. Qu'il ferait doux, avant ce moment, de venir tout courbé, tout ratatiné, sans dents et sans oreilles, revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je suis attaché depuis soixante et dix ans, et de me mettre aux pieds de madame d'Argental! V.

## L E T T R E C X X X I.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE,

**L**E mourant de Ferney n'a pu faire sa cour comme il aurait voulu à madame la comtesse de Mérode; il a même été privé de l'honneur d'assister à son souper et à sa toilette. Voilà ce que c'est que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque chose

— pouvait me consoler dans mon triste état , ce serait  
1774. le joli ouvrage dont vous m'avez honoré ; il est  
fait par un homme plein d'esprit et de goût. Il a  
presque ranimé mon ancienne passion pour un  
art dont j'ai été si long-temps idolâtre. J'ai été  
charmé d'y retrouver le mot *achève* de *la Motte*.  
J'étais à côté de lui à la première représentation  
de la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'auteur :  
je lui dis à ce mot, il n'y a plus de secret, elle  
est de vous.

Je crois avoir deviné de même à plusieurs traits  
l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de *Lichtenstein* ;  
je ne connais rien du tout à l'art des généraux de  
l'empire. J'aimais mieux autrefois celui de made-  
moiselle *Gauffin* ; mais cette lettre me paraît un  
chef-d'œuvre en son genre. Je souhaite que de  
long-temps vous ne soyez à portée d'exercer un  
art si fatal et que vous louez si bien.

Agréez, monsieur le Prince, avec votre bonté  
ordinaire, le respect infini du vieux malade *V.*

## L E T T R E C X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre, 1774.

**M**ON cher ange, vos lettres attendrissent mon  
cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire,  
au commencement de l'été, une petite voiture que

j'appelais ma commode, et non pas ma dormeuse. —  
 Je cours toujours en idée, de mon beau plateau 1774  
 entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes,  
 pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans  
 votre superbe cabinet qui donne sur les Tuileries.  
 La nature et la destinée enchaînent mon petit  
 corps, quand mon ame vole à vous. Je ne puis  
 vous exprimer ma situation; il faudrait que j'as-  
 semblasse des médecins, des notaires, des procu-  
 reurs, des maçons, des charpentiers, des labou-  
 reurs, des horlogers, qui vous prouveraient,  
 papier sur table, l'impossibilité physique de sortir  
 de mon trou. Vous êtes un ange bien consolateur,  
 un vrai paraquet, de vous être adressé à  
 madame la duchesse d'Enville pour mon jeune  
 homme qui brave chez moi, depuis six mois, ses  
 anciens assassins. Vous entreprenez sa guérison;  
 vous êtes le bon samaritain, vous secourez celui  
 que les pharisiens ont assassiné. Son maître m'a  
 toujours mandé qu'il désespérait du succès; et moi  
 j'en suis sûr, si vous vous en mêlez avec madame  
 la duchesse d'Enville. Je sens bien qu'il faut attendre;  
 mais pendant qu'on attend, tout change, et  
 on meurt à la peine: cependant attendons. J'ob-  
 tiendrai aisément que votre protégé reste encore  
 six mois chez moi. Si je meurs, je vous le léguerai  
 par mon testament.

Avez-vous dit à madame d'Enville que cette  
 victime des pharisiens était chez moi? fait-elle que  
 c'est par bonté pour moi, autant que par principe  
 d'humanité et de justice, que vous lui avez recom-

— mandé cette affaire? dois-je lui écrire pour la re-  
1774. mercier et pour mettre à ses pieds moi et mon  
jeune homme?

J'ai peine à me retenir quand je vous parle de  
cette horrible aventure. Elle donne envie de trem-  
per sa plume dans du sang plutôt que dans de  
l'encre.

Vous poussez encore vos bontés jusqu'à vous  
intéresser pour ma colonie. *Florian* l'embellit en y  
amenant une troisième femme qu'il a épousée chez  
madame de *Sauvigny*. Je lui ai bâti une petite  
maison qui ressemble comme deux gouttes d'eau à  
un pavillon de Marli, à cela près qu'il est plus  
joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq mai-  
sons dans ce goût. Nous élevons une petite descen-  
dante de *Cornille*, âgée de dix ans, que nous avons  
vu naître. Nous sommes occupés à encourager  
cinq ou six cents artistes qui resteront très-utiles,  
si *M. Turgot* les soutient, et qui, à la lettre, me  
réduiront à la mendicité, s'il les abandonne.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, sans avoir  
exagéré d'un seul mot dans ma lettre.

*M. Turgot* ne m'a point écrit, mais il a écrit à  
une autre personne qu'à ma considération il venait  
de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il  
m'a fait dire aussi qu'il avait entre les mains la  
requête de ma colonie; et je vois qu'il daigne y  
songer, puisqu'elle n'est pas encore dévorée par  
les fermiers ou directeurs. On nous laisse tranquilles  
jusqu'à présent. J'attendrai le résultat de ses bontés.

Je présume que vous verrez *M. Turgot* à Fon-

rainbleau, et que vous pourrez, mon cher ange, —  
 lui dire en général quelques mots qui réveilleront son attention pour un établissement digne en effet d'être protégé par lui. 1774

Voilà deux ministres qui sont venus tous deux chez moi; l'un est M. *Bertin*, l'autre M. *Turgot*. Puissent-ils s'en ressouvenir, non pas pour favoriser ma personne, mais pour le bien de la chose! elle en vaut la peine, quoique ce ne soit qu'un point sur la carte.

Je suis persuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurepas*. Vous avez des droits à son amitié, et encore plus à son estime. Je ne crois pas que ma liaison indispensable avec un homme auquel je suis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favorise beaucoup; vous ne croyez pas aussi qu'il ait pour moi la plus vive tendresse. Je présume seulement qu'il a de trop grandes affaires, et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laisser mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans un peu perclus, un peu sourd, un peu aveugle, assez embarrassé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne désirant rien que de vous voir, vous souhaitant, à vous et à madame d'*Argental*, santé et amusement, mettant toujours ma frêle existence à l'ombre de vos ailes, vous

— respectant de toutes mes forces, vous aimant de  
1774. tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*, vainqueur des Turcs, et que, parmi ces vers, il y en a de très-beaux, remplis sur-tout de la philosophie la plus hardie, et telle qu'elle convient à un homme qui ne craint ni le mufti ni le pape ? Cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue que *Attila* était un homme très-aimable et un fort joli poëte.

## LETTRE CXXXIII.

A M. VERNES, à Genève.

18 d'octobre.

**L**E petit onvrage en vers du jeune comte de *Romanzof*, est un *Dialogue entre Dieu et le père Hayet*, récollet, l'un des auteurs du *Journal Chrétien*.

*Hayet* prêche à DIEU l'intolérance; DIEU lui répond qu'il n'a point de bastille, et qu'il ne signe jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui dit :

Ciel ! que viens-je d'entendre ! ah, ah, je le vois bien,  
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien !

Jn ne crois pas que *Palard* soit fort au fait des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un ancien ami du pape ( frère *François* ) qui dit avoir entendu de sa bouche : *Io moro, sò perchè moro, sò da che moro, basta così.*

Frère *François*, confident et domestique de *Gan-* —  
*ganelli*, est mort de la même maladie de son maître. 1774.

Le vieux malade fait mille complimens à M.  
*Vernes*.

## LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

**E**N lisant votre lettre du 30 d'octobre, mon cher ange, je suis prêt de voler vers vous, mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes sont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je suis près de ma salle à manger où je ne mange point; je vois mon jardin où je ne me promène point; j'ai autour de moi des sociétés dont je ne jouis point; j'ai la passion la plus forte de venir au coin de votre feu, et ce n'est qu'une passion très-malheureuse.

Je suis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son souverain m'écrit qu'il l'a recommandé à son ministre, et je compte sur vous plus que sur tous les ministres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la duchesse d'Enville et à madame du Defant. Heureusement rien ne presse encore; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce, ce qui me paraît très-triste et très-honteux, ou à soutenir le procès, ce qui me paraît noble et conve-

— nable. *Linguet*, qui dans cette affaire donna un  
 1774. mémoire pour plusieurs accusés, pourrait être con-  
 sulté ; mais il s'est brouillé bien indiscretement avec  
 M. d'*Alembert*. Mon neveu d'*Ornoi* n'est que mé-  
 diocrement au fait de la procédure. J'en ai une en-  
 tre les mains, mais j'ignore si elle est complète.  
 Tout ce que je fais bien certainement, c'est qu'il  
 n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave ; que  
 ce témoin n'est pas oculaire ; que ce témoin était un  
 enfant intimidé, que son enfance même a fait met-  
 tre hors de cour. *Linguet*, qui est du pays, pour-  
 rait seul donner des indications. Est-il encore avo-  
 cat ? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien  
 parlement ? attendons, encore une fois ; mais on  
 meurt à force d'attendre.

S'il s'agissait des *Sirven*, des *Calas*, des *Mont-  
 bailli*, je paraîtrais bien hardiment, je soulèverais  
 le ciel et la terre ; mais ici le ciel et la terre seraient  
 contre moi. Je dois me taire ; je dois travailler for-  
 tement, et me cacher soigneusement.

Je suppose que cette affaire irait aux chambres  
 assemblées, attendu que votre protégé est gentil-  
 homme. Je suppose encore qu'il faudrait des lettres  
 d'attribution du garde des sceaux au parlement,  
 pour ne point passer par la juridiction d'une petite  
 ville subalterne, remplie d'animosité, de haine de  
 familles, de superstition, et sur-tout d'ignorance.

Je suppose encore que ces lettres d'attribution ne  
 seraient pas difficiles à obtenir, puisque l'affaire a  
 été jugée en dernier ressort par le parlement, et  
 qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce

parlement même; mais il s'agit de purger cette contumace après le temps prescrit par les ordonnances, et c'est sur quoi il faut des lettres du grand sceau. 1774.

Toutes les affaires sont épineuses, et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas succomber dans le travail que cette entreprise m'imposera. Mon repos est troublé par plus d'un orage, comme ma santé est exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mes divins anges, désespéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine, mes derniers sentimens seront pour vous.

## L E T T R E C X X X V .

À M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de la Harpe m'envoya son bel *Eloge de la Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de *Louis XIV*; ces genres ne sont pas en

— grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation  
 1774. que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon  
 cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre  
 ouvrage m'a donnés; tout ce que je peux vous  
 dire, c'est que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler  
 d'*Esope* et de *Phèdre* aussi bien que vous parlez  
 de lui.

A propos, Monsieur, vous me reprochez, mais  
 avec votre politesse et vos grâces ordinaires, d'a-  
 voir dit que *la Fontaine* n'était pas assez peintre.  
 Il me souvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il  
 n'était pas un peintre aussi fécond, aussi varié, aussi  
 animé que *l'Arioste*, et c'était à propos de *Joconde*;  
 j'avoue mon hérésie au plus aimable prêtre de notre  
 Eglise.

Vous me faites sentir plus que jamais combien  
*la Fontaine* est charmant dans ses bonnes fables; je  
 dis dans les bonnes, car les mauvaises sont bien  
 mauvaises: mais que *l'Arioste* est supérieur à lui et  
 à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité  
 de son génie inventif, par la profusion de ses ima-  
 ges, par la profonde connaissance du cœur humain,  
 sans faire jamais le docteur, par ces railleries si na-  
 turelles dont il assaisonne les choses les plus terri-  
 bles! J'y trouve toute la grande poésie d'*Homère*  
 avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille*  
*et une nuits*, la sensibilité de *Tibulle*, les plaisanteries  
 de *Plaute*, toujours le merveilleux et le simple.  
 Les exordes de tous ses chants sont d'une morale  
 si vraie et si enjouée! N'êtes-vous pas étonné qu'il  
 ait pu faire un poème de plus quarante mille vers,

dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et —  
 pas une ligne qui pêche contre la langue, pas un 1774.  
 tour forcé, pas un mot impropre, et encore ce  
 poëme est tout en stances ?

Je vous avoue que cet *Arioste* est mon homme,  
 ou plutôt un Dieu, comme disent messieurs de  
 Florence, *il divin' Ariosto*. Pardonnez-moi ma fo-  
 lie. *La Fontaine* est un charmant enfant que j'aime  
 de tout mon cœur ; mais laissez-moi en extase devant  
 messer *Ludovico*, qui d'ailleurs a fait des épîtres  
 comparables à celles d'*Horace*. *Multa sunt mansiones*  
*in domo patris mei*, il y a plusieurs places dans la  
 maison de mon père : vous occupez une de ces  
 places. Continuez, Monsieur, réhabilitez notre siè-  
 cle, je le quitte sans regret. Ayez sur-tout grand  
 soin de votre santé. Je fais ce que c'est que d'avoir  
 été quatre-vingts et un ans malade.

Agréez, Monsieur, l'estime sincère et les respects  
 du vieux bon homme V.

Je suis toujours très-fâché de mourir sans vous  
 avoir vu.

## L E T T R E C X X X V I.

A M. D'ORNOT.

A Ferney, 20 de novembre.

**V**ous êtes, mon cher ami, un très-bon rappor-  
 teur, vous seriez un excellent avocat général. Ce  
 n'est pas une petite affaire de rédiger neuf édits  
 qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en géné-

— ral que les neuf édits seront très-bien reçus du  
1774. public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendus aux vœux de tout Paris. Vous voilà dans votre place, et c'est le point principal. Vous ferez toujours le boulevard de la France contre les entreprises de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occasions qui, Dieu merci, ne se présenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre crainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonstances délicates où vous en pourriez faire. Il est si beau, à mon gré, de rendre la justice; c'est une fonction si noble, si difficile et si respectable par ses difficultés mêmes, que ce n'est point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre beau rapport; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme pour laquelle vous vous intéressez. Il continue à nous plaire à tous: sa modestie et sa sagesse ne se démentent point.

M. *Turgot*, qui a couché huit ou dix jours aux Délices, il y a bien long-temps, voudra bien lui accorder sa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour; mais vous nous ferez plus nécessaire que personne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris, et venir vous embrasser; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près; mais je vous avoue que je serais fâché de mourir sans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les services que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès,

mais je ne les ai pas toutes. Je les demande, je les attends de sa famille. Réservez-moi votre appui et vos soins généreux, pour le temps où il faudra qu'il se présente. Son souverain a écrit pour le faire recommander par le ministre qu'il a en France. J'espère que la meilleure recommandation sera dans les pièces du procès. Alors il faudra, je crois, des lettres d'attribution au parlement pour le juger: sinon il faudrait des lettres de grâce, ce que je n'aime point du tout, parce qu'une grâce constate crime.

Adieu, mon cher ami; vous allez juger, Paris va se réjouir, et je vais souffrir. Je vous embrasse très-tendrement; votre pareilleuse tante en fait autant.

## LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

**M**ON cher ange, il faut premièrement que madame d'*Argental* affermissé sa santé contre la rigueur de l'hiver; pour moi je ne sors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains, c'est de mourir avant que l'affaire du jeune homme si digne de vos bontés soit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès, sans en excepter une, après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres sages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la duchesse d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre, et de me

1774. dire si la vivacité de ma jeunesse ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera sans doute à un cœur sensible, aussi pénétré de sa générosité que des abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame du *Deffant*; j'écrirai aussi à M. de *Goltz*. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts pour les avoir d'Abbeville; ce que j'en ai n'est pas suffisant, et on ne peut rien hasarder sans ce préalable.

M. *Turgot* nous protégera, et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir (et ce n'est pas coucher gros) que d'abuser de son nom et de ses bontés; il doit en être bien persuadé; et quand mon cher ange le verra, il le confirmera dans cette sécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laisse cette épineuse et exécrable affaire, vous le saurez bientôt, mon cher ange, et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans, quand il veut vous amuser et vous plaire.

Je ne sais si d'*Ornoi*, dans ses commencemens, aura le temps de prendre des mesures avec vous pour la résurrection de notre jeune homme. Rien ne presse encore; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler; mes services secrets sont nécessaires, mais mon nom est à craindre.

Je voudrais bien que vous puissiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et causer avec lui sur cet événement infernal.

Quoi

Quoi qu'il arrive, cette entreprise coûtera beau-  
 coup et a déjà coûté ; mais on ne peut mieux em- 1774  
 ployer son argent. Vous m'avez mis, par votre  
 attention charmante, en état de faire ce que l'hu-  
 manité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maré-  
 chal de *Richelieu* voulût en user comme vous. Il  
 me doit beaucoup. Son intendant me mande que  
 l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me  
 soulager. Cette affaire est bien désagréable ; il valait  
 mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour  
 quelque argent, ce qui eût été très-facile, que de  
 s'exposer à soixante et dix-huit ans aux discours  
 de tout Paris et de l'Europe, et sur tout de plu-  
 sieurs gens de lettres très-accrédités qui se plaignent  
 de lui, et qui ne pardonnent point : cela me fâche.  
 Le marquis de *Vence* l'appelle dans ses lettres l'*an-  
 tique Alcibiade* ; c'est un nom que je lui avais donné  
 dans mes goguettes, quand il n'était point antique.  
 Le sarcasme retombe un peu sur moi, et cela me  
 fâche encore.

Les enquêtes de Paris sont fâchées aussi, mais la  
 grand'chambre doit être bien aise. Le grand con-  
 seil me paraît demander de petites modifications  
 nécessaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot*  
 et mon neveu d'*Ornoi*. Je les aime tous deux, parce  
 qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la  
 besogne de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement  
 difficile. Il a rempli les vœux du public ; et, en  
 rétablissant le parlement, il n'a donné aucune at-  
 teinte à l'autorité royale. Voilà certainement l'au-  
 rore d'un beau règne. M. de *Maurepas* commence

Corresp. générale. Tome XVII.

Y

— mieux que le cardinal de *Fleuri*; c'est qu'il a plus  
1774 d'esprit, qu'il est plus gai, et qu'il n'est point prêtre.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à la comédie italienne et à la française, comme sur le Pont-neuf. La nation sera toujours très-drôle, et il est bon de lui laisser en cela ses coudées franches.

Adieu, mon très-cher ange; le grand point est que madame d'*Argental* se porte bien. Je fais mille vœux pour sa santé; mais à quoi les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils servir? Ceux de l'univers entier ne servent pas d'un clou à soufflet.

## L E T T R E C X X X V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'AI encore cette fois-ci, Madame, un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'est ni le parlement, ni le grand conseil, ni la conduite noble et sage du ministère dans cette affaire épineuse: ce thème n'est point *Orphée* ou *Axolan*, et les doubles croches de la musique nouvelle. Ce n'est point *Henri IV* qui va paraître, dit-on, à la comédie française et à l'italienne, comme sur le Pont-neuf, au milieu de son peuple. Je souhaite qu'il y paraisse avec beaucoup d'esprit, car il en avait: il faisait de ces réparties que la postérité n'oubliera jamais; et sans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choses commu-

nes. Mon thème n'est pas le sacre du roi à Rheims, car il est né tout sacré, et il n'a pas besoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'est point non plus mon départ de Paris, pour venir vous voir et vous entendre, attendu que je ne puis sortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans, douze pieds de neige, et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander si vous serez assez heureuse cet hiver pour jouir de la société de madame la duchesse de *Choiseul*. 1774

Mais le principal sujet de ma lettre est de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces (si j'ai des forces), de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. d'*Argental* vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la solliciter auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Je fais qu'elle n'attend pas qu'on la prie, quand il s'agit de faire du bien; c'est l'âme la plus généreuse et la plus noble qui soit au monde. Les éloges que vous donnez à sa belle action, Madame, feront sa récompense; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protège ne peut être encore sur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous savez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abbatue; le bien marche à pied, et est boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande est assurément de la plus grande justice, mais cela ne suffit pas. Comme justice a besoin d'aide, je n'en connais point de plus puissante que celle de madame la duchesse d'*Enville*. L'affaire intéresse, ce

— 1774 me semble, toutes les familles. Il n'y a point de père et de mère dont les fils ne puissent être exposés à la même aventure. Ces folies passagères, qu'on doit ignorer, arrivent tous les ans dans les régimens, dans toutes les garnisons. Vous savez de quoi il s'agit. Le jeune homme pour qui on s'emploie est entièrement innocent. Il est vrai que je suis un peu récusable, et que je passe pour être bien indulgent sur ces intérêts; mais qui ne l'est pas aujourd'hui? Ce siècle s'est un peu formé: on ne pense plus comme on pensait au douzième siècle, ou plutôt comme on ne pensait pas.

Au reste, vous croyez bien que je ne paraîtrai point dans cette affaire; il ne m'a partient pas de m'en mêler. Je ne vous écris, Madame, que pour vous remercier clandestinement, et pour vous dire que, de près ou de loin, je vous serai dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux. V.

## L E T T R E C X X X I X.

A M A D A M E

L A D U C H E S S E D' E N V I L L E.

26 de novembre.

M A D A M E,

J' A I appris par M. d'Argental l'action généreuse que vous daignez faire, et je n'en ai point été surpris: il n'est pas dans votre nature d'agir autrement

Vous rendez un service nouveau à l'innocence et —  
à l'humanité entière. Pour moi, je dois me taire, 1774.  
me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers nécessaires. J'en ai assez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accusations. Le jugement atroce qui ne passa que de deux voix, est mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il est bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin son chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une seule personne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilège du roi. Il est vrai qu'on avait chanté une mauvaise chanson de corps-de-garde, faite il y a cent ans: il est vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à priape de Piron*, que vous ne connaissez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une pension de quinze cents livres sur sa cassette.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-sept ans, au plus épouvantable des supplices, de quoi leur faire subir la question ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un seul homme détermina les juges à être assassins et cannibales, afin de passer pour chrétiens. (\*).

Je ne doute pas, Madame, que vous ne sachiez

(\*) M. Pasquier.

— entendre enfin la pitié, la raison, l'humanité, la  
1774. justice ; tout cela est digne de vous, tout sera votre  
ouvrage.

Je suis persuadé que vous toucherez M. le comte  
de *Maurepas*. Il a l'âme noble et grande, comme  
vous ; il saura bien faire réussir une si juste entre-  
prise, sans se compromettre. On n'abusera point  
de vos bontés ; on ne fera aucune démarche avant  
d'avoir toutes les pièces nécessaires.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

## L E T T R E C X L.

A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, à Paris.

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

**J'**AI reçu de sa majesté le roi de Prusse une lettre  
pleine de bontés pour le sieur de *Morival*, un de ses  
officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez  
écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle géné-  
rosité vous voulez bien protéger ce jeune gentil-  
homme. Il est assurément bien digne de ce que vous  
daignez faire pour lui ; il est plein de courage, de  
prudence et de vertu. Son unique ambition est de  
vivre et de mourir dans votre service.

Vous savez, Monsieur, son horrible aventure ;

c'est un assassinat juridique, pire que celui des *Calas*. —  
 Plus ce jugement est atroce, plus on cache les 1774  
 pièces du procès. On nous fait espérer pourtant  
 qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous  
 jetterons entre vos bras; et je me flatte que le nom  
 du roi votre maître suffira, avec vos bons offices,  
 pour obtenir la justice qu'on demande. S'il nous  
 était possible de retirer du greffe ces malheureux  
 parchemins, nous pourrions alors vous conjurer  
 d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander  
 la communication de ces pièces à monsieur le garde  
 des sceaux, et nous saurions enfin précisément ce  
 que nous devons demander. Heureusement rien ne  
 presse encore. Le jeune homme s'occupe à mériter  
 les bonnes grâces du roi, en apprenant les fortifi-  
 cations et l'art du génie. Il y fait des progrès éton-  
 nans; il a levé des cartes de tout un pays avec  
 une facilité surprenante. Je les envoie au roi par  
 cet ordinaire.

J'ose ajouter, Monsieur, que si ce jeune homme  
 est assez heureux pour vous être présenté, vous  
 trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je  
 joins mon extrême reconnaissance à la sienne.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

## LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE DE MEDINI,

*Auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.*

9 de décembre.

MONSIEUR,

1774. **J**E n'ose pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant presque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue française qui est une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le siècle immortel que vous appelez le *seicento* : je crois être dans ce *seicento*, en lisant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poëme n'est pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faiblesse : il est écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je suis persuadé qu'en lisant votre *Henriade* et la mienne, on croira que je suis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et dont je crois notre langue peu capable, c'est que tout votre poëme est composé en stances pareilles à celles de l'inimitable *Ariosto* et du grand *Tasso*, son digne disciple. Je voudrais que ma langue française pût avoir cette flexibilité et cette fécondité. Elle y parviendra  
peut-être

peut-être un jour, puisqu'elle est devenue assez —  
 maniable pour rendre les beautés de *Virgile* sous la <sup>1774</sup>  
 plume de *M. Delille*; mais nous n'avons pas les  
 mêmes secours que vous. Il vous est permis de  
 raccourcir ou d'allonger les mots selon le besoin : les  
 inversions sont chez vous d'un grand usage. Votre  
 poésie est une danse libre dans laquelle toutes les  
 attitudes sont agréables, et nous dansons avec des  
 fers aux pieds et aux mains : voilà pourquoi plusieurs  
 de nos écrivains ont essayé de faire des poèmes en  
 prose : c'est avouer sa faiblesse, et non pas vaincre  
 la difficulté.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie, Monsieur, de  
 m'avoir embelli en me surpassant. Je n'ai plus qu'un  
 souhait à faire, c'est que vous puissiez passer par  
 les climats que j'habite, lorsque vous irez revoir  
 Mantoue, la patrie de *Virgile* notre prédécesseur  
 et notre maître. Ce serait une grande consolation  
 pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma  
 retraite, et de me féliciter avec vous que vous ayez  
 éternisé en vers italiens un poème français qui n'est  
 fondé que sur la raison et sur l'horreur de la supersti-  
 tion et du fanatisme. Je n'ai pu m'aider de la  
 fable, comme ont fait souvent *l'Arioste* et *le Tasse*.  
 La sévérité et la sagesse de notre siècle ne le per-  
 mettaient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abu-  
 ser de leur exemple, en mêlant les fables anciennes  
 ou tirées des anciennes à des vérités sérieuses et  
 intéressantes, ne fera jamais qu'un monstre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE CXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

1774. **M**ON très-cher ange, pourquoi ne suis-je pas auprès de vous ? pourquoi suis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes ? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Restez, vivez, jouissez d'une santé qui est le fruit de votre sagesse et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je suis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais senti si cruellement le triste état où je suis réduit. Est-il possible qu'en étant près de perdre pour jamais ce que vous avez perdu, vous ayez pu penser au jeune homme qui est si digne de votre protection, et même à ma colonie ?

Vous êtes si occupé de faire du bien, que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Restez-vous dans votre belle maison ? pourai-je enfin vous y voir à la fin de mars ? car il m'est absolument impossible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai-je jusqu'à la fin de mars ? et qui peut compter sur un seul jour ?

S'il y a des consolations pour moi, je m'en donne une, c'est de travailler à un ouvrage singulier, que je fais principalement pour mériter votre suffrage et

pour amuser quelques-uns de vos momens. Je vous —  
 l'enverrai dans six semaines. Je m'imagine que ce sera 1774  
 une petite diversion pour vous. Cette idée adoucit  
 mes peines; madame *Denis* sent avec moi toutes les  
 vôtres. Nous vous plaignons, nous parlons de vous  
 sans cesse. *M. de Florian* entre vivement dans tous  
 nos sentimens; *M. et madame Dupuits* les partagent.  
 Notre petit officier prussien très-français, très-sen-  
 sible, pénétré de ce que vous avez daigné faire pour  
 lui, s'intéresse à vous comme s'il avait le bonheur de  
 vous connaître: la reconnaissance est sa principale  
 vertu. Non, mon cher ange, je n'ai jamais connu  
 de jeune homme plus estimable de tout point, et  
 des monstres ont osé..... Cette image affreuse  
 me persécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir  
 mon cœur uniquement de vous, pour vous dire  
 que vous êtes ma consolation, et que je suis déses-  
 péré de ne pouvoir dans ce moment venir contri-  
 buer à la vôtre. Vivez, mon cher ange. *V.*

## L E T T R E C X L I I I.

A U M Ê M E.

11 de décembre.

**J**E suis honteux, mon cher ange, et je me reproche  
 bien de vous parler d'autre chose que de votre situa-  
 tion, de votre douleur, et des tristes détails qui doi-  
 vent vous occuper; mais peut-être que le mémoire  
 que je vous envoie, et que *M. le marquis de Ville-*  
*vicille* doit vous faire remettre, fera pour vous une

Z 2

— 1774 diversion intéressante. Vous serez étonné, indigné et animé en le lisant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet sur son esprit que sur le vôtre et sur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi*, et une autre à M. le marquis de *Condorcet*. Nous avons tout le temps de prendre nos mesures. J'ose être sûr du succès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire si digne de vos bontés, et si intéressante pour l'humanité entière. Je crains de vous presser, et que vous ne pensiez que je vous presse. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien; réservez-la pour un moment de loisir.

Je vous adore, mon cher ange.

## L E T T R E C X L I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 12 de décembre.

MES neiges, Monsieur, mes quatre-vingt ans, et mes douleurs continuelles, ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaisirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien consolé. Je vois que les talens se font rassemblés chez vous. Jouissez longtemps d'une vie si dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat, et je suis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu, est devenu

une jolie petite ville; mais il y fait froid comme à —  
Archangel. 1774.

Il est bien triste, je vous l'ai dit plus d'une fois, que les gens qui pensent de même, ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maisons que j'ai bâties dans ma colonie, sont habitées par des personnes dignes de vous connaître. Elles me font sentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte, en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant; mais la France y a gagné. Vous avez la consolation de voir les commencemens d'un règne juste et heureux.

Messieurs vos enfans ont les plus belles espérances, et feront la consolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne, mais ce sera en vous aimant. V.

## L E T T R E C X L V.

A M. DE LA LANDE.

19 de décembre.

**J**E commence, Monsieur, par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'astronomie (\*) que vous voulez bien me promettre. Il est vrai que je suis presque aveugle l'hiver, et que je ne suis pas fait pour les observations, mais je vous dirai avec *Keil* :

Thus we from heaven remote to heaven shall move  
With strength of mind, and tread the abyss above.

(\*) *Astronomie* en trois vol. in-4°, par M. de La Lande.

— J'ai *Keil* et *Gregori*, il ne me manque que vous.  
 1774 Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude, si j'avais pu me flatter d'y réussir comme vous. A propos d'astronomie, vous m'avouerez que, si on a admiré les orris d'Angleterre (\*) qui ne sont qu'une misérable petite copie du grand spectacle de la nature, on doit, à plus forte raison, admirer l'original; et que *Platon* n'était pas un sot, lorsqu'en méprisant et en détestant toutes les superstitions des hommes, il avouait qu'il existe un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraisés de notre sang, se déclarent contre *M. Turgot*, qui veut le conserver dans nos veines; et que, lorsqu'on nous saigne, ce soit pour l'État et non pour des financiers. *M. Turgot* est d'ailleurs le protecteur de tous les arts, et il l'est en connaissance de cause. C'est un esprit supérieur et une très-belle ame. Malheur à la France, s'il quittait son poste!

S'il m'est permis à mon âge de m'intéresser aux affaires de ce monde, je dois être bien content que *M. de Baquencourt* soit notre intendant. C'est lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas*; c'est lui qui entraîna toutes les voix, et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'absurde barbarie des pilates de Toulouse.

J'aime fort *Ste Geneviève*; mais je voudrais qu'on bâtît une belle salle pour *St Racine*, *St Corneille* et *St. Molière*.

(\*) Espèce de planétaire ou de machine qui représente les mouvemens des planètes.

A l'égard de St *Henri IV*, qu'on voulut assassiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et détestable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet sur les fesses des cardinaux du Perron et d'*Offat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans son carosse au milieu de ses amis; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*; qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'est pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (\*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monsieur; les habitans de mon désert désirent passionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, quand vous reviendrez dans notre voisinage. Conservez vos bontés pour le vieux malade qui vous est tendrement attaché.

## LETTRE CXLVI.

A M. AUDIBERT, à *Marseille*.

A Ferney; 19 de décembre.

SI vous avez, Monsieur, connu le froid à *Marseille* au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature est faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les saisons. Vous savez à présent, ou vous saurez bientôt,

(\*) On jouait alors *Henri IV* sur plusieurs théâtres de Paris.

— avec quelle reconnaissance le parlement fait des  
1774. remontrances au roi contre l'édit qui l'a ressuscité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot*. Cela seul ferait son éloge, et ne causera pas sa perte. La France ferait trop à plaindre, si un homme d'un mérite et d'une vertu si rare cessait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eu la bonté, monsieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent; je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle est un peu plus considérable: c'est de me conserver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de Frontignan. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce sera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai tenir l'argent par Lyon ou par Genève, comme il vous plaira. Si vous me refusez, je suis homme à venir chercher moi-même du vin muscat à Marseille, car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura.

Agréez, Monsieur, les sincères remerciemens, etc.

### LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

**M**ON cher ange, vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de

*Felino* était un homme d'un rare mérite ; mais j'igno-  
rais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si ———  
tendre. La mort vous a donc tout enlevé , frère , 1774.  
femme , amis. Je vous vois presque seul ; je ne suis  
pas fait assurément pour remplir ce vide effroyable.  
Je partirais sur le champ , si j'avais la force de me  
traîner. Que je volerais vite vers vous ! que je parta-  
gerais tous vos sentimens ! je ne voudrais exister dans  
un coin de Paris que pour être uniquement à vos  
ordres. Mon cher ange , vous êtes malheureux par  
votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la  
plus flatteuse des consolations , le secret témoignage  
de ne souffrir que parce que vous avez une belle  
ame. Pour moi , je souffre de la tête aux pieds dans  
mon pauvre corps , et mon esprit est à la torture  
par ma situation , par le combat continuel entre le  
désir de venir me jeter entre vos bras et l'impuissance  
actuelle de m'y rendre.

Occupez-vous beaucoup , mon cher ange ; je ne  
connais que ce remède dans l'état où vous êtes ; je  
suis malade dans mon lit , à quatre-vingts ans passés ,  
au milieu des neiges ; je m'occupe , et cela seul me  
fait vivre.

Je vous enverrai , au mois de janvier , un petit  
résultat d'une partie de mes occupations. J'ose pen-  
ser qu'il vous amusera , vous et M. de *Thibouville*  
qui vous tient , je crois , compagnie. Mais vous  
avez des soins plus importans qui sont diversion à  
vos chagrins ; votre place même est pour vous une  
nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc  
de *Praslin* qui a besoin de vous autant que vous.



— avez besoin de lui, et à qui je vous prie de présenter  
 1774. mon respectueux et tendre attachement. D'ailleurs, y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous ?

J'ose compter, parmi les objets qui pourront occuper votre ame noble et sensible, l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez un si juste intérêt. J'ignore si vous voyez quelquefois madame la duchesse d'Enville. Je suis pénétré de ses bontés. Elle me parle d'une grâce, c'était en effet à quoi se bornait d'abord le très-estimable infortuné qu'elle daigne protéger, mais je ne veux point de grâce, je veux absolument justice, et une justice complète. Je n'ai qu'un seul co-accusé à craindre et à diriger; mais c'est un imbécille timide, qui d'ailleurs est à cent cinquante lieues de moi. Ce pauvre garçon est le seul obstacle qui m'arrête. J'entrerai avec vous dans tous ces détails, quand vous serez un peu plus en état de vous y prêter, et quand il fera temps de purger la contumace : ce fera alors l'affaire la plus simple, la plus aisée et la plus prompte, comme la plus juste. C'est au parlement même qu'elle doit être jugée, et mon neveu d'Ornoi peut y servir plus que tous les ministres et que toute la cour. Tout cela demande un peu de temps : je crois même que le parlement a maintenant des affaires plus pressées. Nous verrons bientôt si ses remontrances plairont fort à la cour : nous verrons si on fera content que le premier effet des grâces infinies du roi ait été de s'en plaindre.

Mon très-cher ange, je mets toutes vos douleurs —  
avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur est en 1774.  
pièces, les pièces sont à vous. Je vous embrasse  
de mes très-faibles bras. V.

## LETTRE CXLVIII.

AU MÊME.

30 de décembre.

AH, mon cher ange, mon cher ange ! il faut que  
je vous gronde. M. de *Thiborville*, M. de *Chabanon*,  
madame *du Defant*, m'apprennent que je venais  
vous voir au printemps. Oui, j'y veux venir,  
mais. . .

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous  
êtes; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous.  
Je suis sourd et aveugle, ou à peu-près. Je passe les  
trois quarts de la journée dans mon lit, et le reste  
au coin du feu. Il faut que j'aye toujours sur la tête  
un gros bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à  
jour. Je prends médecine environ trois fois par  
semaine; j'articule très-difficilement, n'ayant pas,  
Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et  
d'oreilles.

Jugez, après ce beau portrait qui est très-fidelle,  
si je suis en état d'aller à Paris in flocchi. Je ne  
pourrais me dispenser d'aller à l'académie, et je  
mourrais de froid à la première séance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de

— portier, à toute la racaille des poliffons, soi-disant  
 1774 gens de lettres, qui auraient la sottise curiosité de  
 venir voir mon squelette? et puis, si je m'avifais, à  
 l'âge de quatre-vingts et un ans, de mourir dans  
 votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras,  
 quelles scènes et quel ridicule! Je suis un rat de  
 campagne qui ne peut subsister à Paris que dans  
 quelque trou bien inconnu; je n'en sortirais pas  
 dans le peu de séjour que j'y ferais. Je n'y verrais  
 que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient  
 prêté serment de ne point déceler le rat de campagne  
 aux chats de Paris. J'arriverais sous le nom d'une  
 de mes masures, appelée terre, de sorte qu'on ne  
 pourrait m'accuser d'avoir menti, si j'avais le mal-  
 heur insupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange, d'au-  
 toriser ce bruit affreux que je viens vous voir au  
 printemps. Dites qu'il n'en est rien, et je vais man-  
 der bien expressément qu'il n'en est rien.

Cependant consolez-vous de vos pertes, jouissez  
 de vos nouveaux amis, de votre considération, de  
 votre fortune, de votre santé, de tout ce qui peut  
 rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux  
 de pouvoir aller au spectacle; c'est une consolation  
 que tous vos vieux magistrats se refusent, je ne fais  
 pourquoi; c'était celle de *Cicéron* et de *Démosthène*.  
 Notre parterre de la comédie n'est rempli que de  
 clerks de procureurs et de garçons perruquiers: nos  
 loges sont parées de femmes qui ne savent jamais  
 de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour.  
 Les pièces ne valent pas grand'chose, mais je n'en

connais pas de bonne depuis *Racine* ; et avant lui —  
 il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes, tout au plus ; mais je ne veux pas ici faire une dissertation. 1774

Mon jeune homme m'occupe beaucoup. Si je puis parvenir seulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux, je suis sûr qu'il gagnera son procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conseil bien philosophe, bien généreux, bien discret, qui prît la chose à cœur, et qui signât une requête au garde des sceaux, pour obtenir la liberté de se mettre en prison, et de se faire pendre, si le cas y échoit. Ces lettres du sceau, après les cinq ans de contumace, ne se refusent jamais. Laissons passer les fadeurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval, après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la chose fort à cœur, mais non pas si chaudement que moi. Je regarde son procès comme la chose la plus importante, et qui peut avoir les suites les plus heureuses ; mais il faut que d'*Ornoi* m'aide. Ce fera à lui de disposer les choses de façon que rien ne traîne, et que ce ne soit qu'une affaire de forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce sot témoin, seul obstacle qui m'embarrasse ; si je ne réussis pas dans cette entreprise très-sérieuse, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de son maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai.

Adieu, mon cher ange ; amusez-vous, secouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le

— plus vieux, sans contredit, de tous vos serviteurs,  
1774. qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un  
souffle de vie.

## L E T T R E C X L I X.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T.

31 de décembre.

**J**E passe, Madame, des noëls (\*) aux jérémiades ;  
c'est le sort de la plupart des hommes, et tel a tou-  
jours été le mien.

C'est l'affaire dont vous avez parlé à madame  
la duchesse de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuel-  
lement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il est  
difficile d'en venir à bout, quand on est dans son  
lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits  
où l'on devrait être.

Je suis déchiré en ayant continuellement sous mes  
yeux un jeune homme plein de sagesse et de ta-  
lens, condamné à une multitude de supplices tels  
qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour  
avoir chanté dans son enfance une chanson du  
Pont-neuf.

Quand je songe que cette abominable aventure,  
pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet

(\*) Voyez dans les Lettres en vers et en prose, les noëls  
pour madame de *Choiseul*.

d'une tracasserie entre madame de B... abbesse dans —  
 Abbeville, et un cuistre de juge subalterne, j'ai 1774.  
 assurément raison d'être *Jérémie*. Il me semble que la  
 retraite rend les passions plus vives et plus profondes.  
 La vie de Paris éparpille toutes les idées; on oublie  
 tout, on s'amuse un moment de tout dans cette  
 grande lanterne magique, où toutes les figures pas-  
 sent rapidement comme des ombres; mais, dans  
 la solitude, on s'acharne sur ses sentimens.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un  
 sot, et qui a mis toute sa philosophie en logoglyphes,  
 dit dans un de ses préceptes: *Ne mangez pas votre*  
*cœur*. C'est un grand mot: pour moi, je voudrais  
 manger le cœur des assassins juridiques du chevalier  
 de *la Barre*; mais j'adore le cœur de madame la  
 duchesse de *la Rochefoucauld*: je ne l'appelle point  
 madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'est  
 cher depuis qu'un de ses ancêtres fut égorgé à la  
 St. Barthelemi, à cette Saint-Barthelemi, madame,  
 après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau  
 bal à toute la cour.

Je ne fais ce que c'est que la brochure de 63  
 pages; sur quoi roule-t-elle? il faut qu'elle soit  
 bien bonne, puisque vous dites que vous consen-  
 tiez à en être soupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au  
 printemps. Songez-vous bien qu'il y a quatre  
 grands mois d'ici à la fin d'avril? Je ne compte plus  
 que sur quelques heures. Si vous aviez des yeux,  
 vous ririez bien de ma figure de quatre-vingts et  
 un ans; elle n'est assurément ni transportable ni  
 montrable.



— Je vous aime de tout mon cœur : mais à quoi  
 1774 cela sert-il ? Prenez , je vous en prie , le peu d'ame  
 qui me reste , et quand vous l'aurez mise à vos  
 pieds , ayez la bonté de la mettre aux pieds de  
 l'ame de madame la duchesse de *la Rochefoucauld*.  
 J'ai eu l'honneur de voir quelquefois son fils ; il  
 m'a paru digne de son nom. V.

## L E T T R E C L.

A M. DE CHABANON.

Le 31 de décembre.

**B**ONSOIR, mon bon ami, mon frère en Apollon ;  
 Vous savez si mon cœur vous estime et vous aime.

Je vous parodie mal , mon frère , mais je vous  
 dis bonsoir , parce qu'en effet je me sens sur la fin  
 de la journée de la vie. Je vous remercie du petit  
 élixir que vous m'avez envoyé ; il me ranime un  
 peu , mais ce n'est que pour un moment , et je vais  
 retomber. J'ai passé des jours charmans avec vous ;  
 j'avais espéré qu'au printemps je pourrais avoir le  
 bonheur de vous revoir encore ; je me flattais trop.  
 Tout m'avertit que les hôtels garnis de Paris sont  
 pour moi des châteaux en Espagne. J'ai travaillé  
 jusqu'à mes derniers jours ; cela m'a valu des enne-  
 mis , mais aussi cela m'a valu votre amitié , ainsi je  
 n'ai point à me plaindre. Vous êtes occupé à con-  
 soler M. d'*Argental* de ses pertes ; je le tiens moins  
 à plaindre , puisqu'il a un ami tel que vous. Buvez

tous

tous deux à ma santé, portez-vous bien, amusez-  
vous avec la poésie et la musique. Soyez aussi 1774  
heureux que la pauvre espèce humaine le com-  
porte. Mes complimens à messieurs vos frères.  
Madame *Denis* vous fait les siens. Je vous donne  
ma bénédiction le plus tendrement du monde.

## L E T T R E C L I.

A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude*.

Le 9 de janvier.

C E L U I qui a l'impertinence de vivre encore  
dans Ferney, accablé de maladies; celui qui ne 1775  
cessera jamais de vous aimer tant qu'il respirera;  
celui qui s'intéresse plus que jamais aux esclaves  
que vous allez rendre libres; celui qui espère faire  
encore ses pâques une fois avec vous avant de  
mourir, vous embrasse très-tendrement, mon cher  
ami, vous et toute votre famille.

Vous savez, sans doute, que quelqu'un ayant  
dit, devant le roi, que M. *Turgot* n'allait jamais à  
la messe, M. de *Maurepas* a répliqué qu'en récom-  
pense M. l'abbé *Terrai* y allait tous les jours. V.



## L E T T R E C L I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de janvier.

1775. **M**ON cher ange, je sens la grandeur de vos pertes, et je sens aussi que, dans mon misérable état, je ne puis être au nombre de ceux qui, par leur présence, par leur assiduité et par leur zèle, sont à portée de verser quelque consolation dans votre belle ame. Il est certain que, si je puis avoir au printemps un peu de force, et si je suis sûr d'être entièrement ignoré, je viendrai me jeter entre vos bras. Ne pourriez-vous point trouver quelque façon de me mettre à portée de venir vivre quelque temps pour vous seul, avant que je meure? Si, par exemple, M. le duc de *Praslin* allait à *Praslin* au printemps, si vous y alliez passer une quinzaine de jours, s'il voulait avoir la bonté de me donner une chambre bien chaude dans ce château que j'ai habité si long-temps, je viendrais vous y trouver et jouir de vos bontés et des siennes, sans être tenté d'entrer dans Paris. J'abandonnerais volontiers pour vous ma colonie qui demande mes soins continuels du soir au matin. Vous seriez ma consolation beaucoup plus que je ne ferais la vôtre; car vous avez perdu la plupart de vos amis, et j'ai perdu les trois quarts de moi-même.



Si je ne puis vous apporter mon douloureux et —  
triste individu, accablé par la vieillesse, et n'ayant <sup>1775.</sup>  
que la mort en perspective, je vous enverrai du  
moins trois ou quatre petits enfans que j'ai faits  
en dernier lieu pour vous amuser. J'ai grand'peur  
qu'ils ne me survivent pas; mais, en y travail-  
lant, je vous avais toujours devant les yeux. Je  
me disais toujours : Cela pourra-t-il plaire à M.  
d'*Argental*? Il faut savoir à présent comment je  
pourrai vous faire tenir cette petite famille. N'a-  
vez-vous point, vous et M. de *Thibouville*, quel-  
que ami contre-signant? pourrais-je envoyer trois  
exemplaires à M. le duc de *Praslin*? j'attends sur  
cela vos ordres. Vous autres gens de Paris, vous  
n'êtes nullement exacts en correspondance. Par  
exemple, M. de *Thibouville* m'avait écrit qu'il  
avait envoyé chez le banquier *Tourton* pour une  
chaîne de montre, et il se trouve aujourd'hui que  
c'est chez le banquier *Germani*. Pourvu qu'on sorte  
de chez soi à l'heure des spectacles, il semble que  
toutes les affaires du monde soient faites.

Je demande pardon à M. de *Thibouville* de cette  
observation.

Ce qui regarde mon jeune prussien est plus  
sérieux. Le roi de Prusse commence à sentir tout  
son mérite; et, en effet, les progrès que cet offi-  
cier a faits chez moi dans l'art du génie et du  
dessin sont étonnans. J'ai senti tous les inconvé-  
niens de purger sa contumace. J'ai prié, il y a  
long temps, M. d'*Ornoi* d'abandonner la lecture  
de l'énorme fatras qu'il a entre les mains. Il faut

— drait commencer par prouver démonstrativement  
 1775. que ce procès abominable n'a été entamé que par  
 une cabale contre madame de *Brou*, abbessé de  
*Villancourt*; il faudrait prouver que des témoins  
 ont été subornés : un tel procès durerait quatre  
 ou cinq ans, épuiserait les bourses des plaideurs  
 et la patience des juges, et je mourrais de décré-  
 pitude avant qu'on obtînt quelque arrêt qui mît  
 au moins les choses en règle.

La révision des *Calas* a duré trois années; celle  
 des *Sirven* en a duré sept, et je serai mort pro-  
 bablement dans six mois.

Nous nous bornons pour le présent à demander  
 un sauf-conduit pour une année. J'envoie le mo-  
 dèle du sauf-conduit à madame la duchesse d'*Enville*  
 et à monsieur l'ambassadeur de Prusse; ce modèle  
 doit être présenté et réformé. C'est, ce me semble,  
 M. le comte de *Vergennes* qui doit le signer, puis-  
 qu'il est adressé à un étranger qui est réputé être  
 actuellement de service à Vésel. J'ai joint à ce  
 modèle réformable de sauf-conduit, un petit bout  
 de requête aussi réformable. On pourra mettre  
 aisément le tout, dans la forme usitée, au bureau  
 des affaires étrangères.

Je vous supplie donc, mon très-cher ange, de  
 voir ces papiers chez madame la duchesse d'*Enville*,  
 et de nous aider de vos conseils et de vos bons  
 offices. Il me semble que ce sauf-conduit, motivé  
 par le dessein apparent de venir purger sa contu-  
 mace, ne peut être refusé, et que c'est presque une  
 chose de droit. Je me flatte que M. le comte de



*Maurepas*, persuadé par les justes raisons de ma- —  
 dame la duchesse d'*Enville*, engagera M. le comte <sup>1775.</sup>  
 de *Vergennes* à donner le sauf-conduit le plus favo-  
 rable. Ce jeune homme assurément mérite mieux  
 que cette petite grâce ; mais enfin c'est toujours  
 beaucoup si nous l'obtenons. Nous aurons du moins  
 après cela le temps de présenter une requête au  
 roi, qui pourra couvrir les juges et les témoins  
 d'un opprobre éternel, si cette requête est assez  
 intéressante et assez bien faite pour aller à la posté-  
 rité, et pour effrayer les fanatiques à venir.

Cette affaire, mon cher ange, est après vous  
 ma grande passion. C'est en me dévouant pour  
 venger l'innocence que je veux finir ma carrière.  
 Daignez m'aider dans le dernier de mes travaux. V.

## L E T T R E C L I I I.

A M. DIONIS DU SEJOUR, \*

*De l'académie des sciences, qui lui avait envoyé son  
 Essai sur les comètes.*

A Ferney, le 18 de janvier,

MONSIEUR,

**J**E vous remercie avec beaucoup de sensibilité et  
 un peu de honte, de l'utile et beau présent que  
 vous daignez me faire. Je ressemble assez à ce vieux  
 animal de basse-cour à qui on donna un diamant ;

— la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un  
1775 grain de millet.

Autrefois, Monsieur, j'aurais pu suivre vos calculs ; mais à quatre-vingts et un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables que je ne compte pas après vous. Je suis très-persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès ; vous donnez un arrêt par lequel le genre-humain conservera longtemps son héritage ; reste à favoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas, non plus, que nous acquérions jamais un nouveau satellite qui serait, ce me semble, un domestique fort importun, et qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si long-temps.

Pour les Arcadiens qui se croyaient plus anciens que la lune, il me semble qu'ils ressembraient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *cousins du soleil*. Je veux croire que ces messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique, *soli cantare periti Arcades* ; mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland ; et il est dit qu'ils se nourrissent d'herbe pendant des siècles.

Vous en savez, *Newton* et vous, un peu plus que ces Arcades et que toute l'antiquité ensemble.

Je souhaite que *Newton* ait raison, quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil pour le nourrir, comme on jette des bûches dans un feu qui pourrait s'éteindre. *Newton* croyait

aux causes finales, j'ose y croire comme lui ; car  
 enfin la lumière sert à nos yeux, et nos yeux <sup>1775.</sup>  
 semblent faits pour elle. Toute la nature n'est que  
 mathématique. Vous la voyez toute entière avec  
 les yeux de l'esprit, et moi qui ai perdu les miens,  
 je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que je vous  
 dois, et avec une respectueuse reconnaissance,  
 Monsieur, votre, etc.

## L E T T R E C L I V.

A M. DE LA CROIX *avocat.*

*Qui lui avait envoyé plusieurs de ses mémoires.*

A Ferney, le 21 de janvier.

**I**L semble, Monsieur, qu'en adoucissant les maux  
 de ma vieillesse, et en consolant ma solitude par  
 la lecture de vos agréables ouvrages, vous ayez  
 voulu me priver du plaisir de vous en remercier.  
 Vous ne m'avez point donné votre adresse. Il y  
 a plusieurs personnes à Paris qui portent votre  
 nom, quoiqu'il n'y ait que vous qui le rendiez  
 célèbre.

Je hasarde mes remerciemens chez votre libraire.  
 Il a imprimé peu de mémoires aussi bien faits. Ceux  
 pour la Rosière sont les premiers, je crois, qui  
 aient introduit les grâces dans l'éloquence du bar-  
 reau. Celui de *Delpesch* me semble disputer les prob-  
 abilities avec beaucoup de vraisemblance ; car les

— hommes ne peuvent juger que par les probabilités.  
 1775. La certitude n'est guère faite pour eux; et voilà pourquoi j'ai toujours pensé que notre code criminel est aussi absurde que barbare. Il n'y a guère de tribunal en France qui n'ait rendu des jugemens affreux et iniques, pour avoir mal raisonné, plutôt que pour avoir eu l'intention de condamner l'innocence.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, etc.

*Voltaire.*

### LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de janvier.

**M**ON cher ange, quand vous m'aurez donné une adresse, je vous enverrai quelque chose pour vous amuser ou pour vous ennuyer. En attendant, voici le projet de la petite pancarte que nous demandons à M. de *Vergennes*. Nous ne voulons aucune autre grâce pour le présent. Nous vous supplions avec la plus vive instance de nous appuyer auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Dites-lui, je vous en conjure, que nous n'aurions voulu implorer que ses bontés. Nous n'attendons rien que de la générosité de son cœur; mais nous n'avons pu nous empêcher de donner part de nos demandes au ministre du roi de Prusse, parce qu'il

a un ordre exprès du roi son maître de solliciter en faveur de notre infortuné jeune homme. Mais c'est sur madame d'Enville que nous fondons toutes nos espérances ; et c'est vous, mon cher ange, qui nous avez ouvert cette voie du salut. Consommez votre ouvrage ; tâchez de nous faire avoir un sauf-conduit bien honorable, et qui ne soit pas dans la forme commune. Puissé-je vous amener mon très-estimable infortuné qui est, sans doute, actuellement à Vésel, comme St François-Xavier était en deux lieux à la fois, et comme cela est très-commun parmi nous ! Après cela nous verrons à loisir s'il est permis à un juge de village de solliciter pendant trois mois de faux témoignages pour perdre de jeunes gens de seize à dix-sept ans, parce qu'ils étaient parens de madame de Brou, abbesse de Villancourt, et que cette abbesse n'avait pas voulu donner une pensionnaire de son couvent, très-riche, au fils de ce vilain juge, en mariage.

Nous verrons s'il est permis à ce détestable juge de choisir pour assesseur un marchand de bois reconnu pour fripon, condamné comme tel par des sentences des consuls, qui a été autrefois procureur, et qui n'a jamais été gradué.

Nous verrons s'il est loyal à trois misérables de cette espèce, de faire à trois enfans un procès criminel de six mille pages, et de finir par donner la question ordinaire et extraordinaire à ces enfans, par leur arracher la langue avec des tenailles, par leur couper le poing sur un poteau, par les jeter

— tout vivans dans un bûcher composé de deux voies  
1775 de bois de compte, et de deux voies de fagots à  
doubles liens.

Nous verrons si *Paquier*, petit-fils d'un crieur du châtelet, s'est immortalisé en rapportant au parlement ce procès de six mille pages, pendant que le premier président dormait.

Nous verrons si le *bien jugé*, qui n'a passé que de deux voix, n'est pas le plus infernalement mal jugé.

Nous aurons, je l'espère, des preuves évidentes de tout ce que je vous dis, et nous les mettrons sous les yeux du roi et de l'Europe entière; mais commençons par notre sauf-conduit. Je ne puis rien, je ne veux rien, j'abandonne tout sans ce préalable; je veux finir par-là ma carrière. Ne croyez, ne consultez aucun bavard d'avocat, qui vous cite *Papon* et *Loysel*, comme si *Papon* et *Loysel* avaient été des rois législateurs. Ne consultez, mon cher ange, que votre raison et votre cœur.

Dites, je vous en conjure, à M. de *Condorcet* tout ce qui est dans ma lettre.

C'est pour le coup que je me mets à l'ombre de vos ailes, et que j'y veux mourir.

## LETTRE CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A Ferney, 22 de janvier.

**L**E vieux malade de Ferney remercie bien sensiblement M. de *Florianet*, il l'embrasse de tout son cœur ; il lui écrit sur ce petit papier imperceptible pour épargner à un jeune officier, très-médiocrement payé, un port de lettre considérable. 1775.

M. de *Florianet* a eu bien des tantes, mais il n'en a point eu de plus aimable que celle d'aujourd'hui. Il verra, quand il sera à Ferney, une sœur de sa nouvelle tante, âgée d'environ seize ans, et qui serait très-digne de commettre un inceste avec M. de *Florianet*, si elle n'était pas retenue par son extrême pudeur. Il est vrai que cette pudibonde demoiselle va rarement à la messe, parce qu'elle s'y ennue, et qu'elle n'entend pas encore le latin ; mais vous la corrigerez, et vous pourriez bien abandonner pour elle mademoiselle *Dupuits* qui vous aimait si tendrement et si violemment. Le nez de mademoiselle *Dupuits* ne se réforme point encore, mais ses doigts acquièrent une souplesse merveilleuse au clavecin.

Voilà tout ce que je puis vous mander de votre famille, dont j'ai l'honneur d'être un peu par ricochet. Je vous donne ma bénédiction *in quantum possum et in quantum indiges. V.*

## L E T T R E C L V I I .

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

25 de janvier:

— **L**E moribond de quatre-vingts et un ans est dans  
 1775. son lit, Monsieur, tout comme vous l'avez vu ;  
 mais avant de mourir, il vous enverra ce Don  
 Père qui est d'un jeune homme : vous vous en  
 appercevrez bien à son style qui n'est pas encore  
 formé.

J'ai eu le bonheur de voir au chevet de mon  
 lit monsieur votre fils. Il me paraît plus formé que  
 l'auteur de Don Père ; il est très-aimable et digne  
 de vous.

Je vous remercie infiniment des deux jeunes  
 gens condamnés à rendre un crucifix de grand  
 chemin, pour en avoir brisé un autre ; rien n'est  
 plus juste. Vous me donnez envie de connaître  
 M. le bailli de *Rue* (\*). On y va un peu plus  
 vertement chez les Velches ; on inflige la peine  
 des parricides. C'est une autre espèce de justice  
 qui est toute divine : car un crucifix de bois étant  
 DIEU, et DIEU étant notre père, il est clair que  
 celui qui a cassé la tête au crucifix, a cassé la tête  
 à son père ; donc le supplice des parricides lui est  
 dû très-légitimement.

Je mourrai en admirant cette jurisprudence,  
 mais en vous aimant,

(\* ) M. d'Alb.

## LETTRE CLVIII.

A MADAME DE SAUVIGNI,

A Ferney, 25 de janvier.

Vous ne sauriez croire, Madame, quel plaisir vous m'avez fait, en voulant bien m'envoyer le mémoire de M. *Gerbier*. Je m'intéresse à sa gloire, et je ne vois pas comment on pourrait l'attaquer après la lecture d'un tel écrit. Il est sage et vigoureux; il ne court point après l'esprit, il ne court qu'après la vérité; il la saisit avec la vraie éloquence qui n'est pas celle des jeux de mots. J'ai été fort aisé de ne point trouver là le verbiage éternel du barreau. La plupart des avocats parlent toujours comme l'*Inimé*.

Je viens de recevoir, Madame, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu*; il n'est pas homme à verbiage. Il a la bonté de me promettre les petits payemens que ma situation très-embarrassante me forçait de lui demander. Je me trouvais tellement pressé, que j'avais osé vous importuner de mes misérables affaires; j'en suis bien honteux: mais je me voyais noyé, et je m'adressais à Ste. *Geneviève*. Je suis actuellement dans mon lit, pendant que M. et madame de *Florian* dînent chez votre ami M. *Tronchin*.

Madame de *Florian* est plus aimable que jamais. Elle soutient son état avec esprit, avec dignité et

— avec grâces. *Cabanis* la dirige; il est au fait des  
 1775. maladies des dames plus que personne. Elle s'est  
 accoutumée à notre solitude philosophique et à  
 notre vilain climat; rien n'a paru la dégoûter:  
 cela est d'un bien bon esprit. On voit bien par  
 qui elle a été élevée. Elle a une sœur de quinze  
 à seize ans, dont je voudrais bien être le précep-  
 teur; mais elle n'en a pas besoin, et on n'élève  
 pas les filles quand on a quatre-vingt et un ans.

J'ai vu la comédie italienne du conclave. Il n'y  
 a ni gaieté ni esprit; mais c'est toujours beaucoup  
 qu'on se moque du conclave à Rome.

Agréez toujours, Madame, le tendre respect du  
 vieux malade de Ferney. V.

## L E T T R E C L I X.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDON, Madame, pour *Gluck* ou pour le  
 chevalier *Gluck*. Je croyais vous avoir mandé  
 qu'une dame qui est assez belle, et qui a une voix  
 approchante de celle de mademoiselle *le Maure*,  
 m'avait chanté un récitatif mesuré de ce réforma-  
 teur, et qu'elle m'avait fait un très-grand plaisir,  
 quoique je sois aussi sourd qu'aveugle quand les  
 neiges viennent blanchir les Alpes et le mont Jura.

Je vous demande pardon d'avoir eu du plaisir, —  
 et d'en avoir eu par un *Gluck*. Il se peut que j'aye <sup>1775.</sup>  
 eu tort ; il se peut aussi que les autres morceaux  
 de ce *Gluck* ne soient pas de la même beauté.  
 De plus, je sens bien qu'il entre un peu de fan-  
 taisie dans ce qu'on appelle goût en fait de musi-  
 que. J'aime encore les beaux morceaux de *Lulli*,  
 malgré tous les *Glucks* du monde.

Mais venons, je vous en prie, à l'affaire que  
 vous voulez bien protéger. Je me suis mis aux  
 pieds de madame la duchesse d'*Enville* ; je ne  
 compte que sur elle ; je n'aurai d'obligation qu'à  
 elle. Nous demandons un sauf-conduit, et rien  
 autre chose ; mais comme ces sauf-conduits se  
 donnent par M. de *Vergennes* aux affaires étran-  
 gères, il a fallu absolument commencer par avoir  
 un congé du roi de Prusse, et en donner part à  
 son ambassadeur, d'autant plus que le roi de Prusse  
 lui-même a recommandé vivement mon jeune  
 homme à ce ministre.

Nous attendons de la protection de madame la  
 duchesse d'*Enville* que nous obtiendrons, en termes  
 honorables, ce sauf-conduit si nécessaire ; le temps  
 fera le reste. Ce sera peut-être une chose aussi cu-  
 rieuse qu'affreuse de voir comment un petit juge de  
 province, voulant perdre madame de *Brou* abbesse  
 de Villancourt, suborna des faux témoins, et  
 nomma pour juger avec lui un procureur devenu  
 marchand de bois et de vin, condamné aux consuls  
 pour des friponneries.

C'est ce cabaretier qui condamna, lui troisième,

— deux enfans innocens au supplice des parricides. On  
 1775. ne le croirait pas : vous ne m'en croiriez pas vous-  
 même, en vous faisant lire ma lettre; cependant rien  
 n'est plus vrai.

Cette étrange sentence fut confirmée au parle-  
 ment de Paris, à la pluralité des voix. Il y avait  
 six mille pages de procédures à lire : il fallait ce  
 jour-là écrire aux *classes*, et minuter des remon-  
 trances. On ne peut pas songer à tout. On se dé-  
 pêcha de dire que le marchand de bois avait *bien*  
*jugé*; et ces deux mots suffirent pour briser les os  
 de ces deux enfans, pour leur arracher la langue  
 avec des tenailles, pour leur couper la main droite,  
 pour jeter leur corps tout vivant dans un feu com-  
 posé de deux voies de bois et de deux charrettes  
 de fagots. L'un subit ce martyre en personne, l'au-  
 tre en éffigie : mais le temps vient où le sang inno-  
 cent crie vengeance.

Cet exécrationnable assassinat est plus horrible que celui  
 des *Calas* : car les juges des *Calas* s'étaient trompés  
 sur les apparences, et avaient été coupables de  
 bonne foi; mais ceux d'Abbeville ne se trompèrent  
 pas; ils virent leur crime et ils le commirent. Je  
 crois vous avoir déjà dit, Madame, à-peu-près ce  
 que je vous dis aujourd'hui; mais je suis si plein  
 que je répète.

Mon grand malheur est que je désespère de vivre  
 assez long-temps pour venir à bout de mon entre-  
 prise; mais je l'aurai du moins mise en bon train.  
 Les parties intéressées achèveront ce que j'ai com-  
 mencé.

Pour écarter l'horreur de ces idées, je vous —  
demande comment je pourrais m'y prendre pour 1775.  
vous faire tenir un chiffon qui vous ennuiera peut-  
être. Il est dédié à un homme que vous n'aimez  
point, à ce qu'on dit; c'est M. d'Alembert: mais  
vous pardonnerez sans doute à un académicien qui  
dédie un ouvrage à l'académie sous le nom de son  
secrétaire. Si vous ne l'aimez pas, vous l'estimez,  
et il vous le rend au centuple.

Moi je vous estime et je vous aime de toutes les  
forces de ce qu'on appelle mon ame. V.

## L E T T R E C L X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDONNEZ - MOI, je vous supplie, de  
vous avoir importuné si indiscretément; mais, en  
vérité, Monseigneur, pouvais-je imaginer que les  
préliminaires de cette maudite affaire avec madame  
de *Saint-Vincent* vous coûteraient quarante mille  
livres? La justice, dit-on, devait se rendre gratis  
avant la renaissance des anciens parlemens. Quel  
gratis que quarante mille francs d'entrée de jeu, et  
cela parce que l'on a voulu vous voler!

Ce n'était qu'à la dernière extrémité que j'avais  
recours à vos bontés, ayant mis presque tout mon  
bien sur M. le duc de *Virtemberg*, sur M. le duc de  
*Bouillon* et sur le roi, et n'étant payé de personne;  
ayant eu l'impertinence de bâtir une espèce de jolie

— petite ville, et étant accablé par les demandes con-  
 1775. tinuelles de trente manufacturiers qu'il faut soutenir.  
 Ma tête, qui n'est pas plus grosse que rien, ne  
 pouvait porter tous ces fardeaux, et j'étais au dés-  
 espoir, lequel désespoir était encore augmenté par  
 la mort du notaire *Laleu* qui, par quelques avances,  
 m'empêchait de me jeter par la fenêtre.

J'ai bien mal pris mon temps auprès de vous,  
 je l'avoue; mais votre indulgence me rassure.

Je vois bien de la fermentation à Paris; malgré  
 la musique de *Gluck*, et malgré les comédies que  
 donne *Henri IV* au théâtre français, au théâtre ita-  
 lien et aux marionnettes. Vous êtes accoutumé depuis  
 long-temps aux changemens de scènes: mais la  
 véritable gloire, les grands services rendus, et un  
 peu de philosophie, sont une bonne égide contre  
 tous les coups de la fortune. Vous êtes actuelle-  
 ment comme les évêques qui se dispensent de la  
 résidence pour venir plaider à Paris. Je suis persuadé  
 que, si au lieu de dépenser quarante mille francs,  
 et peut-être quatre-vingts mille, pour faire con-  
 damner une catin friponne, vous lui aviez donné  
 dix mille francs d'aumône, elle vous aurait demandé  
 pardon à genoux et par écrit; mais il n'est plus  
 temps, il faut poursuivre cette détestable affaire  
 qui vous coûtera plus qu'elle ne vaut.

J'aime mieux les canons de Fontenoi, les four-  
 ches de Closter-Seven, Minorque et Gènes; ce  
 sont-là vos vrais billets au porteur.

Si vous aviez le temps de vous amuser ou de  
 vous ennuyer, je pourrais bien vous envoyer quel-

que chose dans peu de jours; ce serait la lie de \_\_\_\_\_  
 mon vin. Il vous paraîtrait peut-être plat ou aigre; 1775.  
 et d'ailleurs je tremble toujours de prendre mal  
 mon temps.

Agrérez, je vous en conjure, mon très-tendre  
 respect, en quelque temps que ce puisse être. V.

## L E T T R E C L X I.

A M A D A M E

L A D U C H E S S E D ' E N V I L L E .

janvier.

M A D A M E ,

**J**E me jette à vos pieds cette fois-ci bien sérieuse-  
 ment, et je vous conjure d'achever, par votre  
 protection, de rendre la vie et l'honneur au plus  
 innocent, au plus sage, au plus modeste et au plus  
 malheureux gentilhomme de France.

Il ne s'agit plus actuellement d'aucune formalité  
 de loi, ni d'aucune lettre en chancellerie. Il demande  
 au roi un sauf-conduit d'une année, comme vous  
 le verrez par les petits papiers ci-joints. Il lui fau-  
 dra en effet une année entière, au moins, pour  
 débrouiller tout le chaos de cette abominable aven-  
 ture; et le roi son maître voudra bien me le con-  
 fier encore, supposé que je vive.

Ce n'est point à moi à prévoir s'il cherchera à  
 entrer dans le service de France, ou s'il restera à

— celui du roi de Prusse. Tout ce que je fais, c'est  
 1775. qu'il est un très-bon officier et un bon ingénieur.  
 Il est supposé résider à Vésel, et il ne peut se mon-  
 trer en France qu'avec un sauf-conduit. Nous en  
 demandons un qui soit à-peu-près suivant le modèle  
 que nous présentons.

Cette petite grâce, qui ne tire à aucune consé-  
 quence, dépend entièrement du ministre des affaires  
 étrangères; et je suis bien sûr que ce ministre fera  
 tout ce que M. le comte de *Maurepas* voudra.

Daignez donc, Madame, en parler à M. de  
*Maurepas* quand vous le verrez. Permettez qu'on  
 mette cette bonne action dans la liste de celles que  
 vous faites tous les jours, quoique cette liste soit  
 un peu longue.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect  
 et la plus vive reconnaissance, Madame, etc.

## LETTRE CLXII.

A M. LE BARON DE GOLTZ,  
 MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, à Paris.

janvier.

MONSIEUR,

**L**E roi de Prusse continue à honorer de sa pro-  
 tection M. d'*Etallonde*, et nous comptons sur la  
 vôtre. Il ne nous faut actuellement qu'un sauf-con-  
 duit à-peu-près tel que nous osons en présenter le

modèle. Une grâce si légère ne peut se refuser, et M. d'Etallonde en a un besoin essentiel pour aller lui-même dans sa ville rechercher les pièces essentielles qui lui manquent. Elles démontreront son innocence et les manœuvres infernales dont on s'est servi pour faire condamner deux jeunes gentils-hommes, pleins de mérite, à des supplices plus horribles que ceux dont on punit les parricides.

Nous avons déjà six mille pages de la procédure, et cela ne suffit pas, à beaucoup près. Vous auriez gagné quatre ou cinq batailles en bien moins de temps que cet exécrable procès n'a été jugé.

Le sauf-conduit dépend de M. le comte de Vergennes. M. le comte de Maurepas a trop de grandeur d'ame et trop de bonté pour s'y opposer. Vous aurez, Monsieur, la satisfaction d'avoir conservé la vie, l'honneur et la fortune à un jeune gentilhomme digne de servir sous vous.

J'ai l'honneur d'être avec respect et reconnaissance,

Monsieur,

de votre Excellence, etc.

## LET TRE CLXIII.

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD:

janvier.

MONSEIGNEUR,

**J**e vous conjure, sans préambule, de vous joindre à madame la duchesse votre mère pour une très-

bonne action. Je ne connais pas de meilleur moyen  
 1775. de vous plaire. Vous verrez, par un petit papier  
 que j'ai l'honneur de lui envoyer, qu'il n'est ques-  
 tion que de rendre l'honneur, la fortune et la vie,  
 par cinq ou six mots, à un jeune gentilhomme  
 plein de mérite. La chose dépend de M. de *Vergen-*  
*nes* qui ne refusera rien à M. le comte de *Maurepas*,  
 et M. de *Maurepas* vous refusera encore moins.

Si l'aventure du chevalier de *la Barre* vous a  
 fait frémir d'horreur, la protection que vous et  
 madame la duchesse d'*Enville* donnerez à son ami  
 infortuné nous fera verser des larmes de joie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,  
 Monseigneur, etc.

## L E T T R E C L X I V .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1 de février.

C'EST bien vous, Madame, qui êtes ma patronne  
 et ma véritable protectrice. Ma dernière volonté  
 est de me jeter à vos pieds; mais ce ne peut être  
 que de mon lit à la bride de votre cheval; et il y  
 a cent vingt-cinq lieues entre lui et moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par la voie que  
 vous m'avez indiquée, le dernier radotage de ma  
 vieilleffe, et je vous supplie de ne le pas lire; car,  
 vivant ou mourant, je ne veux pas vous ennuyer.  
 Je ne pense plus guère, mais mes dernières pensées

feront pour vous avec la plus respectueuse et la  
plus tendre reconnaissance. 1775.

*Le vieux malade et radoteur de Ferney. V.*

## L E T T R E C L X V.

A M. DE LA LANDE.

A Ferney, 6 de février.

*E*N tibi norma poli et divæ libramina molis;  
*Computus en Jovis, etc.*

Voilà, Monsieur, ce que *Halley* disait à *Newton*,  
et ce que je vous dis.

Je reçus hier le plus beau présent qu'on m'ait  
jamais fait. J'ai passé tout un jour et presque toute  
une nuit à lire le premier volume, et j'ai entamé  
le second.

C'est, je crois, la première fois qu'on a lu tout  
de suite un livre d'astronomie. Vous avez trouvé  
le secret de rendre la vérité aussi intéressante qu'un  
roman.

Je vous demanderais pourtant grâce pour *Alexan-*  
*dre* à qui vous reprochez d'avoir été effrayé d'une  
éclipse de lune, avant la bataille d'Arbelles. *Plu-*  
*tarque* ne lui impute pas tant de faiblesse et tant  
d'ignorance.

*Quinte-Curce* dit, au contraire, que l'armée (qui  
n'était pas composée de philosophes) fut prête à se  
soulever contre *Alexandre*, *jam pro seditione res erat.*  
Le roi fit rassurer ses soldats par les mages égypt-

— tiens qu'il avait auprès de lui, et marcha aux ennemis immédiatement après l'éclipse.

1775.

Comment en effet le disciple d'*Aristote* aurait-il ignoré la cause de ce phénomène si ordinaire, et comment *Alexandre* aurait-il connu la terreur?

Après avoir demandé grâce pour ce prince, je ne vous la demanderai pas pour les pères de l'Eglise qui ont nié les antipodes; je ne la demanderai pas pour l'ami *Pluche*, qui va toujours chercher dans la langue hébraïque (qu'il ne savait pas) les raisons des choses qui n'ont jamais existé.

J'aimerais toujours bien mieux me confirmer avec vous dans le système démontré par *Newton*, que d'attribuer aux anciens, quels qu'ils soient, des connaissances astronomiques dont ils n'ont jamais eu que des soupçons très-vagues.

Enfin, Monsieur, je trouve dans votre livre de quoi m'instruire et me plaire à tout moment. J'ai presque oublié, en lisant, tous les maux dont je suis accablé. Je serai bientôt privé pour jamais de ce grand spectacle du ciel qui est actuellement couvert de brouillards, du moins dans notre pays. Il fait plus beau sans doute sur les bords du Nil et sur ceux de l'Euphrate, que dans le voisinage du lac de Genève. Il y a trois mois que je suis dans mon lit; et sans vous je n'aurais renouvelé connaissance avec aucune planète.

Vous aviez daigné me promettre que vous honoreriez Ferney d'un obélisque et d'une méridienne. Je ne crois pas vivre assez pour entreprendre cet ouvrage; je me bornerai, cette année, à bâtir des granges

granges de ce que vous appelez pizai (\*) ( si je —  
ne me trompe ). 1775.

Si vous aviez un moment à vous, je vous supplierais de me dire à qui je dois m'adresser pour avoir un bon ouvrier avec lequel je ferais mon marché.

Je vous demande bien pardon de cette impertinence.

Je ne fais pas comment j'ose vous parler des choses terrestres, après tout ce que je viens de lire.

Agréé, je vous prie, Monsieur, la reconnaissance et la respectueuse estime de votre, etc.

*Le vieux malade de Ferney.*

Permettez-moi de présenter mes respects à M. et à madame de Maron ( † ).

(\*) Pizai est une terre argileuse, battue entre des planches, et dont on fait des maisons dans la Bresse.

(†) Madame de Maron, baronne de Meillonaz, qui demeure à Bourg-en-Bresse. a fait huit tragédies de quinze à dix-huit cents vers chacune. et deux comédies en vers. M. de Voltaire, qui en a vu quelques-unes, leur a donné des applaudissemens. La modestie de l'auteur l'a empêché de les publier, ainsi qu'un grand nombre de lettres que M. de Voltaire lui avait adressées, et qu'elle n'a point voulu communiquer par le même motif.

1775.

## LETTRE CLXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

27 de février.

J'AI été très-mal, Madame, depuis près d'un mois. Je le suis encore, et je ne fais pas trop comment je suis en vie. Je crois qu'il est arrivé la même chose à Don Père qu'à moi; cependant je vous en envoie une seconde édition, parce que j'apprends dans mon lit qu'il n'y a plus d'exemplaires de la première à Genève. Tout est allé, je crois, à Paris. Vous recevrez probablement l'exemplaire de l'édition nouvelle, par M. d'Ogni.

Je vous conseille de ne vous jamais faire lire de vers; car outre qu'on en est fort las, ils sont trop difficiles à lire. Vous trouverez mieux votre compte avec de la prose. Je vous prie même de lire une note qui se trouve à la fin de la Tactique dans le même recueil. Elle est assez intéressante pour ceux qui n'aiment pas qu'on égorge le genre-humain pour de l'argent.

Le nombre infini de maladies qui nous tuent, est assez grand; et notre vie est assez courte pour qu'on puisse se passer du fléau de la guerre.

Je finirai bienôt ma carrière au coin de mon feu. Etendez la vôtre, Madame, aussi loin que vous le pourrez; jouissez de tous les plaisirs que

vosre triste état vous permet. Le mot de plaisir est bien fort, j'aurais dû dire consolations, et même 1775. consolations passagères; car il n'en reste rien lorsqu'au sortir d'un grand souper on se retrouve avec soi-même, et qu'on passe la nuit à se rappeler en vain ses premiers beaux jours. Tout est vanité, disait l'autre. Eh! plutôt à Dieu que tout ne fût que vanité! mais la plupart du temps tout est souffrance. J'en suis bien fâché, mais rien n'est plus vrai.

Ma lettre est un peu de *Jérémie*; j'aimerais mieux être *Anacréon*. Je vous prie de me pardonner mes lamentations, et de croire que le bon homme *Jérémie*, au milieu de ses montagnes, vous est aussi tendrement attaché que s'il avait le bonheur de vous voir tous les jours.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mars.

**P**ARDON, mon cher ange; ce n'est pas ma faute si j'ai tâté un peu de l'agonie aux approches de l'équinoxe, selon ma louable coutume. J'ai été bien sot quand j'ai cru être au moment où je ne vous reverrais plus. Je ne veux pas perdre l'espérance qui est toujours au fond de ma boîte de *Pandore*.

J'avais fait relier une nouvelle édition de *Don Pèdre* et compagnie pour M. de *Thibouville*, je ne

— fais plus comment faire pour la lui envoyer. Il y  
 1775; a long temps qu'elle est toute prête. Est-il possible  
 qu'il n'ait pas un contre-seing de quelque intendant  
 des postes à son service? ces pauvres Parisiens ne  
 s'avisent jamais de rien. Je prends le parti de la  
 lui envoyer par la diligence de Lyon, empaillée  
 comme un pâté.

*Le Kain* a mandé qu'il avait une vieille Ery-  
 phile de moi; c'est une esquisse assez mauvaise de  
 la Sémiramis. Il ferait ridicule que ce croquis parût,  
 et il n'est pas moins à craindre qu'il ne paraisse.

Je me flatte que mon cher ange me sauvera de  
 cette petite honte.

Il faut que je vous conte que j'avais envoyé un  
 vaisseau dans l'Inde, avec quelques associés; le  
 tonnerre est tombé sur notre vaisseau et a tout  
 fracassé. J'ai, Dieu merci, un anti-tonnerre à Fer-  
 ney dans mon jardin. Vous savez que cela s'appelle  
 un conducteur; avec cette précaution on n'a rien  
 à craindre sur terre. C'en ferait trop d'avoir à la  
 fois affaire au tonnerre sur la mer des Indes et dans  
 mon parterre: les dévots se moqueraient trop de  
 moi.

Je conseille à *Beaumarchais* de faire jouer ses  
 factums, si son Barbier ne réussit pas.

Adieu, mon cher ange; je n'en peux plus, per-  
 mettez que je vous embrasse bien tendrement avec  
 le peu de force qui me reste. V.

## LETTRE CLXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

10 de mars.

J'APPRENDS, Monsieur, que vous faites à M. de <sup>1775.</sup>  
*Châteaubrun* l'honneur de lui succéder. S'il ne s'était  
 pas pressé de vous céder sa place, je vous aurais  
 demandé la préférence. J'ai été si malade, depuis  
 près de deux mois, que j'ai cru que je le gagnerais  
 de vitesse, et alors je me serais recommandé à  
 vos bontés. L'académie me devient plus chère que  
 jamais.

Je ne fais si vous avez reçu, Monsieur, une petite  
 édition de cette esquisse de *Don Pèdre*, qu'un géné-  
 vois devait mettre de ma part à vos pieds. S'il ne  
 vous l'a pas remise, voudriez-vous avoir la bonté  
 de me dire comment je pourrais m'y prendre pour  
 vous rendre cet hommage que mon état très-dou-  
 loureux m'empêche de vous présenter moi-même ?  
 Pardonnez à ma terre épuisée si elle ne porte pas  
 de meilleurs fruits. Rien ne ferait plus propre à me  
 rajeunir que de venir vous faire ma cour, de vous  
 entendre à votre réception, et de partager l'hon-  
 neur que vous nous faites.

S'il est vrai que la *Raison* ait passé par Paris, dans  
 ses petits voyages, elle doit y rester pour vivre avec  
 l'auteur de la *Félicité publique*. Ce n'est pas une  
 médiocre consolation pour moi de voir mon opi-  
 nion sur cet ouvrage si bien confirmée. M. de

— *Malesherbes* a dit que ce livre était digne de votre  
 1775 grand-père, et moi j'ai l'insolence de vous dire  
 que votre grand-père, tout votre grand-père qu'il  
 est, en était incapable, malgré son génie et son  
 éloquence. Je pensai ainsi, lorsque j'ignorais que  
 la *Félicité* venait de vous. Je n'ai jamais changé  
 d'avis, et certainement je n'en changerai pas.

La *Raison* et la *Vérité* sa fille se recommandent  
 à vos bontés, et moi chétif qui voudrais bien être  
 de la famille, je me mets à vos pieds.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CLXIX.

A M. BOURGELAT.

A Ferney, 18 de mars.

MES maladies continuelles, Monsieur, m'ont  
 empêché de vous remercier plutôt du mémoire  
 utile et digne de vous, que vous avez eu la bonté  
 de m'envoyer. Il y a quatre-vingts et un ans que je  
 souffre et que je vois tout souffrir et mourir autour  
 de moi. Tout faible que je suis, l'agriculture est  
 toujours mon occupation. J'étais étonné qu'avant  
 vous les bêtes à cornes ne fussent que du ressort  
 des bouchers, et que les chevaux n'eussent pour  
 leurs *Hippocrates*, que des maréchaux ferrans. Les  
 vrais secours manquent dans les pays les plus  
 policés. Vous avez seul mis fin à cet opprobre si  
 pernicieux.

Les animaux, nos confrères, méritaient un peu plus de soin, sur-tout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec presque autant d'inhumanité que les Russes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs paysans, et que les commis des fermes traitent ceux qui vont acheter une poignée de sel ailleurs que chez eux.

Je voudrais qu'on cherchât des préservatifs contre les maladies contagieuses de nos bestiaux, dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différens; et on pourrait raisonnablement espérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réussiraient.

Il y a, dans le moment présent, une maladie contagieuse en Savoie, à une lieue de chez moi. Mon préservatif est de n'avoir aucune communication avec les pestiférés, de tenir mes bœufs dans la plus grande propreté, dans de vastes écuries bien aérées, et de leur donner des nourritures saines.

La dureté du climat que j'habite entre quarante lieues de montagnes glacées d'un côté, et le mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur, pendant six mois de l'année. Je brûle des parfums dans ma maison et dans mes écuries; je me fais un climat particulier, et c'est par-là je suis

— parvenu à une assez grande vieillesse, malgré le  
1775. tempérament le plus faible et les assauts réitérés  
de la nature.

Le grand malheur des payfans est d'être imbécil-  
les, et un autre malheur est d'être trop négligés : on  
ne songe à eux que quand la peste les dévaste,  
eux et leurs troupeaux ; mais pourvu qu'il y ait  
de jolies filles d'opéra à Paris, tout va bien. Je  
vous ferai très-obligé, Monsieur, de vouloir bien  
me continuer vos bontés quand vous communi-  
querez au public des connaissances dont il pourra  
profiter.

## L E T T R E C L X X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

[18 de mars.

**M**ON cher ange, le vieux malade avertit qu'il y  
a un paquet d'une nouvelle édition, arrivé depuis  
long-temps par la diligence ou par la poste à l'adresse  
de M. de *Thibouville*. Il doit l'avoir reçu ou l'en-  
voyer chercher.

Je suis bien vieux, je l'avoue ; mais j'ai plutôt  
fait une tragédie que des arrangemens pour la faire  
parvenir à Paris. Il y a quatre éditions de *Don*  
*Pèdre*, dont deux que je ne connais pas. Cela  
pourrait prouver qu'il y a encore des gens qui  
aiment les vers passablement faits, et que l'univers  
entier n'est pas uniquement asservi aux doubles  
crochets.

Le

Le rôle de *Léonore* plaît à toutes les dames de province, mais ces dames ne disposent pas des suffrages de Paris. *Linglet*, dans une de ses feuilles, a eu la témérité de comparer la scène de don Pédre et de *Guesclin* à celle de *Sertorius* et de *Pompée*; mais on ferait très-mal de jouer cette pièce au tripot de Paris, qu'on appelait autrefois le théâtre français. Il faudrait un *Baron* et une *le Coureur* avec *le Kain*. Ce n'est pas là une pièce de spectacle et d'attitudes; et vous n'avez précisément que *le Kain* dans Paris. 1775.

L'affaire de mon jeune homme me tient bien davantage au cœur. Je suis très-content de la manière dont le roi son maître en use. J'ai découvert des choses affreuses, infames, exécrables, qui feront dresser les cheveux à la tête de tous ceux qui ont encore des cheveux. L'aventure des *Calis* est une légère injustice et une petite méprise pardonnable, en comparaison des manœuvres infernales dont j'ai la preuve en main, et que nous ne produirons qu'avec la discrétion la plus convenable, et une simplicité qui n'offensera aucun magistrat, mais qui touchera tous les cœurs, et sur-tout ceux comme le vôtre. Je crois que je ne finirai que par prendre le public pour juge. Le jeune homme, qui est une des plus sages têtes que j'aye jamais connues, fera son mémoire lui-même. Il ne parlera point comme les avocats éloquens qui invoquent une loi et un témoignage, qui apportent des raisons victorieuses, qui parlent de l'ordre moral et politique, et de l'ordre des avocats, et qui l'emportent de beaucoup sur

— maître *Petit-Jean* ; mais il convaincra tous les  
 1775. esprits par le récit simple de la vérité qui a été  
 jusqu'ici entièrement ignorée.

Adieu, mon cher ange ; mon triste état m'empêche de relire ma lettre. *V.*

## LETTRE CLXXI.

A M. DE VAINES,

PREMIER COMMIS DES FINANCES.

A Ferney, par Lyon, 18 de mars.

**V**OUS me faites, monsieur, un présent qui m'est bien cher. J'avais déjà le portrait de M. *Turgot* ; mais j'ai fait encadrer celui que je tiens de vos bontés, et je l'ai mis au chevet de mon lit, à cause des vers de M. de *la Harpe*. Non-seulement ces vers sont bons, mais ils sont vrais ; ce qui arrive fort rarement à messieurs les contrôleurs généraux. J'ai placé cette estampe vis-à-vis celle de *Jean-Causeur*. Ce n'est pas que *Jean-Causeur* vaille M. *Turgot* ; mais c'est qu'on l'a gravé à l'âge de cent-trente ans. Quoique je me sois confiné au pied des Alpes, entre la Savoie et la Suisse, j'aime encore assez la France pour souhaiter que M. *Turgot* vive autant que *Jean-Causeur*.

Je vous fais bien bon gré, Monsieur, de cultiver les belles-lettres qui sont d'ordinaire l'opposé de votre administration. L'agriculture, dont je fais

profession, n'y est pas si contraire; mais l'aridité  
des calculs est presque toujours l'ennemie mortelle  
de la littérature. Heureux les esprits bien faits qui  
touchent à la fois à ces deux bouts! 1775.

Je vous remercie de vos bontés. J'ai l'honneur  
d'être avec l'estime la plus respectueuse, monsieur,  
votre, etc. *Voltaire.*

## L E T T R E C L X X I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

22 de mars.

**V**ous êtes pair du royaume, monseigneur le  
Maréchal; et quoique vous ayez fait le métier de  
*Mars* plus que celui de *Barthole*, vous devez favoir  
les lois mieux que moi, supposé qu'il y ait des lois  
en France, et que tout ne soit pas livré à la chicane  
et à la fantaisie du moment.

Je conviens que votre affaire est désagréable et  
importune, mais elle n'est que cela. Il faut être  
enragé pour feindre de n'être pas convaincu de la  
vérité de tout ce que votre avocat allégué. Il est vrai  
qu'il faut trop de contention d'esprit pour démêler  
ces preuves. La clarté dans les affaires est le pre-  
mier devoir auquel il faut s'attacher, en quelque  
genre que ce puisse être.

Au reste, quelque avocat que vous eussiez choisi,  
il me paraît impossible qu'on rende jamais votre  
affaire douteuse. Il est démontré qu'on vous a volé,  
et que pour vous voler on a été faussaire.

D d 2

— Je ne vois dans tout cela qu'un seul petit défaut, c'est la bonté dont madame de *Saint-Vincent* se vante que vous l'avez honorée en passant, quoiqu'elle ne soit ni assez jeune ni assez jolie pour mériter tant de politesse; mais cette condescendance que vous avez eue pour elle ne mérite qu'une chanson, et des faussaires voleurs méritent un peu mieux.

Je vous avouerai que tout ce procès me fait moins de peine que votre situation présente; mais vous avez de la sagesse et de la fermeté, vous connaissez les hommes, vous avez de grandes dignités, de très-beaux établissemens, et sur-tout de la gloire que rien ne pourra vous ôter.

Je suis forcé de m'occuper à présent d'une affaire mille fois plus cruelle et plus affreuse, qui n'a pas la même célébrité que la vôtre, parce qu'elle ne concerne pas des gentilshommes d'un rang aussi élevé que vous; mais elle est par elle-même ce que je connais de plus flétrissant pour la France, et de plus abominable après la boucherie des chevaliers du Temple, et après la St. Barthelemi. Il y a des horreurs qui sont ignorées dans Paris, où l'on ne s'occupe que de frivolités, de mensonges, de calomnies, de tracasseries et d'opéra comiques; tout le reste est étranger aux Parisiens. Si on apprenait à dix heures du matin que la moitié du globe a péri, on irait à cinq heures au spectacle, et on arrangerait un souper.

Vous savez très-bien que les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur suffrage; cependant on a

la faiblesse de le désirer, ce suffrage qui n'est que du vent. L'essentiel est d'être bien avec soi-même, et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent et tantôt nous léchent. 1775.

Je vous écris toute cette vaine morale, de mon lit où je suis confiné depuis long-temps. Jouissez du bonheur inestimable d'avoir conservé votre fanté à soixante et dix-huit ans. Songez à tout ce que vous avez vu mourir autour de vous; vous en tout sens supérieur aux autres hommes.

Conservez-moi vos bontés pour les deux ou trois minutes que j'ai encore à vivre, c'est-à-dire à souffrir. V.

## LETTRE CLXXIII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

25 de mars.

VOUS m'avez écrit, Monsieur, des choses bien plaisantes. Je reçois souvent de gros paquets de livres nouveaux; je les jette dans le feu, et je lis vos lettres pour me consoler. Il me paraît que vous voyez le monde, et que vous le peignez tel qu'il est, c'est-à-dire en ridicule. Je suis bien malade; mais si vous voulez que je meure gaiement, faites-moi la grâce de m'écrire lorsque vous trouverez le genre-humain bien impertinent, et que vous aurez du loisir pour vous en moquer.

J'ai été sur le point d'aller trouver mes deux con-

1775. frères *Dupré de Saint-Maur* et *Châteaubrun*. Les pré-  
paratifs de ce voyage qui n'a pas eu lieu, ne m'ont  
pas permis de vous écrire. J'imagine que je dois à  
votre lettre le petit répit que j'ai obtenu. Vous avez  
adouci tous mes maux. J'ai beaucoup d'obligation  
à monsieur l'abbé qui porte votre nom, d'avoir  
dit :

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

il semble par ce vers que je sois le fermier de  
M. le duc de *Choiseul*. Plût à Dieu que je le fusse !  
je lui rendrais bon compte; je ne le tromperais  
pas comme quelques-uns peut être l'ont pu tromper.  
J'aurais le bonheur de le voir et de l'entendre. Je  
tiens la condition de son fermier pour une des  
meilleures de ce monde, et je l'aimerais beaucoup  
mieux que celle de fermier général. Vous avez un  
fort bien supérieur à ces deux fermes: vous êtes  
son ami, et vous méritez bien de l'être.

Je vous remercie bien, Monsieur, de m'avoir  
envoyé le dernier mémoire de M. le comte de  
*Guines*. Il semble que les mémoires signés *Tort*.  
soient des armes parlantes. Jamais aucun tort ne  
m'a paru plus évident, j'ai la vanité de croire que  
DIEU m'avait fait pour être avocat. Je vois que,  
dans toutes les affaires, il y a un centre, un point  
principal contre lequel toutes les chicanes doivent  
échouer. C'est sur ce principe que j'osai me mêler  
des procès criminels, affreux et absurdes, intentés  
contre les *Calas*, les *Sirven*, *Monbailli*, contre  
M. de *Morangiés*.

Je tiens la cause de M. le maréchal de *Richelieu* —  
pour infallible, par le même principe. Je crois même 1775.  
qu'il est impossible à ses ennemis de penser autrement. Je suis persuadé que, si les juges se trompent si souvent, c'est que les formes ne leur permettent guère de peser les probabilités. Ils opposent une loi équivoque à une autre loi équivoque, tandis qu'il faudrait opposer raison à raison, et vraisemblance à vraisemblance. Tout procès est un problème, il faut avoir l'esprit un peu géométrique pour le résoudre.

La mort est un problème aussi, je le résoudre bientôt; mais il m'est démontré qu'en attendant je vous ferai attaché, Monsieur, avec la plus vive reconnaissance.

Vous m'en avez écrit de bonnes; mais vous qui parlez, avez-vous lu le livre de *Necker* (\*)? et si vous l'avez lu, l'avez-vous entendu tout courant?

## LETTRE CLXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

7 de mars.

J'AI pu vous dire, Madame, j'ai été très-mal, je le suis encore.

1°. Parce que la chose est vraie.

(\*) Contre la liberté du commerce des blés.

Dd 4

— 2°. Parce que l'expression est très-conforme,  
 1775. autant qu'il m'en souvient, à nos décisions académiques. *Ce le* signifie évidemment, je suis très-mal encore. *Ce le* signifie toujours la même chose dont on vient de parler. C'est comme quand on vous dit : Etes-vous enrhumées, Mesdames? elles doivent répondre : Nous le sommes ou nous ne le sommes pas. Il serait ridicule qu'elles répondissent : nous les sommes ou nous ne les sommes pas.

*Ce le* est neutre en cette occasion, comme disent les doctes. Il n'en est pas de même quand on vous demande : Etes-vous les personnes que je vis hier à la comédie du Barbier de Séville, dans la première loge? vous devez répondre alors : Nous les sommes; parce que vous devez indiquer ces personnes dont on vous parle.

Etes-vous chrétienne? je le suis. Etes-vous la juive qui fut menée hier à l'inquisition? je la suis. La raison en est évidente. Etes-vous chrétienne? je suis cela. Etes-vous la juive d'hier, etc.? je suis elle.

Voilà bien du pédantisme, Madame; mais vous me l'avez demandé; et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination m'y promène quelquefois, parce que vous y êtes; mais la raison me dit que je dois achever ma vie à Ferney. Il faut se cacher au monde, quand on a perdu la moitié de son corps et de son ame, et laisser la place à la jeunesse. Il y a et il y aura toujours à Paris beaucoup de jeunes gens qui font et feront très-joli-

ment des vers; mais ce n'est pas assez de les faire —  
bons, il leur faut un je ne fais quoi qui force à 1775.  
les retenir par cœur, ou à les relire malgré qu'on  
en ait : sans quoi cent mille bons vers sont de la  
peine perdue.

Je suis indigné, depuis quelques années, de la  
prose de Paris, et sur-tout de la prose des avocats  
qui parlent presque tous comme maître *Petit-Jean*.  
Les factums contre M. de *Guines*, et contre M. de  
*Richelieu* m'ont paru le comble de l'absurdité. Celui  
de M. de *Richelieu* était un peu ennuyeux, mais  
au moins il était fort raisonnable.

J'espère que, quand mon jeune homme sera  
obligé d'en faire un, il pourra être assez intéres-  
sant; mais probablement cette pièce de théâtre ne  
se jouera pas si tôt.

Adieu, Madame; dissipez - vous, soupez; mais  
sur-tout digérez, dormez, vivez avec le monde  
dont vous ferez toujours le charme. Daignez me  
conserver toujours un peu d'amitié, cela console  
à cent lieues. V.

## LETTRE CLXXV.

A M. DE LA HARPE.

31 de mars,

**J**E ne croyais pas, mon cher successeur, que du  
*Belloi* fût mourant, lorsque je l'ai presque associé  
avec vous; mais je crois avoir fait sentir la pro-

— digieuse différence que je mets entre vous et lui.  
 1775. C'est l'impératrice de Russie qui me mandait que, de tous les auteurs français de ce temps-ci, vous étiez presque le seul qu'elle entendit couramment; et qu'il y avait deux langues en France, dont l'une était la vôtre, et l'autre était celle du galimatias. Vous voyez bien qu'à la longue le vrai mérite perce, et que le galimatias tombe.

Vous voilà, à la fin, à votre place, malgré la canaille des *Fréron*, des *Clément* et des *Sabatier*. Vous avez de la gloire et un commencement de fortune. On dira de vous comme à *Tibulle*:

*Gratia, fama, valetudo contingit abundè,  
 Et mundus victus, non deficiente crumenâ.*

Connaissez-vous M. de *Vaines*, premier commis ou chef des bureaux de celui qui pense et qui permet qu'on pense? Pourriez-vous m'envoyer par lui *Menzicof*, afin que je ne meure pas sans avoir eu cette consolation? Je vous avertis que mon heure arrive, et que quand même je serais à l'agonie, je sentirai tout le mérite de la pièce tout aussi bien que la famille royale. Soyez très-sûr que vous ne risquez rien, qu'on vous la renverra sans tarder et sans abuser de la confiance. C'est une bonne action que vous devez faire; il faut avoir pitié des mourans.

Je fais bien qu'il n'y a d'acteurs à la comédie que *le Kain*; mais je fais bien aussi que, si vous faites des vers comme *Racine*, vous déclamez comme lui. Je me souviendrai toujours du *le voici*,

et de la façon dont vous récitâtes tout le reste. —

Pour *Cornelle*, il récitait ses vers comme il les <sup>1775</sup> fefait : tantôt ampoulé, tantôt à faire rire.

Vous formerez des acteurs et des actrices ; c'est un point important pour le parterre : cela subjugue.

Le chiffon dont vous me parlez, intitulé *Don Pèdre*, n'a jamais été fait pour être joué. Il était fait pour une centaine de vers qu'on a retranchés, et pour certaines gens un peu dangereux dont on parlait avec une liberté helvétique. Ce changement gâte tout, énerve tout ; et il n'y a pas grand mal. Il y en aurait eu beaucoup si on n'avait pas été obligé, à quatre-vingts et un ans, de sacrifier à cette sottie vertu qu'on appelle prudence : le vieillard a mis un bâillon à l'homme de vingt ans.

Allons, courage, mon cher ami ; vous êtes dans la force de votre génie. Je vous dirai toujours :

*Macte animo, generosè puer ; sic itur ad astra.*

Je n'en peux plus, mais vous me ranimez. V.

## LETTRE CLXXVI.

A M. PARMENTIER.

A Ferney, le 1 d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, les deux excellens-mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer, l'un sur les pommes de terre, désiré du gouvernement, l'autre sur les végétaux nourrissans, couronné par

— l'académie de Besançon. Si j'ai tardé un peu à  
 1775. vous remercier, c'est que je ne mangerai plus de  
 pommes de terre dont j'ai fait du pain très-favou-  
 reux, mêlé avec moitié de farine de froment, et  
 dont j'ai fait manger à mes agriculteurs dans un  
 temps de disette, avec le plus grand succès. Mais  
 quatre-vingts et un ans surchargés de maladies,  
 ne me permettent pas d'être bien exact à répon-  
 dre; je n'en suis pas moins sensible à votre mérite,  
 à l'utilité de vos recherches et au plaisir que vous  
 m'avez fait.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que  
 je vous dois, Monsieur, etc.

### LET TRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'avril.

**M**ON cher ange, je commence par vous en-  
 voyer une lettre de madame de *Luchet*, qui vous  
 mettra bien mieux au fait de vos dix mille livres  
 que je ne pourrais faire.

Vous verrez ensuite comme la calomnie me  
 poursuit jusqu'au dernier de mes jours.

Il y a donc des gens assez barbares pour avoir  
 dit que je me porte bien! Je suis à peu près comme  
 cette madame de *Moncu*, qui écrivait: *Moncu est*  
*un assez vilain trou, mais on se divertit quelquefois*  
*dans le voisinage.*

Il est vrai que M. de *Florian*, qui a une charmante petite maison dans Ferney, donna, il y a 1775. quelque temps, un grand souper à madame de *Luchet*, où elle joua une ou deux scènes de proverbes; mais assurément je n'y étais pas. Je ne mange plus avec personne; je ne fors de ma chambre que quand il y a un rayon de soleil. J'attends doucement la mort, et je remercie, comme *Epictète*, l'Être des êtres de m'avoir fait jouir pendant quatre-vingts et un ans, du beau spectacle de la nature. J'ai abandonné totalement *Don Pèdre* et du *Guefclin*. Je n'avais jamais fait cette tragédie pour être jouée, mais seulement pour y fourrer soixante ou quatre-vingts vers que j'ai ensuite très-prudemment retranchés. Il me suffit que ce petit ouvrage ne soit pas méprisé par les gens qui pensent.

A l'égard de notre jeune homme pour qui vous avez tant de bonté, je voudrais seulement que vous pussiez aller lire chez M. de *Beaumont* la consultation que M. d'*Ornoï* a dû lui remettre. Il n'y a pas pour une demi-heure de lecture. Vous y verrez des horreurs et des bêtises des prétendus juges d'*Abbeville*, toutes prouvées légalement, papiers sur table, toutes pires sur les abominations du jugement des *Calas* et des *Sirven*, et dont on s'est bien donné de garde de laisser échapper un mot dans la procédure, qui non-seulement est nulle, mais qui est très-punissable. Nous ne voulons sur cela que le sentiment des avocats de Paris, auquel nous joindrons celui des juriconsultes de l'Europe, depuis *Moscou* jusqu'à *Milan*: cela nous

1775. suffira. Nous ne voulons ni ester à droit, ni demander grâce. Nous avons obtenu la dignité d'aide de camp d'un roi qui est le premier général de l'Europe, et le poste de son ingénieur. Il ne convient pas à un homme de cet état de s'avilir pour obtenir en France le droit de jouir un jour d'une légitime de cadet de Normandie, qui ne vaut pas la peine qu'on y pense. Je vous réponds qu'il ne manquera point; mais la consultation des avocats nous est absolument nécessaire.

Echauffez sur cela, je vous en prie, M. d'Ornoi et M. de Beaumont; qu'ils écrivent seulement au bas de notre mémoire que, les choses supposées comme nous les avançons, la procédure est nulle, et que nous sommes en droit de demander la révision. Je vais écrire à mon petit gros neveu.

Je vous embrasse, mon cher ange, avec l'amitié la plus respectueuse, la plus tendre et la plus vieille.

*Voltaire.*

### LET TRE CLXXVIII.

A M. LAUS DE BOISSI,

*Qui lui avait envoyé une seconde édition de sa critique des Trois siècles.*

A Ferney, 14 d'avril.

**J**E vous dois, Monsieur, des éloges et des remerciemens, et je me serais acquitté de ces deux devoirs plutôt que je ne fais, si une maladie très-dange-

reusé que ma nièce a essuyée, pendant un mois entier, dans notre hermitage, n'avait pas demandé tous mes soins et tout mon temps. Je sens vivement tout ce que je vous dois. La vieillesse peut ôter les talens, mais elle laisse au cœur la sensibilité. 1775.

Je crois que vous avez rendu service à tous les honnêtes gens, en faisant connaître un mal-honnête homme qui s'est fait secrétaire d'une cabale infame d'hypocrites, et qui, après avoir commenté *Spinosa*, est devenu valet de prêtre pour de l'argent. Votre ouvrage est celui de la vertu qui écrase la friponnerie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Voltaire.*

## LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'avril.

**M**ON cher ange, je reçois votre lettre du 10 d'avril. Madame de *Luchet* n'est plus que garde-malade: vous l'avez vue marquée très-plaisante et très-amufante; mais les mines de son mari ont un peu alongé la sienne. Ce mari est, à la vérité, un homme de condition, plus marquis que le marquis de . . . .; mais il a bien plus mal fait ses affaires que . . . . Il est actuellement à *Chambéry*, et ni lui ni sa femme ne m'ont pleinement instruit de leur désastre. Il y a dans toutes les confessions un péché qu'on n'avoue pas.

— J'avais cru long-temps que la maladie de madame  
1775. Denis n'était qu'un rhume ordinaire; nous n'avons  
été détrompés que depuis le premier jour d'avril. La  
maladie a été depuis ce temps-là très-sérieuse et très-  
inquiétante jusqu'au 16. Je ne commence à être un  
peu rassuré que d'aujourd'hui; nous avons été dans  
des tranfes continuelles. Malheureusement je ne suis  
bon à rien avec mes quatre-vingts et un ans et ma  
constitution déplorable; je ne suis qu'un vieux  
malade qui en garde un autre, et qui s'acquitte fort  
mal de cette fonction. Jugez si je suis en état de  
courir après une soixantaine de vers épars dans une  
vieille copie mise dès long-temps au rebut et à moi-  
tié brûlée; *altri tempi, altre cure*. La tête me tourne,  
mon cher ange, de l'affaire de notre jeune homme;  
il est plus sage que moi; il est tranquille sur son  
fort, et moi je m'en meurs.

Il y a peut-être quelque légère différence entre son  
mémoire et l'extrait de M. d'Ornoi. Je lui mande  
qu'il peut aisément corriger ces petites erreurs en  
deux traits de plume; mais nous ne fondons point  
du tout notre consolation sur des interrogatoires  
faits par des scélérats à des enfans intimidés. Nous  
la fondons principalement sur l'illégalité punissable  
avec laquelle un procureur marchand de cochons,  
foi-disant avocat, et déclaré non admissible en  
cette qualité par un acte juridique de tous les avo-  
cats du siège, a osé se porter pour juge dans une  
affaire criminelle, et verser le sang innocent de la  
manière la plus barbare. Voilà notre grief, ou  
plutôt le crime que nous dénonçons, et dont nous  
n'avons

n'avons que trop de preuves. Pourquoi s'attacher à des minuties, quand il s'agit d'un objet aussi important? 1775-

Ce fait ne se trouve certainement pas dans l'énorme procédure dont M. d'Ornoi a bien voulu faire l'extrait. Il a lu cet extrait à monsieur le garde des sceaux; mais il ne lui a point parlé du seul objet principal dont il s'agit; et voilà ce qui arrive dans presque toutes les affaires.

Nous venons de découvrir un mémoire fait en 1766, pour trois co-accusés dans cet infame procès criminel; mémoire qui ne fut malheureusement imprimé avec la consultation des avocats que quelque temps après l'arrêt du parlement. La consultation est signée par huit avocats, *Cellier, d'Outremont, Muyart de Vouglans, Gerbier, Timbergue, Benoît, Turpin, Linguet,*

Les moyens de nullité sont très bien discutés dans le mémoire et dans la consultation. C'est dans ce mémoire, pages 16 et 17, qu'il est dit expressément que la compagnie des avocats d'Abbeville s'est opposée par un acte juridique à la réception de notre prétendu avocat, prétendu juge, réellement procureur, et marchand de cochons et de bœufs.

C'est là qu'il est dit que des sentences des consuls d'Abbeville enjoignent à ce procureur marchand, à ce juge aussi infame que barbare, de produire ses livres de comptes.

Y a-t-il rien de plus monstrueux, mon cher ange? y a-t-il rien qui doive plus exciter l'indignation du roi et de son garde des sceaux? faut-il chercher

*Corresp. générale. Tome XVII. E e*

— d'autres preuves de l'injustice la plus horrible, et  
 1775. d'un assassinat plus prémédité? pourquoi n'en a-t-on  
 pas parlé à M. de *Miromesnil*? hélas! c'était la seule  
 chose qu'il lui faillait dire. N'est-il pas palpable que  
 ce misérable marchand de bestiaux n'avait été choisi  
 pour assassiner juridiquement d'*Etallonde* et la *Barre*,  
 que par la vengeance du conseiller nommé *Saucourt*,  
 qui voulait perdre, à quelque prix que ce fût, des  
 enfans innocens, et se venger sur eux de trois procès  
 que les pères de ces enfans et madame *Faydeau* de  
*Brou* lui avaient fait perdre?

Ce sang innocent crie, mon cher ange; et moi je  
 crie aussi, et je crierai jusqu'à ma mort. Je crie à  
 vous: je vous dis, vous êtes ami de MM *Target*  
 et de *Beaumont*; parlez-leur, je vous en conjure.  
 Je suis outré, je suis désespéré. Quoi! le sage  
 et brave d'*Etallonde* ne pourra pas trouver en 1775  
 un avocat, tandis que des enfans accusés des  
 mêmes choses que lui en ont trouvé huit en 1766?  
 Cela est affreux, cela est incompréhensible. Il n'y  
 a donc plus ni raison ni humanité dans le monde.

Au nom de cette humanité qui est dans votre  
 cœur, parlez à M. *Target*, dites-lui tout ce que je  
 vous dis. Je vous répète que nous ne voulons point  
 de lettres de grâce; que grâce, de quelque manière  
 qu'elle soit tournée, suppose crime, et que nous  
 n'en avons point commis. De plus, grâce exige  
 qu'on la fasse entériner à genoux, et c'est ce que  
 nous ne ferons jamais. Il n'y a ni l'ombre de la  
 justice, ni de la pitié, ni de la raison dans tout  
 ce qu'on m'a écrit sur cette aventure exécrable.



Comment voulez-vous, mon cher ange, que dans l'effervescence où est l'intérieur de ma pauvre vieille machine, je vous parle à présent de l'édition in-4<sup>o</sup>. du *Cornelle*? Il y a sans doute beaucoup de choses nouvelles dans les notes; mais ces choses-là, vous les savez mieux que moi. Vous savez combien les froids raisonnemens alambiqués, écrits en style bourgeois, sont impertinens dans une tragédie; que le boursofflé est encore plus condamnable, que l'impropriété continuelle des expressions est ridicule, etc. J'ai fait sentir tous ces défauts dans la nouvelle édition, et j'ai dû le faire; j'ai dû n'avoir aucune condescendance pour le mauvais goût et pour la mauvaise foi de ceux qui m'avaient fait des reproches trop injustes. J'ai dit enfin la vérité dans toute son étendue, comme elle doit toujours être dite. De *Tournes* et *Panckoucke*, qui ont fait cette édition, ne m'en ont donné qu'un seul exemplaire; si j'en avais deux, il y a long-temps que vous auriez le vôtre.

Je ne puis, mon cher ange, finir ma lettre, sans vous dire un mot sur l'homme dont j'avais pris le parti (\*), et dont vous me parlez. M. de *Malesherbes*, qui est assurément une belle ame, m'a mandé que c'était ce même homme qui avait déterminé l'arrêt funeste dont l'Europe a eu tant d'horreur; que sans lui les voix auraient été partagées. Je me tais, et je me tairai sur cet homme; mais cette nouvelle a achevé de m'accabler. Je me jette entre vos bras.

*Voltaire.*

(\*) M. *Pasquier.*

## LETTRE CLXXX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 d'avril.

— Vous me donnez donc, Madame, une charge  
 4775 de médecin consultant dans votre maison. J'en suis  
 bien indigne: je ne suis que le compagnon de vos  
 misères et compagnon d'ignorance de tous les autres  
 médecins. Si vous aviez un livre difficile à trouver,  
 qui est intitulé Questions sur l'encyclopedie, je  
 vous prierais de vous faire lire l'article *Médecine* qui  
 est assez drôle, mais qui paraît bien approchant de  
 la vérité.

Je suis de l'avis d'un médecin anglais qui disoit à  
 la duchesse de *Marlborough*: Madame, ou soyez bien  
 sobre, ou faites beaucoup d'exercice, ou prenez  
 souvent de petites purges domestiques, ou vous  
 ferez bien malade.

J'ai suivi les principes de ce médecin, et je ne  
 m'en suis pas mieux porté; cependant, vous et  
 moi, nous avons vécu assez honnêtement, en pré-  
 venant les maladies par un peu de casse. Je fais  
 moudre la mienne, et je la fais un peu cuire. Elle  
 fait beaucoup plus d'effet, lorsqu'elle n'est pas cuite,  
 et qu'elle est fraîchement mondée. Ma dose est  
 d'ordinaire de deux ou trois petites cuillerées à

café; et on peut en prendre deux fois par semaine, —  
 sans trop accoutumer son estomac à cette purge 1775.  
 domestique.

Quelquefois aussi je fais des infidélités à la casse en faveur de la rhubarbe; car je fais grand cas de tous ces petits remèdes qu'on nomme minoraifs, dont nous sommes redevables aux Arabes de qui nous tenons notre médecine et nos almanachs. Vous savez peut-être que, pendant plus de cinq cents ans, nos souverains n'eurent que des médecins arabes ou juifs; mais il fallait que le fou du roi fût chrétien.

Je reviens à la purge domestique, tantôt casse, tantôt rhubarbe; et je dis hardiment que ce sont des fruits dont la terre n'est pas couverte en vain, qu'ils servent à la fois de nourriture et de remèdes; et qu'il faut bénir DIEU de nous avoir donné ces secours dans le plus détestable des mondes possibles.

Je vous dis encore que nous ne devons pas tant nous dépiter d'être un peu constipés, que c'est ce qui m'a fait vivre quatre-vingts et un ans, et que c'est ce qui vous fera vivre beaucoup plus longtemps. On souffre un peu quelquefois, je l'avoue; mais, en général, c'est notre loi de souffrir de manière ou d'autre. Je m'acquitte parfaitement de ce devoir; et tout résigné que je suis, je me donne actuellement au diable dans mon lit, pendant que madame Denis est dans le sien, depuis quarante jours, avec la fièvre et une fluxion de poitrine. Je suis prêt d'ailleurs à vous signer tout ce que

— vous me dites, excepté la trop bonne opinion que  
1775<sup>s</sup> vous voulez bien avoir de votre vieux confrère en  
maladies.

Il y a long-temps que j'ai eu le bonheur de passer  
quinze jours avec *M. Turgot*. Je ne fais ce qu'on lui  
permettra de faire ; mais je fais que je fais plus de  
cas de son esprit que de celui de *Jean-Baptiste Colbert*  
et de *Maximilien de Rosni*. Je ne crains pour lui que  
deux choses, les financiers et la goutte. Ce sont deux  
terribles sortes d'ennemis ; il n'y a que les moines  
qui soient plus dangereux.

Je vous quitte pour aller au chevet du lit de ma  
malade.

Supportez la vie , Madame , et conservez - moi  
vos bontés.

A propos , Madame , ou hors de propos , auriez-  
vous entendu parler d'une lettre en vers d'un pré-  
tendu chevalier de *Morton* à M. le comte de *Tressan* ,  
qu'il a eu la faiblesse de faire imprimer avec sa  
réponse , le tout orné de notes instructives ? Ce  
*Morton* dit que

. . . Les hommes sont d'étranges machines,  
Quand fiers des feux follets d'un instinct perversi ,  
Ils vont persécutans l'écrivain sans parti ,  
Qui veut de leur raison réparer les ruines.

Ensuite il dit que *M. de Tressan* rendait plus  
piquans les soupers d'*Epicure* ; *Stanislas* , père de la  
feue reine , *Stanislas* serait certainement bien étonné  
de s'entendre nommer *Epicure* , lui qui ne donna  
jamais à souper. Presque tous les vers de cette belle

épître font dans ce goût. Et voilà ce que M. de *Tressan*, de plusieurs académies, a cru être de moi: 1775. voilà à quoi il a répondu par une épître en vers: voilà ce qu'il dit avoir été extrêmement approuvé par MM. d'*A*. . . . *C*. . . . et *M*. . . .

J'ai eu beau lui écrire que M. le chevalier de *Morton* était un détestable poëte, il n'en démord point. Il me dit que je suis trop modeste. Il fait courir dans Paris cet imprimé, d'ailleurs très-dangereux, dans lequel on met sur la même ligne *Numa* et le roi de Prusse, *Montagne* et *Vanini*, *Socrate* et l'*Arétin*.

Il y a quelques vers heureux, jetés au hasard dans ce mauvais ouvrage fait aux petites-maisons, et surtout des vers très-hardis, qui passent à la faveur de leur témérité. M. de *Tressan* distribue à ses amis la demande et la réponse. Que voulez-vous que je dise? La rage d'imprimer ses vers est une étrange chose; mais ce n'est pas à moi de la condamner. J'ai passé ma vie à tomber dans cette faute, et je suis puni par où je suis coupable.

Mais, bon Dieu! que le bon goût est rare!

## L E T T R E C L X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de mai.

**M**ON cher ange, vous avez raison, et vous êtes très-aimable dans tout ce que vous me dites le 22 d'avril 1775; *contra sic argumentor.*

— Madame *Denis* est aussi sensible qu'elle doit l'être  
 1775. à vos bontés. Elle se porte mieux; mais la convalescence sera difficile et longue: ce n'est pas un grand malheur, quand on a été si dangereusement malade.

Madame de *Luchet* ne peut rien vous écrire touchant ses affaires et les vôtres, par la raison qu'elle n'y entend rien. Elle n'a jamais songé, et ne songera qu'à rire. Son pauvre mari cherche de l'or. Mais toujours rire, comme le veut sa femme, ou s'enrichir dans des mines, comme le croit le mari, c'est la pierre philosophale, et cela ne se trouve point.

Il me paraît aussi difficile d'arranger les affaires de notre jeune officier que d'enrichir M. de *Luchet*. Personne ne s'entend, personne n'agit de concert dans cette cruelle affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le jeune homme ne peut rien accepter, rien faire, sans les ordres précis de son maître. Il nous paraît qu'on veut nous servir malgré nous, et d'une manière qui ne peut nous convenir. On ne veut pas nous entendre, et nous ne pouvons pas tout dire. Pour moi, je ne dois point paraître; vous connaissez ma position, et vous sentez bien que je ne dois agir à découvert qu'après de celui qui peut seul bien réparer les malheurs de notre jeune homme, et qui devrait déjà l'avoir fait, quand ce ne serait que pour couvrir d'opprobre les scélérats sur lesquels il pense comme vous et moi. Enfin je ne vous dis rien sur cette affaire, parce que j'aurais trop à vous dire.

En

En voici une autre très-désagréable, qui seule —  
 suffirait pour m'empêcher de me montrer dans 1775.  
 l'affaire du jeune homme. Un de nos philosophes,  
 excessivement imprudent, quoiqu'il n'en ait pas  
 l'air, et qui fait des vers, quoique ce ne soit pas  
 son métier, s'avise d'écrire à M. de *Tressan* une  
 épître sous le nom du chevalier de *Morton*, et me  
 fait parler dans cette épître comme si c'était moi qui  
 l'écrivais. Il me fait dire les choses les plus hardies,  
 les plus déplacées et les plus dangereuses. M. de  
*Tressan* a la simplicité de me croire l'auteur de  
 cette rapsodie, dans laquelle il est très-ridiculement  
 loué. Il me répond du même style; il fait imprimer  
 ces sottises. C'est une étrange conduite pour  
 un lieutenant général des armées, âgé de soixante  
 et douze ans. L'auteur de la lettre du chevalier de  
*Morton* est certainement le plus coupable. C'est un  
 homme très-bien intentionné pour la bonne cause;  
 mais il la sert bien mal en croyant lui faire du  
 bien.

Ignore si cette sottise a fait quelque bruit à  
 Paris. M. de *Tressan*, à qui j'ai lavé la tête d'im-  
 portance, m'a mandé qu'il en a fait parler à mon-  
 sieur le garde des sceaux; mais en faisant parler,  
 on aura fait dire encore quelques nouvelles imper-  
 tinences.

Je ne fais plus que faire ni que dire à tout cela;  
 il faudrait que je vinssé prendre de vos leçons huit  
 ou dix jours à Paris; mais ni l'état de madame  
*Denis*, ni le mien, ni mes forces, ni mes chagrins  
 ne me permettent cette consolation. Je ne goûte

— que celle d'être encore aimé de vous à cent lieues ;  
1775. mais faudra-t-il donc je meure sans vous avoir  
embrassé ?

## L E T T R E C L X X X I I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

5 de mai.

**R**ACLE arrive , Madame ; c'est à vous qu'il doit tout. Vous n'avez jamais eu qu'une passion véritable , celle de faire du bien ; tout le reste n'a été que passades. Si vous aviez été à Dijon , vous auriez prévenu l'émeute criminelle qui a été excitée sous main par les ennemis de *M. Turgot*.

Si vous venez sur les lisières de notre Bourgogne , vous rendrez la vie à madame *Denis* et à moi. Elle est encore bien malade ; mais pour moi je suis incurable , et je n'attends que la mort , après quatre-vingts ans de souffrances , et soixante ans de persécution. Vous trouveriez l'oncle et la nièce chacun dans un coin de son hôpital ; père *Adam* dans son grenier , uniquement occupé de son déjeuner , de son dîner et de son souper ; ce brave jeune homme pour qui vous avez daigné vous intéresser , soutenant son malheur avec une patience héroïque ; madame de *Luchet* , qui était venue ici pour deux jours , et qui est établie intendante de l'hôpital depuis deux mois ; son mari , qu'elle fait venir , et qui ne trouvera pas plus d'or dans Ferney

qu'il n'en a trouvé dans toutes les mines qu'il a fouillées. Notre maison est un lazaret. Il n'y a que vous qui puissiez la rendre supportable ; mais nous n'osons nous flatter que vous veniez embellir le séjour de la souffrance et de la tristesse. J'éprouve toutes les calamités attachées à la décrépitude. Je ne puis ni manger avec personne, ni même parler. Si vous me ressuscitez, ce serait le plus grand de vos miracles.

Vous avez bien vu des changemens dans votre capitale ; ils se sont étendus jusqu'à nos déserts.

Notre héros, dont vous me parlez, doit être plus affligé de quelques-uns de ces changemens, que de la friponnerie insolente et absurde d'une provençale. Elle aurait mieux fait de contrefaire le style de sa bisaïeule, madame de *Sévigné*, que de contrefaire l'écriture de celui qu'elle appelle toujours son cousin. Je ne connais ni la provençale ni la bordelaise. On dit que cette bordelaise est despotique. Vous aimez à l'être, Mesdames ; et ce n'est pas pour rien que le conte de *Ce qui plaît aux dames* a fourni un opéra comique. Je crois que votre ami aurait mieux fait de s'en tenir à être tout doucement le maître chez lui ; mais puisque *Hercule* a été subjugué, pourquoi les gens délicats ne le seraient-ils point ? Il y a peu de personnes qui sachent se procurer une vieille femme heureuse et respectée. On se traîne comme on peut au bout de sa carrière, tout cela est bien triste. Il n'y a que vous, Madame, dont les bontés adoucissent un peu les chagrins dont je suis environné.

— Je ferai pénétré jusqu'au dernier moment de tout  
 1775 ce que vous valez, et de la reconnaissance que je  
 vous dois.

## L E T T R E C L X X X I I I .

A M. D E V A I N E S .

8 de mai.

**I**L est digne des Velches de s'opposer aux grands desseins de M. *Turgot* ; et vous, monsieur, qui êtes un vrai français, vous êtes aussi indigné que moi de la sottise du peuple. Les Parisiens ressemblent aux Dijonais qui, en criant qu'ils manquaient de pain, ont jeté deux cents setiers de blé dans la rivière. Les mêmes Dijonais ont écrit que le style du bourguignon *Crébillon* était plus coulant que celui de *Racine*, et qu'*Alexis Piron* était au-dessus de *Molière* : tout cela est digne du siècle.

Nous n'avons point encore à Genève le fatras du genevois *Necker*, contre le meilleur ministre que la France ait jamais eu. *Necker* se donnera bien de garde de m'envoyer sa petite drôlerie. Il sait assez que je ne suis pas de son avis. Il y a dix-sept ans que j'eus le bonheur de posséder, pendant quelques jours, M. *Turgot* dans ma caverne. J'aimai son cœur, et j'admirai son esprit. Je vois qu'il a rempli toutes mes vues et toutes mes espérances. L'édit du 13 de septembre me paraît un chef-d'œuvre de la véritable sagesse et de la véritable éloquence. Si *Necker*

pense mieux et écrit mieux, je crois dès ce moment —  
*Necker* le premier homme du monde; mais jusqu'à 1775.  
 présent je pense comme vous.

Je suis pénétré de vos bontés, Monsieur, et de  
 votre manière de penser, de sentir et de vous  
 exprimer. *V.*

## LETTRE CLXXXIV.

A M. CHRISTIN.

14 de mai.

**M**ON cher ami, c'est dommage que vous ne  
 foyez point à Ferney; vous partageriez la fête qu'on  
 donne jeudi, 18 du mois, pour la convalescence  
 de madame *Denis*. Nous avons des compagnies  
 d'infanterie, de cavalerie, des cocardes, des tim-  
 bales, des violons, et trois cents couverts en plein  
 air; mais on vous donnera une plus belle fête en  
 Franche-Comté, quand vous aurez brisé pour ja-  
 mais les fers des citoyens enchaînés par des  
 moines.

*M. Necker*, agent de Genève à Paris, vient de  
 publier un gros volume contre la liberté du com-  
 merce des grains, et cela tout juste dans le temps  
 de la sédition ambulante qui est allée de Pontoise  
 à Paris et à Versailles, jetant dans la rivière tout  
 ce qu'elle trouvait de blé et de farine, pour avoir  
 de quoi manger.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher  
*Cicéron* du mont Jura. *V.*



## LETTRE CLXXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de mai.

1775. VOUS êtes la plus heureuse femme de votre triste sort, Madame, puisque les confitures du roi de Maroc vous font du bien; car sachez que l'on sert de la casse sur la table du roi de Maroc, comme chez nous de la gelée de pomme ou de groseille. Soyez sûre que les tempéramens chez qui la digestion est un peu lente et l'esprit prompt, et à qui la casse fait un bon effet, durent d'ordinaire plus long-temps que les corps frais et dodus; cela est si vrai que je vis encore, après avoir souffert quatre-vingt et un ans presque sans relâche.

Donnez la préférence à la casse, puisque *Molière* a décidé que *de bonne casse est bonne*; mais en la louant comme elle le mérite, permettez-moi de de vous dire qu'il ne faut pas absolument mépriser la rhubarbe.

Tous les médecins de la faculté, mes confrères, s'ils sont un peu philosophes, conviendront que les mêmes principes agissent dans la casse et dans la rhubarbe. Ce sont les parties les plus volatiles et les plus piquantes qui purgent. J'avoue, car il faut être juste, que la casse; outre ses sels volatils, a quelque

chose d'onctueux dont la rhubarbe est privée; et c'est en quoi cette casse mérite la préférence: mais le sublime de la médecine domestique est, à mon gré, d'avoir un jour dans le mois consacré à la rhubarbe. 1775.

Je quitte ma robe de médecin pour vous parler des Filles de Minée. Je vous jure que je n'ai envoyé ces trois bavardes à personne. C'est une indiscretion de *Cramer* dont je suis très-fâché. J'en essuie bien d'autres; c'est ma destinée.

J'envoie pour vous cette mauvaise plaisanterie de feu *la Visclède* à Madame *Delisle*. Elle ne lui coûtera rien. Elle vous coûterait un écu, et elle ne le vaut pas.

Je voudrais favois si vous avez lu le livre de *M. Necker* sur les blés. Bien des gens disent qu'il faut une grande application pour l'entendre, et de profondes connaissances pour lui répondre.

Il paraît un écrit sur l'agriculture, qui est beaucoup plus court et quelquefois plus plaisant; il y a même quelques vérités. Je pourrai vous le procurer dans quelques jours. Je tâche de vous amuser de loin, ne pouvant m'approcher de vous. Ma colonie demande continuellement ma présence réelle. C'est un fardeau qu'il faut porter; il est pénible. Ne soyez jamais fondatrice, si vous voulez avoir du temps à vous.

Encore une fois, Madame, avalons la lie de nos derniers jours aussi doucement que les premiers verres du tonneau. Il n'y a point pour nous d'autre

philosophie. La patience et la casse ! voila donc nos  
1775 seules ressources ! j'en suis fâché.

Madame Denis vous remercie de vos bontés ;  
elle l'a échappé belle. V.

## L E T T R E C L X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

I de juillet.

Q U O I ! mon cher ange, je ne vous avais point  
envoyé de diatribe ! pardonnez à un malade octo-  
génénaire qui ne fait plus ce qu'il fait. M. de *Chab-  
non* me console et me fait un plaisir extrême, car  
il me parle toujours de vous. Il dit que vous avez  
marié un très-estimable neveu à une femme char-  
mante, et que vous êtes aussi heureux que vous  
pouvez l'être. Pour moi, je suis heureux de votre  
bonheur ; c'est la seule façon dont je puisse l'être  
avec ma détestable fanté.

Au reste, cette diatribe n'est qu'une plaisanterie ;  
et je suis bien honteux de m'être égayé sur une  
chose aussi sérieuse, depuis que j'ai lu des lettres de  
M. Turgot sur le même sujet. Ah ! mon cher an-  
ge, ce M. Turgot-là est un homme bien supérieur ;  
et s'il ne fait pas de la France le royaume le plus  
florissant de la terre, je serai bien attrapé. J'ai la  
plus grande envie de vivre pour voir les fruits de  
son ministère. Je suis encore tout ému de ces let-  
tres que j'ai lues. Je ne connais rien de si profond,

ni de si fin, de si sage et de si éloigné des idées communes. — 1775.

Vous avez dû recevoir une lettre d'un goût différent, que M. de *Luchet* vous a écrite. Son génie ne me paraît pas de la trempe de celui de M. *Turgot*, et je plaindrais un royaume, s'il était gouverné par un *L...*; sa femme même ne pourrait lui servir de premier ministre. La folie de l'une est gaie, la folie de l'autre est sérieuse. Leurs créanciers ne tireront pas un sou de ces deux folies-là. Tous deux ont quitté *Ferney*. Je suis actuellement entre *Chabanon* et l'abbé *Morellet*, deux hommes également faits pour vous plaire. Figurez-vous que nous attendons *le Gros* qui vient jouer *Orphée* dans notre tripot auprès de *Genève*. J'ai bien peur de n'être pas en état de voir cet opéra; mais je ne regretterai jamais *Orphée* autant que je vous regrette.

Il faut encore que je vous dise un petit mot sur la grâce que vous prétendez que je dois absolument obtenir pour mon jeune étranger. Non, mon cher ange, non, jamais je ne souffrirai qu'on fasse grâce à qui n'est point coupable. Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'on fasse grâce aux juges.

Que je voudrais vous embrasser, vous parler de tout cela, vous consulter, vous contredire! mais je ne puis que vous aimer avec une passion malheureuse qui ne finira qu'avec ma vie.

## LETTRE CLXXXVII.

AU MÊME.

10 de juillet.

1775. **J**E vous ai rendu compte, mon cher ange, le 7 de ce mois, des lettres que j'avais adressées à M. de *la Reynière* pour vous et pour M. le maréchal de *Duras*. Je vous ai dit, et je vous redis, combien j'ai été affligé que ces lettres ne vous soient pas parvenues.

Je vous ai de plus envoyé des Filles de Minée par le même M. de *la Reynière*, et je vous adresse aujourd'hui, par la même voie, un mémoire assez intéressant, qui m'est tombé entre les mains, et qui ne me paraît pas fait pour tout le monde.

Vous saurez que le roi de Prusse appelle l'auteur de ce mémoire auprès de sa personne, qu'il le nomme son ingénieur, le fait capitaine, et assure sa fortune. Il a accompagné ces grâces singulières d'une lettre également tendre et philosophique, dans laquelle il se propose de réparer par l'humanité toutes les horreurs du fanatisme.

Il faut vous dire qu'il répare aussi tous les jours, par de petites attentions flatteuses, le moment de mauvaise humeur qu'il eut autrefois avec moi.

Vous conclurez de tout ce que je vous dis, que mon jeune homme ne doit ni ne peut chercher ailleurs sa justification et son bien-être. Sa requête est la première qu'on ait jamais présentée pour ne

rien demander du tout. Elle n'est faite que pour  
inspirer l'horreur de la persécution, et pour forti- 1775.  
fier les bons sentimens des esprits raisonnables.

J'ai vu des gens, qu'on croyait peu sensibles,  
s'attendrir à cette lecture,

Et dans le même instant, par un effet contraire;  
Leur front pâlier d'horreur et rougir de colère.

L'homme en question n'envoie qu'à M. *Turgot*  
une de ces requêtes. Il ne fait s'il en doit faire  
présenter à M. le comte de *Maurepas* et à M. de  
*Miromesnil*. Ne montrez la vôtre à personne, sur-  
tout si vous jugez qu'il y ait quelques mots qui  
puissent déplaire. Nous attendons votre jugement  
avec impatience.

Je vous embrasse de mes faibles bras, mon cher  
ange, avec plus de tendresse et plus de confiance  
en vos bontés que jamais. V.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DODIN, avocat à Paris.

A Ferney, 12 de juillet.

J'É ne puis trop vous remercier, Monsieur, du  
mémoire intéressant et plein d'une éloquence solide  
que vous avez bien voulu m'envoyer. Je présume  
que M. *Maxière*, à la seule lecture de votre mé-  
moire, s'empressera de donner généreusement un  
dédommagement convenable à votre client.

M. de *Servan*, avocat général de Grenoble, a

démontré dans une grande cause que *la loi naturelle*  
 1775. *crie dans tous les cœurs : Tu es homme, répare le mal que tu as fait à un homme.* L'erreur ne dispense point de cette loi. Parce qu'un homme s'est trompé, un autre en doit-il souffrir ?

M. *Maxière* doit payer votre client, et l'embrasser.

Je crois d'ailleurs, Monsieur, que vous rendez un vrai service à la nation, en vous élevant contre le secret des procédures. Vous savez que tous les procès s'instruisaient publiquement chez les Romains, nos premiers législateurs; cette noble jurisprudence est en usage en Angleterre.

Le secret en matière criminelle n'a été reçu en France que par une méprise. On s'imagina en lisant le code, à l'article *De testibus*, que *testes intrare judicij secretum* signifiait *les témoins doivent déposer secrètement*; et il signifie, *les témoins doivent entrer dans le cabinet du juge.* Un solécisme a établi cette cruelle partie de notre jurisprudence, dans laquelle il y a tant de choses à réformer.

Je me flatte que vous ferez un jour la gloire du barreau, et que vous contribuerez plus que personne à cette réforme tant désirée.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous inspirez, Monsieur, votre, etc.

## LETTRE CLXXIX.

A M. DE CHABANON.

3 d'auguste.

MON très-aimable ami, votre ouvrage contre l'esprit de parti est encore une fois un très-bon ouvrage; mais il n'est pas étonnant que les malades de la rage se fâchent contre leur médecin. Ils vous remercieront un jour de les avoir guéris. Pour moi, je vous remercie dès ce moment d'avoir voulu me guérir de ma passion pour la retraite; mais je tiens plus que jamais à cette passion que mon âge et mes maux m'ont rendue nécessaire. Quoi! vous voudriez faire rentrer un vieux boîteux dans la salle du bal? vous dites que vous méditez une fugue dans mes déserts, et vous me proposez de quitter mes déserts pour le fracas de Paris! cela n'est pas conséquent, mon cher ami: d'ailleurs vous sentez bien qu'il ne faut pas laisser soupçonner à personne que je puisse avoir besoin de la moindre faveur pour venir danser dans votre tripot avec mes béquilles: rien ne m'empêcherait de faire cette sortie, si j'en avais envie.

Il n'y a jamais eu d'exclusion formelle. J'ai toujours conservé ma charge, avec le droit d'en faire les fonctions. Si je demandais permission, ce serait faire croire que je ne l'ai pas.

Que les dieux ne m'ôtent rien,  
C'est tout ce que je demande.

1775.

1775. Les dieux ne me prieront pas, sans doute, de venir dans leur olympe, et je ne les prierai pas de m'y donner une place. Mon unique désir est d'être oublié dans ma solitude, non pas oublié de tout le monde; car je désire bien vivement que, vous et M. d'Argental, vous vous souveniez toujours de moi: je vous prierai même de parler quelquefois de votre vieux malade à M. de Malesherbes, qui est révééré dans mon hôpital comme à Paris.

Ma vieille voix chevrotante ne sera pas entendue au milieu des concerts de ses louanges. Je dis pour lui *vivat*, avant de mourir; c'est tout ce que je puis faire. Je vous en dis autant. Je vous dis surtout, *vive felix*, car *vivere* tout sec est bien peu de chose.

Sachez qu'on vous regrette à Ferney tout autant qu'à Saconai. V.

## L E T T R E C X C.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

4 d'auguste.

J E viens de baigner dans ce moment les ailes du *Papillon philosophe* (\*) dans de petits bains fort jolis. Elle n'est point du tout papillon en amitié, et je puis dire, sans aucune finesse, qu'on doit être très-sûr qu'elle n'avait aucun tort, quand elle ne reçut pas une certaine visite. Il y avait deux carrosses dans sa cour depuis quelques heures. La personne

(\*) Madame de *Saint-Julien*.

qui l'accuse de légèreté sur les apparences, arriva chez elle un moment avant qu'on donnât l'ordre de 1775. laisser entrer. C'est cette méprise qui a occasionné un soupçon assez vraisemblable. Il arrive souvent qu'on cherche finesse où il n'y en a point du tout. Je réponds sur ma vie de l'innocence du *Papillon*. Je réponds de la sincère amitié qu'elle a pour le héros; elle prend le plus grand intérêt à tout ce qui le regarde.

On croit bien que nous avons traité à fond l'affaire du héros. Elle pense que l'on fera naître autant d'incidens que l'on pourra, et qu'on ne cherchera qu'à lasser la patience d'un homme qui doit être déjà très-las de toutes les difficultés qu'on a fait naître dans une affaire si simple.

Le résultat de nos conversations est que les quatre canons de Fontenoi, Gênes, Closter-Seven et Port-Mahon, ont fait naître un peu d'envie, qu'on s'y est bien attendu, et que madame *Pernelle* avait raison quand elle disait que l'envie ne mourrait jamais.

*Papillon* d'ailleurs a un cœur charmant, incapable d'inconstance en amitié. Pour moi, hibou que je suis, je dois rester et mourir dans mon trou. J'y forme des vœux pour le bonheur du héros; et je suis bien persuadé que ce bonheur ne fera point traversé par les lignes qu'une provençale a écrites sur une vitre *V*.

## L E T T R E C X C I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

4 d'auguste.

— IL est certain, mon cher ange, qu'il n'y a eu  
 1774. nulle négligence de la part de M. de *la Reynière*,  
 et qu'il n'a point reçu les paquets. C'est un mystère  
 sacré qu'il n'est pas permis à un profane comme  
 moi d'approfondir.

*Papillon philosophe* est actuellement sur les fleurs  
 de Ferney, et bat des ailes. *Papillon* a instruit le  
 hibou de bien des choses que le hibou ignorait.

J'ai réparé le malheur de mes paquets, en écri-  
 vant en droiture à M. le maréchal de *Duras*, et en  
 lui demandant bien pardon d'une méprise dont je n'ai  
 pas été coupable.

S'il est vrai, mon cher ange, qu'il y eût place  
 pour *Cicéron*, pour *Catilina* et pour *César*, dans  
 les fêtes qu'on prépare pour les princesses des pays  
 subjugués autrefois par ce *César*, je compterais sur  
 vos bontés auprès de monsieur le maréchal dont  
 vous êtes l'ami. Votre suffrage seul suffirait pour le  
 déterminer, et je vous aurais l'obligation d'être  
 compté dans Versailles parmi ceux qui cultivent  
 les lettres avec quelque honneur. J'aurais grand  
 besoin qu'on me regardât comme un homme qui  
 s'est appliqué à travailler dans l'école de *Corneille*,  
 et non pas comme un écrivain de livres suspects.

*Papillon philosophe* m'a appris que la petite cabale

du

du bon sens, m'attribuait ce cruel et dangereux ouvrage. Je réponds à cette imputation : 1775.

Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater  
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

J'ai toujours regardé les athées comme des sophistes impudens ; je l'ai dit, je l'ai imprimé. L'auteur de *Jenni* ne peut pas être soupçonné de penser comme *Epicure*. *Spinosa* lui-même admet dans la nature une intelligence suprême. Cette intelligence m'a toujours paru démontrée. Les athées, qui veulent me mettre de leur parti, me semblent aussi ridicules que ceux qui ont voulu faire passer *St. Augustin* pour un moliniste.

Vous voyez qu'amis et ennemis ont également cherché à donner mauvaise opinion de moi dans le ciel et sur la terre. Je ne fais plus où me sauver ; je suis pourtant à l'ombre de vos ailes, et probablement le diable ne viendra pas me prendre là ; vous lui diriez *vade retrò*.

Le neveu du pape *Rezzonico* est venu me voir, malgré ma mauvaise réputation ; je compte plus sur vous à la cour de France que sur lui à la cour de Rome. Je vous conjure donc, mon cher ange, d'engager le premier gentilhomme de la chambre à faire ce que vous avez si bien imaginé. Rien n'est plus aisé, et ces bagatelles réussissent quelquefois. Cela peut contribuer à me laisser finir tranquillement ma vie : mais vous, mon cher ange, songez que votre amitié me la fait passer heureusement ; songez que vous êtes toujours ma première confa-

— tion, soit de près, soit de loin. Je vous embrasse  
 1774 plus tendrement que jamais, mon cher ange; ma-  
 dame *Denis* se joint à moi. *Papillon Philosophe*  
 paraît vous aimer autant que nous vous aimons;  
 et moi, qui me crois plus philosophe que *Papillon*,  
 je me vante de l'emporter sur elle en sentimens  
 pour vous.

Je me flatte que cette lettre arrivera à bon port.

## L E T T R E C X C I I .

A M. DE VAINES.

7 d'auguste.

J E suis enchanté que mon jeune homme vous ait  
 paru sage. On me dit que M. *Turgot*. a été aussi  
 content que vous; ces deux suffrages appuyés de  
 celui de M. de *Condorcet* doivent suffire. Il n'y a  
 plus rien à demander à personne; j'ai toujours  
 pensé que c'était assez que la vérité fût connue  
 des philosophes tels que vous. Nous ne cherchons  
 point à plaire aux assassins en robe. Ceux qui  
 préfèrent le temps où nous sommes à celui de  
 M. *Colbert*, ont évidemment raison dans un point  
 essentiel; c'est qu'il n'y avait pas sous ce ministre  
 un homme en votre place, qui eût votre goût et  
 votre philosophie.

Je vais faire chercher à Lausanne toutes les pe-  
 tites bagatelles dont vous vous êtes amusé et dont  
 on a fait un recueil. Je vous les enverrai par peti-  
 tes parties numérotées, afin de ne pas grossir les

paquets; et je vous supplierai de me mander seulement: J'ai reçu le numéro 1, le numéro 2, etc.: 1775. les paquets seroient sous l'enveloppe de M. *Turgot*.

M. de *Condorcet* m'a envoyé la lettre d'un fermier de Picardie; ce fermier est un homme de très-grand sens et de très-bonne compagnie; je voudrais bien souper avec lui.

Conservez, Monsieur, vos bontés pour le pauvre malade.

## LETTRE CXCIIL.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

9 d'auguste.

**J**E suis enchanté, Monsieur, de vos lettres et de vos reproches; mais pour ces reproches si aimables, je vous jure que je ne les mérite pas. Si j'avais eu l'envie et le pouvoir de faire un tour dans le pays de Vaud, ce serait assurément à Fantaisie que je donnerais la préférence, quand le seigneur de Fantaisie serait dans son château; mais mon triste état ne me permet pas de pareilles courses. Il faut que j'attende chez moi, tout doucement, la fin de mes maladies, dont la mort a bien l'air de me délivrer bientôt.

Je ne compte point finir comme votre brave aumônier. Il ne m'appartient pas de mourir en *Caton*, n'ayant pas vécu comme lui. Au reste, je ne suis point surpris que votre homme se soit en-

— nuyé à la lecture du livre de *Formey* contre le  
1775. suicide, au point d'être tenté de faire le contraire  
de ce que ce bavard recommande. A l'égard de  
votre jeune homme qui s'est donné tant de coups  
de canif, c'est assurément un mauvais raisonneur ;  
car pourquoi faire en cinquante fois ce qu'on peut  
faire en une ?

En général je ne blâme personne, et je trouve  
très-bon qu'on sorte de sa maison quand elle dé-  
plaît ; mais je voudrais qu'on attendît au moins huit  
jours : car personne n'est sûr de penser de la même  
façon huit jours de suite sur ces choses-là.

On commence à imiter en France votre gou-  
vernement fuisse. On veut ménager le peuple ; on  
le délivre des corvées : tout le monde crie, *hosanna!*  
Pour moi, je suis comme *Gilles* le niais qui fait  
ses petits tours à six pouces de terre, pendant que  
les voltigeurs dansent dans la moyenne région de  
l'air. J'ai la vanité d'achever ma petite ville, quoi-  
que je sois très-sûr de mourir à la peine.

Je vous embrasse, je vous regrette : et je vous  
prie de me conserver votre amitié.

## L E T T R E C X C I V.

A M. CHRISTIN.

12 d'auguste.

**V**os quinze pages, mon cher ami, disent beau-  
coup plus et beaucoup mieux que les gros mé-  
moires des autres avocats. Je n'ai jamais rien vu

de si bien fait que votre nouvel écrit. La seule —  
 chose qui me fasse un peu de peine, c'est ce mal-<sup>1775</sup>  
 heureux aveu de vingt-quatre communiens en 1684 :  
 j'ai toujours peur que cette pièce ne serve de pré-  
 texte contre vos excellentes raisons. Vous avez des  
 ennemis dangereux, vous combattez l'intérêt de  
 tous les seigneurs, et sur-tout des moines. J'espère  
 tout des bonnes raisons que vous alléguez, et je  
 crains tout de l'artifice de nos adversaires.

Madame de *Saint-Julien* est ici. Elle écrit à  
 madame de *Grosbois*. Si vous perdez, elle vous  
 soutiendra au conseil. Enfin on pourra obtenir du  
 ministère l'abolition d'un usage qui déshonore la  
 France. Le conseil est composé d'hommes justes et  
 vraiment philosophes. Celui qui vient de supprimer  
 les corvées pourrait bien supprimer l'esclavage. On  
 vous en aura la première obligation. J'attends la  
 grande journée du 19. Combattez, mon cher ami ;  
 je lève les mains au ciel. V.

## L E T T R E C X C V.

A M. L'ABBÉ BEAUDEAU,

*Auteur des Ephémérides du citoyen.*

Le....

J'ne puis assez vous remercier, monsieur, de la  
 bonté que vous avez de me faire envoyer vos *Ephé-  
 mérides*. Les vérités utiles y sont si clairement énon-  
 cées, que j'y apprend toujours quelque chose,

— quoiqu'à mon âge on soit d'ordinaire incapable  
 1775. d'apprendre. La liberté de commerce des grains y  
 est traitée comme elle doit l'être; et cet avantage  
 inestimable serait encore plus grand, si l'Etat avait  
 pu dépenser en canaux de province à province la  
 vingtième partie de ce qu'il nous en a coûté pour  
 deux guerres dont la première fut entièrement  
 inutile, et l'autre funeste. S'il y a jamais eu quelque  
 chose de prouvé, c'est la nécessité d'abolir pour  
 jamais les corvées. Voilà deux services essentiels  
 que M. *Turgot* veut rendre à la France; et en cela  
 son administration sera très - supérieure à celle du  
 grand *Colbert*. J'ai toujours admiré cet habile mi-  
 nistre de *Louis XIV*, bien moins pour ce qu'il fit  
 que pour ce qu'il voulut faire; car vous savez que  
 son plan était d'écarter pour jamais les traitans. La  
 guerre plus brillante que sage de 1672, détruisit  
 toute son économie. Il fallut servir la gloire de  
*Louis XIV* au lieu de servir la France; il fallut  
 recourir aux emprunts onéreux, au lieu d'imposer  
 un tribut égal et proportionné, comme celui du  
 dixième.

Que la France soit administrée comme l'a été la  
 province de Limoges, et alors cette France, for-  
 tant de ses ruines, fera le modèle du plus heureux  
 gouvernement.]

Je suis bien content, Monsieur, de tout ce que  
 vous dites sur les entraves des artistes, sur les maî-  
 trises, sur les jurandes. J'ai sous mes yeux un grand  
 exemple de ce que peut une liberté honnête et  
 modérée en fait de commerce, aussi bien qu'en fait

d'agriculture. Il y avait dans le plus bel aspect de l'Europe après Constantinople, mais dans le sol le plus ingrat et le plus mal-sain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles et de pauvreté. Un homme, avec un bien honnête, acheta ce territoire affreux, exprès pour le changer. Il commença par faire dessécher des marais empestés; il défricha; il fit venir des artistes étrangers de toute espèce, et sur-tout des horlogers qui ne connurent ni maîtrise, ni jurande, ni compagnonage, mais qui travaillèrent avec une industrie merveilleuse, et qui furent en état de donner des ouvrages finis à un tiers meilleur marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le duc de *Choiseul* les protégea avec cette noblesse et cette grandeur qui ont donné tant d'éclat à toute sa conduite.

M. d'*Ogni* les soutint par des bontés sans lesquelles ils étaient perdus.

M. *Turgot* voyant en eux des étrangers devenus français, et des gens de bien devenus utiles, leur a donné toutes les facilités qui se concilient avec les lois.

Enfin, en peu d'années, un repaire de quarante sauvages est devenu une petite ville opulente, habitée par douze cents personnes utiles, par des physiciens de pratique, par des sages dont l'esprit occupe les mains. Si on les avait assujettis aux lois ridicules inventées pour opprimer les arts, ce lieu serait encore un désert infect, habité par les ours des Alpes et du mont Jura.

— Continuez, Monsieur, à nous éclairer, à nous  
1775. encourager, à préparer les matériaux avec lesquels  
nos ministres élèveront le temple de la félicité pu-  
blique.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance  
respectueuse,

Monsieur, etc.

## LETTRE CXCVI.

A M. DE LA HARPE.

15 d'auguste.

**M**ALGRÉ votre belle imagination, mon cher  
ami, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me  
faites en m'apprenant que vous avez les deux prix.  
Vous faites de vos ennemis *scabellum pedum tuorum*.  
Vous marchez au temple de la gloire sur le dos  
et sur le ventre des *Frérons* et des *Cléments*. Vous  
jugez avec quelle impatience tous ceux qui sont à  
Ferney attendent vos épîtres en vers, et votre  
éloge en prose du maréchal de *Catinat*.

Savez-vous bien que je suis tenté de venir me  
mettre dans un petit coin, à la première représen-  
tation de *Menzicof*? Mes entrailles paternelles s'é-  
meuvent de tendresse à chacun de vos succès. Vous  
devez être à présent dans le fracas des triomphes,  
des complimens et des nouveaux amis. Les récom-  
penses de la cour seront pour *Fontainebleau*. *Fréron*  
en mourra de rage, s'il ne meurt pas d'indigestion

au

au cabaret ; ce fera *Apollon* qui aura tué le serpent  
*Python*, —————  
1775.

Il est vrai que Ferney devient une ville singulière et assez jolie ; mais je désespère de vous y voir. Vous ne quitterez plus jamais Paris ; vous y ferez nécessaire. Il semble que le nouveau ministère soit exprès pour vous. Vous avez dans M. de *Vaines* un ami bien digne de l'être. Je lui ai envoyé le Cri du sang innocent, et cette diatribe dont vous me parlez. Tout cela est un peu de la moutarde après diné.

Le jeune homme qui se fait crier le sang innocent ; et qui a demeuré chez moi un an, n'a plus à crier. Le roi son maître vient de réparer la barbarie juridique de *messieurs* : il l'appelle auprès de sa personne ; il lui donne une compagnie, une place d'ingénieur, et une pension. Cela vaut mieux qu'une révision de procès, dont l'événement est toujours douteux, ou qu'une grâce honteuse qui exige des cérémonies infames.

Si M. de *Vaines* ne vous a pas remis ces deux petits ouvrages, je vais lui en envoyer d'autres.

Je vous embrasse dans la joie de mon cœur.

## LETTRE CXC VII

A M. L'ABBÉ MORELLET.

13 d'auguste.

**M**ON cher philosophe, je vous dirai d'abord que je suis pénétré de reconnaissance et de joie. M. de *Trudaine* daigne accorder à notre petite province

T. 95. *Corresp. générale*, Tome XVII. Ii

1775

plus de grâces que je n'aurais osé en demander. J'ai vu, par la lettre dont il m'a honoré, qu'il connaît mieux les malheurs et les besoins du pays de Gex que moi-même. Nos états l'ont remercié et ont souscrit leur soumission à ses ordres. Ils attendent avec impatience l'effet de ses bontés, et la déclaration du roi, afin que son exécution commence au premier d'octobre prochain, qui est la fin de la première année du bail actuel des fermes.

J'use, mon cher ami, de la permission que vous m'avez donnée. Je m'adresse à vous avec nos états, et je vous supplie d'obtenir de M. de *Trudaine* qu'il daigne nous faire sentir l'effet de ses bontés à cette époque du premier d'octobre; temps auquel nous pourrions nous pourvoir commodément de sel, de tabac et d'autres denrées nécessaires. Vous aurez doublé le bienfait de M. de *Trudaine*, en nous prouvant par les faits que qui oblige vite, oblige deux fois.

Les commis des fermes ayant déjà entendu parler des bienfaits qu'on nous fait espérer, nous font les plus horribles avanies. Ils jouent de leur reste, et je ne serais pas étonné s'il y avait tôt ou tard du sang répandu.

On n'en répandra pas pour la diatribe; mais il me semble que les démarches qu'on a faites sont une insulte à M. *Turgot*, de la part des mêmes gens qui donnèrent de l'argent, il y a quelques mois, pour ameuter la populace. C'est l'esprit de la ligue qui voudrait persécuter le duc de *Sulli*. Des fripons



ont voulu donner des croquignoles à M. *Turgot* sur le nez de *la Harpe*. (\*). 1775.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Nous passons les jours à vous regretter.

Adieu, protecteur de *Ferney*, du commerce, de la liberté et de la raison, *V.*

## L E T T R E C X C V I I I.

A M. D E V A I N E S.

31 d'auguste.

M. de *Trudaine*, Monsieur, a répondu au mémoire que j'eus l'honneur de vous envoyer, il y a quelques mois, et que monsieur le contrôleur général lui remit. Il daigne nous offrir plus et mieux que notre province ne demandait. Nos états ont sur le champ fait leur soumission et leurs remerciemens. Je vous prie de vouloir bien lire la copie de la lettre que je viens d'écrire au maire de *Gex*, subdélégué de l'intendance, et l'un des syndics de nos états.

Les citoyens de notre nouvelle petite ville de *Ferney* nous donnèrent, ces jours passés, une fête qui ne sentait point son village de province. Des princes et des princesses de l'empire y assistèrent; nos *Fernésiens* tirèrent à l'arquebuse pour des prix. L'un de ces prix était une médaille d'or gravée à

(\*) Le parlement avait sévi contre M. de *la Harpe* à l'occasion d'un extrait de la diatribe à l'auteur des *Ephémérides*, inséré dans le *Mercur*.

— Ferney, portant d'un côté le buste de *M. Turgot*,  
 1775. et de l'autre ces mots enfermés dans une couronne  
 d'olivier, *regni tutamen*. Madame de *Saint-Julien*,  
 héroïne de son métier, sœur de M. le marquis de  
*Gouvernet*, commandant de Bourgogne, laquelle  
 est en possession de tuer toutes les perdrix du roi,  
 a gagné le prix de l'arquebuse, et porte à son cou  
 la médaille de *M. Turgot*.

Je vous remercie tendrement, Monsieur, de vos  
 lettres des 21 et 25 d'auguste, que les Velches ont  
 appelé août. Il y a encore parmi ces Velches des  
 barbares bien fots et bien ridicules; puissent de  
 dignes français comme vous corriger cette détesta-  
 ble engeance!

## L E T T R E C X C I X.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

*Qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat,  
 fait par M. l'abbé d'Epagnac, son fils.*

A Ferney, 3 de septembre.

**L**E jeune homme, Monsieur, que vous intitulez  
 bachelier en théologie, me parait bachelier dans  
 votre grand art de la guerre, et plus fait pour rem-  
 plir la place du maréchal de *Catinat*, que celle d'un  
 père de l'Eglise. Il a trop d'esprit et d'imagination  
 pour s'en tenir seulement à la forbonne. Je ne puis  
 trop reconnaître la bonté que vous avez eue de m'en-

voyer son ouvrage. On croirait que l'auteur a fait —  
plusieurs campagnes, et qu'il a passé plus d'un 1774.  
quartier d'hiver à la cour.

Je vous remercie du fond de mon cœur, vous et  
cet illustre bachelier : quand je songe que les maré-  
chaux de *Catinat* et de *Saxe* ont été immortalisés  
dans la même maison, et que c'est à elle que je dois  
une lecture si intéressante, je me sens pénétré de  
reconnaissance autant que de plaisir.

J'ai l'honneur d'être avec respect, du maréchal  
de camp et du bachelier,

Monsieur,

le très-humble et très-  
obéissant serviteur,  
*Le vieux malade.*

## LETTRE CC.

A M. DE LA HARPE.

5 de septembre.

**M**ON cher et illustre ami, je vous avoue que,  
lorsque je lus l'*Eloge de Fénelon*, je crus fermement  
que vous n'iriez jamais au-delà. L'*Eloge de Catinat*  
m'apprend que je me suis trompé. Je dis aujour-  
d'hui que vous ne ferez jamais mieux, et vous me  
détromperez encore à la première occasion.

J'en dis à peu-près autant de vos vers. Vous  
voilà, ma foi, mon cher ami, au premier rang;  
et remarquez, je vous prie, que les hommes de

— DIEU vous éprouvent toutes les fois qu'on vous  
1775. couronne.

L'aventure de *Joseph* contrôleur général des finances d'un *Pharaon*, pris pour *St. Joseph* le digne époux de *Marie*, est une des bonnes scènes d'*Arlequin* qui aient jamais été jouées. Des gens bien instruits m'assurent que cette énorme bêtise est le fruit de la cabale qui cherche à mordre les talons de *M. Turgot*, lorsqu'elle est écrasée par ses vertus. Que DIEU nous conserve *M. Turgot* et *M. de Malesherbes* ! les méchans et les fots ne seront plus à craindre.

Bonsoir, mon digne ami; que votre bonheur soit égal à votre gloire. Buvez à ma santé avec *M. de Vaines*, je m'en porterai mieux.

## L E T T R E C C I.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

8 de septembre.

**P**HILOSOPHE bienfaisant, je vous prie de vouloir bien me dire si vous croyez que l'affaire de notre petit pays puisse être terminée à la fin de ce mois. Vous êtes notre avocat, notre rapporteur, notre protecteur auprès de *M. Turgot* et de *M. de Trudaine*.

Si jamais vous revenez vers notre *Ferney*, nous irons au devant de vous avec la croix et la bannière. Nous vous conjurons de presser l'effet des bontés de *M. de Trudaine*. Il avait déjà entrepris, il y a quelques années, l'ouvrage de notre liberté; mais les

fermiers généraux , guidés par leur intérêt qu'ils —  
 aimaient et qu'ils ne connaissaient pas, avaient ren- 1775.  
 du ses bonnes intentions inutiles. Il est aujourd'hui  
 en état de donner la loi à ces messieurs, et j'es-  
 père que vous triompherez d'eux comme de la com-  
 pagnie des Indes.

Ayez la bonté de me mander où vous en êtes  
 de votre triomphe.

Je suis bien étonné que votre sorbonne n'ait pas  
 fulminé un petit décret contre une certaine diatribe :  
 mais n'êtes - vous pas charmé d'un conseiller du  
 parlement qui a pris *Joseph* le contrôleur général  
 de *Pharaon* pour *St. Joseph* le père putatif de notre  
 Seigneur JESUS-CHRIST?

Je vous salue en icelui ; je vous embrasse de tout  
 mon cœur , avec la plus tendre reconnaissance. V.

## L E T T R E C C I I .

A M. DUPONT.

10 de septembre.

MONSIEUR,

**L**E maçon et l'agriculteur du mont Jura, à qui  
 vous avez bien voulu écrire une lettre flatteuse et  
 consolante, est si sensible à votre bonté qu'il en  
 abuse sur le champ.

Je vous dirai d'abord qu'il n'y a peut-être point  
 de pays en France où l'on ait ressenti plus vivement

— que chez nous tout le bien que les intentions de  
 1775. M. *Turgot* devaient faire au royaume. Tout petits  
 que nous sommes, nous avons des états, et ces états  
 ont pris de bonne heure toutes les mesures néces-  
 saires pour assurer la liberté du commerce des grains  
 et l'abolition des corvées. Ce sont deux prélimi-  
 naires que j'ai regardés comme le salut de la France.

Nous avons célébré, au milieu des mesures anti-  
 ques que je change en une petite ville assez agréa-  
 ble, les bienfaits du ministère. Ma colonie a donné  
 des prix de l'arquebuse dans nos fêtes. Ce prix était  
 une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au  
 burin. Madame de *Saint-Julien*, sœur de notre com-  
 mandant, a remporté ce prix. Tout cela nous a  
 encouragés à demander la distraction de notre petit  
 pays d'avec les fermes générales; projet ancien que  
 M. de *Trudaine* avait déjà formé, et qui est aussi  
 utile au roi qu'à notre province.

M. *Turgot* a renvoyé notre mémoire à M. de  
*Trudaine*, lequel en conséquence nous a fait ses  
 propositions. Nous les avons acceptées sans délai,  
 et sans y changer un seul mot, et nous les avons  
 tous signées avec la plus vive et la plus respectueuse  
 reconnaissance.

Voilà l'état où nous sommes. Les états m'ont  
 chargé de supplier M. *Turgot* de vouloir bien, s'il  
 est possible, nous donner, pour le premier d'oc-  
 tobre, ses ordres positifs, suivant lesquels nous  
 prendrons nos arrangemens, et nous ferons les  
 fonds pour payer à la ferme générale l'indemnité  
 à elle accordée pour subvenir à la confection des



chemins sans corvées, et pour acquitter annuellement les dettes de la province. Nous payerons tout avec alégresse, et nous regarderons le bienfaiteur de la France comme notre bienfaiteur particulier. 1775.

J'avoue, Monsieur, que tout cela me paraît plus intéressant que le gouvernement du patriarche *Joseph*, contrôleur général de *Pharaon*, qui vendait au roi son maître les marmites et les personnes de ses sujets.

J'apprends que vous êtes assez heureux, M. *Turgot* et vous, pour loger sous le même toit. Je m'adresse à vous pour vous prier de l'instruire de nos intentions, de notre soumission et de notre reconnaissance. Ayez la bonté de faire un mot de réponse.

J'ai l'honneur d'être, etc. V.

## L E T T R E C C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

**M**ON cher ange, DIEU me devait madame de *Saint-Julien*. Elle a fait pendant deux mois la moitié de mon bonheur, et vous auriez fait l'autre, si mon *Ferney*, qu'on veut actuellement nommer *Voltaire*, avait été plus près de Paris. Je ne fais si vous auriez gagné le prix de l'arquebuse que madame de *Saint-Julien* a remporté; cela vaut bien un prix de l'académie française: c'était une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au burin par un de nos

1775. — meilleurs artistes. Nous attendons à tout moment une pancarte de ce M. de *Sulli-Turgot*, pour tirer notre petit pays des griffes de messieurs les fermiers généraux, et pour nous rendre libres, après quoi je mourrai content: mais je vous avoue que mon bonheur a été furieusement écorné par la ridicule et absurde équipée de ceux qui ont demandé la proscription d'une certaine diatribe uniquement faite à l'honneur du roi et de son ministre.

Je suis encore plus étonné de la faiblesse qu'on a eue de céder à cet orage impertinent. Il m'a semblé que cette condescendance du gouvernement n'était ni sage ni honnête; et qu'il ne fallait pas donner gain de cause à nos ennemis, dans les affaires qui ne les regardent en aucune façon. Ce qui me consolera quand je partirai de ce monde, c'est que j'y laisserai une petite pépinière d'honnêtes gens qui s'étend et se fortifie tous les jours, et qui à la fin obligera les fripons et les fanatiques à se taire. Je ne verrai pas ces beaux jours, mais j'en vois l'aurore.

Il nous est venu de Chambéry un des grands officiers de *Monsieur*, M. le marquis de *Montesquieu*, qui fait des chansons charmantes; j'imagine qu'il n'a pas peu contribué à inspirer le goût des lettres à son maître; et, de la littérature à la philosophie, il n'y a pas bien loin: cela donne de grandes espérances. Il faudra bien qu'à la fin la bonne compagnie gouverne. Les monstres ecclésiastiques subsisteront puisqu'ils sont rentés; mais, petit à petit, on limera leurs dents, et on rognera leurs ongles.

Je laisse à mes contemporains des limes et des  
ciseaux. ————— 1775.

On m'a dit, mon cher ange, que M. le maréchal de *Duras* faisait jouer à Fontainebleau quelques-unes de mes profanes tragédies. Si cela est vrai, il faudra que j'aye l'honneur de l'en remercier. Malgré la répugnance que j'ai toujours à parler de mes ouvrages, j'aurai un sensible plaisir à le remercier de ses bontés. Je vous supplie de vouloir bien me dire si la chose est vraie. Vous aurez le plaisir de revoir *le Kain*; je ne fais pas comment le roi de Prusse l'a traité. Les uns disent qu'il lui a fait présent de vingt mille francs; les autres prétendent qu'il ne lui a donné que des louanges; et il y a des gens qui vont jusqu'à dire que *le Kain* n'a eu ni louanges ni argent. Vous voyez combien il est difficile d'écrire l'histoire.

Je n'ai point encore de nouvelles de l'arrivée du martyr d'Abbeville à Potsdam; j'ose toujours me flatter qu'il y réussira dans son métier, autant que *le Kain* dans le sien, et qu'on lui fera un sort heureux quand ce ne serait que pour faire honte et dépit aux Velches.

J'espère que, si son horrible aventure peut passer à la postérité, l'Europe aura le plaisir de nous voir couverts d'opprobre; c'est une consolation quand on ne peut pas se venger.

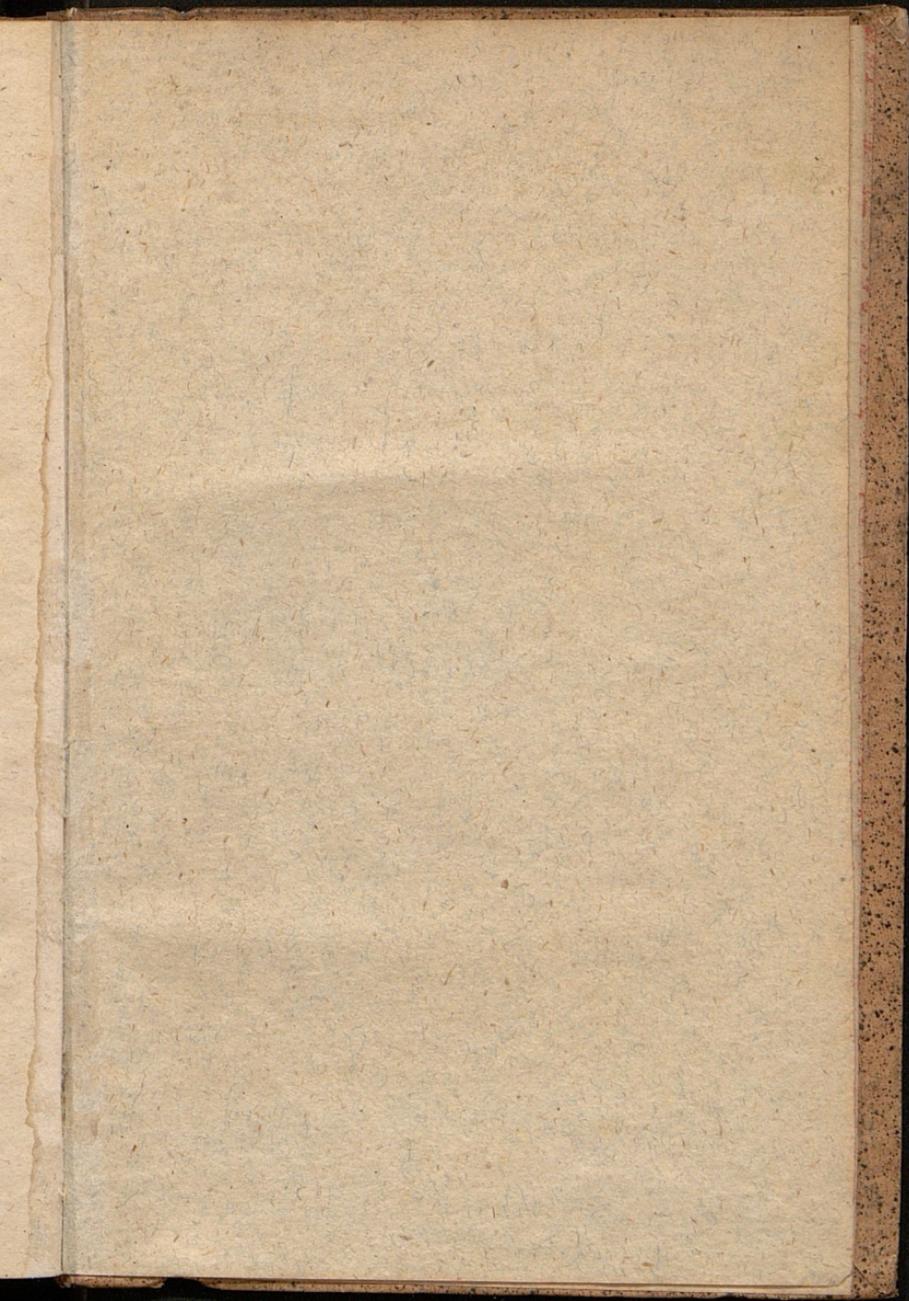
Ma véritable consolation, mon cher ange, est dans votre amitié, dans celle de *Papillon philosophe*, qui est beaucoup plus philosophe que papillon,

— dans votre bonne santé qui me fait supporter mes  
1775. maladies continuelles, dans votre âge qui est encore  
bien loin du mien, dans votre sagesse qui vous  
promet une longue vie.

Adieu; je vous embrasse le plus tendrement du  
monde, et malheureusement de cent quarante lieues  
ou environ. V.

*Fin du Tome dix-septième.*







$22\frac{7}{5} (95)$

s

AB =  $22\frac{7}{5} (95)$

DL 5472C



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8  
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

OUVRES  
MPLÈTES  
DE  
VOLTAIRE.  
TRE-VINGT-QUINZIÈME.  
DEUX-PONTS,  
SON ET COMPAGNIE.  
1792.

